4

REVUE ROUMAINE

1962

R E V U E R O U M A I N E

SOMMAIRE

Radu Boureanu 18 ans — Terre défrichée — Sites familiers — Violon Cosmique 3
Mihail Sadoveanu Le chant de l'agnelle 7
Nicolae Ţic Absence injustifiée 71
Radu Cosaşu Aveux dans la nuit 76

LA ROUMANIE VUE PAR SES HÔTES

Nazim Hikmet — Spiros Melas — Orlin Vassilev — Horst Coblenzer — Karel Jonckheere — Yukiyo Yamakawa — Sakari Puruunen — Daynanda Gunawardena — Maximilian Scheer — Emil Chaberski 87

COMMENTAIRES

Lucian Raico « Oeuvres» de I. L. Caragiale — en français 108
Traian Şelmaru La saison théâtrale — notes 111
Eugen Schileru Le Mois de la Gravure 118

PROFILS

Georgeta Horodincă Al. Cazaban a 90 ans 122
Teodor Vîrgolici Alexandru Sahia et la revue « Les Blouses Bleues» 126

VIENT DE PARAÎTRE

Alfred Margul Sperber: *Poésies* (page 131) ● Gyorgy Kovacs: *Le Tombeau du Soldat* (page 132) ● N. Ţaţomir: *Un Homme sur le promontoire* (page 134) ● Francisc Munteanu: *Mon Ami Adam* (page 134) ● Al. Piru: *La littérature roumaine ancienne* (page 136) ● Horia Zilieru: *Les Fleurs du jeune cornouiller* (page 137) ● Mihaï Stoïan: *On ne naît pas héros* (page 138)

ARCHÉOLOGIE

Nouvelles découvertes archéologiques à Tomes (page 140) ● C. Daicoviciu et H. Daicoviciu: *Sarmizegetusa* (page 145)

ARTS

Exposition d'art décoratif (page 147) ● L'exposition d'affiches de Iosif Molnar (page 150) ● L'Exposition Petre Balogh (page 151)

VISITES EN ROUMANIE
(page 154)

XVIe ANNÉE No 4 1962

R E V U E R O U M A I N E
Publication littéraire trimestrielle paraissant en français, russe, anglais et allemand

Rédaction et administration
5, RUE ION GHICA, BUCAREST
Téléphone : 15.35.88

RADU BOUREANU

18 ANS

On pourrait sur trois mains et puis trois doigts encor
Dénombrer les étés qui depuis s'écoulèrent.
Les ans vinrent vers nous, chargés de tous leurs fruits
Et les bébés d'alors sont aujourd'hui des hommes.

Je voudrais les chanter ces étés simplement:
Il y en a dix-huit. Eh oui, c'est là notre âge;
On a uni nos mains... C'était hier, dirait-on.
La nuit d'août s'ouvrait toute, azurée, infinie.

L'horizon martelait le tambour, en cadence.
De lourds oiseaux à croix fuyaient, tels des faucons,
Le front se rapprochait, aile de liberté
Cependant que le temps comptait morts et vivants.

On a uni nos mains... C'était hier, dirait-on.
Le matin d'août brisait son immense fenêtre,
La liberté, enfin, reposait en nos cœurs,
De rouges étendards foudroyaient le silence.

Des mains pâles gardant le souvenir des grilles,
Des mains grandes, durcies, au contact du marteau,
Des mains de paysans, mains noueuses, raidies,
Des mains qui dix-huit ans furent toujours unies,
Fortement enlacées, ainsi que des amarres,

Tirèrent tout là-haut, vers le soleil, la vie !
Et je ne sais pourquoi, j'ai la gorge serrée,
Je sens mon cœur qui bat, follement, à se rompre,
Comme prêt à bondir, à fuir de ma poitrine.
Dis, mon cœur, qu'y-a-t-il? Pourquoi tout cet émoi?

Et le cœur me répond : «Eh oui : c'est là notre âge» !
Il y a dix-huit ans qu'on a uni nos mains,
Des mains pâles, gardant le souvenir des grilles,
Des mains grandes, durcies, au contact du marteau,
Des mains de paysans, mains noueuses, raidies,
Unies pour étouffer la vipère ennemie.

Et ces mains ont tordu les cordes et le fer,
Ont déplacé les monts et le cours des rivières,
Ont forgé au pays un nimbe d'arc-en-ciel
Et ont dressé aussi les villes dans les airs.

Sur ces mains on pourrait — trois paumes et puis trois doigts —
Dénombrer les étés qui depuis s'écoulèrent...
Et nous aurons un jour, bien que n'étant pas anges,
Des ailes pour voler vers la lune opaline.

TERRE DÉFRICHÉE

Fouillée par la charrue et la bêche et la herse
Je fume et je revis aux rayons du soleil,
Après un long sommeil sous la rude jachère des steppes
Où passent dans le ciel des bandes d'oies sauvages.

La semence en mon sein n'a pas été stérile,
Elle a brisé l'écorce, a jailli vers le ciel.
Et, subissant la loi des volontés de fer, je me suis soulevée:
Au sommet des pylônes de haut voltage, j'ai tendu les cordes des harpes.

Le jour est proche où vous accueillerez, au seuil de vos maisons,
Les chars chargés du fruit de mes nouveaux sillons,
Qui sera votre pain, simple et bon, à vous tous,
A l'heure où le couchant met aux fenêtres de rouges étendards.

SITES FAMILIERS

Quand pour le grand voyage enfin je m'en irai
Je veux que tes cyprès silencieux m'accompagnent
Dans la nuit qui exhale un ultime soupir
Sur le chemin sans fin des pas évanouis.

Je gravirai alors de nouveau tes collines
Traversant des forêts toutes noires de puits,
Et tout contre leurs troncs je collerai l'oreille
Pour écouter le pouls de la sève qui sourd.

Là-bas vers l'orient, au cœur des vastes steppes
Je suivrai du regard le cortège infini
Et je contemplerai, dormant là, sous les tertres,
Coiffé de casques d'or, le vieux rêve scythique.

Je voudrais, après moi, que les cités conservent
De celui que j'étais quelque fragment de vers
Et n'oublient que je fus soldat sur les remparts
Et n'effacent mon nom du livre de la vie.

De tant de monastères épars en Moldavie
J'emporterai là-bas mille joyaux de prix.
Mon ombre effleurera les peintures pâlies,
Les processions couvrant les murs de Voronetz.

Quand pour le grand voyage enfin je m'en irai,
A loisir, doucement, je côtoierai tes sites,
J'arrêterai mes pas, tout auprès des troupeaux,
Et prendrai dans mes bras un agneau nouveau-né.

Le tenant à mon cou, comme font les bergers
Quand, tout frêle, il s'est isolé du troupeau,
Je grimperai ainsi et l'unirai aux nues
Vers lesquelles sans me plaindre je suis parti.

VIOLON COSMIQUE

De quels mots encor neufs pourrais-je t'accueillir
Instant, heure, ou siècle sans pareil ?
La terre accroche un joyau dans l'éther
Comme une jouvencelle, une boucle à l'oreille.

Non, je ne saurais plus, lunatique, esseulé,
M'attarder à chanter sur ma lyre en bouleau
Jusqu'aux lueurs du couchant, des cités médiévales,
Alors que retentit l'hymne de l'uranium.

Pourrais-je rêvasser, blotti dans les coussins
Ainsi qu'un séraphin sur des nuages neigeux
Quand le siècle est sorti au grand jour, dans la rue,
Et que ce qui est neuf est décanté du vieux?

Je frissonne parfois en voyant les colombes
D'argent sillonner l'air, passant au fil du son;
Là-bas où autrefois éclatait le tonnerre
J'entends en cet instant un violon cosmique.

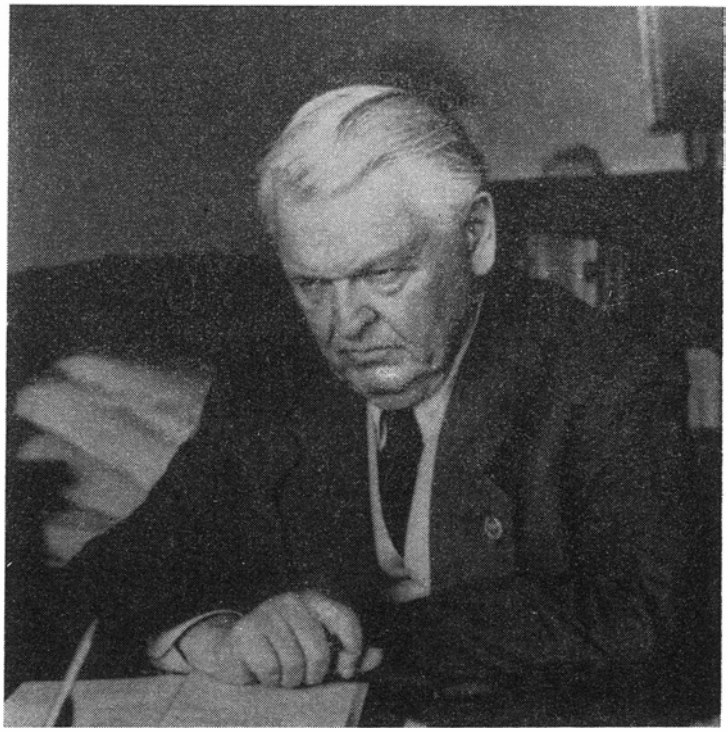
Peut-être l'entend-on aussi dans d'autres sphères
Et peut-être en est-il qui du bord de l'abîme
Portaient depuis longtemps leurs regards vers la lune
Pour nous voir traverser le silence cosmique.

Des contes de jadis l'ineffable mystère
Prend vie aux dimensions des grandioses symboles;
Un cheval ailé vole en rond, autour de nous
Et Prince Charmant l'homme est là qui fend le ciel.

Pour peu que nous laissions passer un quart de siècle
Colomb frais débarqué sur quelque corps céleste
Je te rencontrerais, amour, dans un landeau
Comme en rêve j'en vois par un matin stellaire.

Et la paix règnerait depuis longtemps sur terre
A peine verrions-nous des taches de scorie
Résidus de la haine et cendre pétrifiée
Que le vent plus jamais ne pourrait soulever.

Et nous nous aimerions par des routes astrales
En chantant dans nos vers un siècle sans pareil
Et le grand souvenir de l'instant où la terre,
Coquette, accrocha la lune à son oreille.



MIHAIL SADOVEANU

Le Chant de l'Agnelle

(suite)

VII

Au point du jour, le vent se calma, mais la pluie continua de tomber, de plus en plus fine. Dărîndaï avait dormi d'un seul œil, comme un lièvre. Plusieurs fois il s'était éveillé, écoutant et regardant son supérieur, qu'il distinguait vaguement dans la lumière blanchâtre du dehors. Chaque fois, lui-même s'était senti apaisé par le repos profond et le souffle régulier du malade, en sorte qu'il attendait avec une joie confiante la visite des docteurs. Mais il fallait encore attendre. Entre l'aube et l'instant où ils feraient leur apparition, cinq ou six heures allaient encore passer.

Le jeune homme était plus sage que ne le laissaient deviner en général ses paroles futiles. En attendant le réveil de l'ermite, il se disait que l'interdiction que lui avait faite le mécanicien Sandu de prévenir l'ermite n'était pas très indiquée, dans l'état actuel du malade. Vraie ou non, la supposition de Sandu Calarașu risquait de mettre en danger la vie du moine Pavăl. Après l'accident, survenu

dans la montagne, la descente pénible et l'opération pratiquée par le docteur Hanganu, ce souvenir du passé pourrait être aussi terrible qu'une nouvelle chute.

Irimie se demandait ce qu'il convenait de faire. Il fallait, à son avis, préparer l'ermite à recevoir cette nouvelle. Mais Dărîndaï ne pouvait pas non plus ignorer l'ordre du mécanicien. Il était sans doute préférable de parler de ce mécanicien au malade, de le lui décrire comme un brave homme qui ignore la feinte, de le préparer en vue de leur rencontre. Ainsi, la découverte qu'il ferait ébranlerait moins ce cœur meurtri.

L'ermite s'éveilla brusquement. C'était l'heure où le soleil apparaissait derrière le rideau des nuages. D'une voix calme, il demanda:

— Tu ne dors pas, Irimie?

— Je viens de m'éveiller à l'instant, mon père.

— Tu as l'air de réfléchir profondément à quelque chose.

— C'est vrai, mon père.

— Peut-être songes-tu au royaume des cieux ? demanda le solitaire avec un sourire.

— Hélas non. Comme un pécheur que je suis, je pensais à des choses d'ici-bas.

— Que disaient les docteurs, hier soir?

— Les docteurs avaient bon espoir. Ce que j'ai moins aimé, c'est que le mécanicien Sandu veut revenir aujourd'hui encore vous raconter je ne sais quoi.

— Ne disais-tu pas toi-même, Irimie, que c'est un bien brave homme et qu'il pourrait m'être d'une grande utilité?

— Sûrement, mon père. Je le connais bien. C'est lui qui m'a appris à lire et à écrire. Mais je ne voudrais pas qu'il vous trouble en vous posant toutes sortes de questions.

— Ne crains rien, Irimie. Je sais parfaitement ce que j'ai à lui répondre. Et à quoi pensais-tu encore?

— Je pensais aussi, mon père, que lorsque vous serez remis d'aplomb, que vous recommencerez à marcher et que vous regarderez autour de vous, vous allez voir des choses que vous ne connaissiez pas, et vous connaîtrez des choses que vous étiez loin de soupçonner, dans nos villages de montagnes.

— Qu'est-ce que tu racontes-là, Dărîndaï? C'est vrai qu'hier j'ai entendu des paroles étranges que les gens ne prononçaient jamais du temps où je vivais parmi eux. Moi, ces paroles je les comprends. Ce qui m'étonne, c'est de les entendre dire par nos montagnards.

— Et vous en entendrez bien d'autres, mon père.

— N'essaie pas de me faire peur, Dărîndaï !

— Vous verrez bien ! Ah, je voudrais bien savoir autant de choses que j'en entends dire autour de moi. D'après ce que les gens racontent, père ermite, on a changé le gouvernail du train de flottage.

— Comment ça? Et pourquoi ne m'en as-tu jamais rien dit quand tu venais chez moi, là-haut?

— Comment vous le dire, puisque vous ne me permettiez pas d'ouvrir la bouche? Vous souvenez-vous, vous m'avez trouvé un jour tout seul, près de la source, en train de chanter:

Absinthe, amie absinthe,
Mon cœur est plein d'amertume,
Comme le venin que tu contiens...

Je savais que vous veniez, et je chantais cette chanson malgré votre défense. Mais alors j'ai remarqué avec épouvante que des larmes brillaient dans vos yeux. Vous ne pouviez pas supporter que je vous fasse souvenir de ce monde qui vous avait persécuté. Je l'ai bien compris, vous savez. Mais c'est pour ça que vous n'avez pas pu apprendre ce qui s'est passé à la tête du pays pendant que vous étiez ermite. Vous n'avez jamais parlé qu'à de vieux pâtres, et les changements se sont produits récemment. De mon temps, en quelque sorte. Voilà pourquoi le mécanicien m'appelle toujours « l'homme nouveau... » Vous vous êtes imposé la discipline du silence avant que je vienne vous servir, et vous aviez alors pour frère convers ce pauvre Gherasim, qui était sourd et muet, et aussi un peu idiot. Il est resté dix ans auprès de vous, puis a quitté ce monde aussi ignorant de ce qui se passait que les chevreuils dont vous vous occupiez et le blaireau que vous aviez apprivoisé.

— Qu'est-ce que tu racontes-là, Dărîndaï?

— Je vous dis ce que dit tout le peuple, père ermite.

— Ecoute, Dărîndaï, tu es en train de me raconter ce que tu as rêvé cette nuit.

— Mais non, mon père, c'est bien vrai que nous avons changé de gouvernement à la fin de cette guerre. Vous, mon père, vous ne pouviez pas le savoir, parce que vous viviez parmi les bêtes sauvages et parmi vos visions. Quant à Gherasim, il montait de la vallée sourd comme un pot, et lorsqu'il déposait vos provisions près de la source il était aussi silencieux que vous-même. Les autres, ceux qui gardaient les troupeaux sous votre surveillance, n'osaient jamais s'assoir auprès de votre feu, car vous étiez l'homme du Seigneur et vous viviez plutôt dans la compagnie des Saints que dans celle des mortels. Alors ils ont prétendu que, dans la grotte, vous causiez avec Saint Paul. Maintenant, mon père, faut que vous sachiez que lorsque le Parti, comme dit le mécanicien, est venu au pouvoir, les paysans ont reçu en partage toutes les terres des boyards.

— Tu délires, Dărîndaï. Comment une telle chose aurait-elle pu se produire sans troubles? En 1907, quand je n'avais que huit ans, les paysans ne se sont-ils pas soulevés pour demander de la terre? Et les malheureux ont mêlé leur sang à la terre...

— Eh bien, mon père, maintenant ils ne s'y sont plus mêlé du tout. Le Parti, comme dit notre mécanicien Sandu, a distribué gratuitement de la terre à tous les paysans pauvres. Et ce Parti dit aussi (c'est toujours le mécanicien Sandu qui raconte ça): celui qui travaille, mange; celui qui ne travaille pas ne mange pas.

— Et alors? Comment ça s'est passé?

— Ben, voilà. Les boyards sont partis, avec la malédiction du monde, pour avoir mangé du pain qu'ils n'avaient pas gagné. Et le roi est parti avec.

L'ermite considéra le jeune homme fixement, comme il eût regardé un fou.

— Faut pas vous étonner, père ermite. Ce roi, qui était un gars de mon âge, commandait à tous les boyards. Mais il ne savait pas faucher et ne maniait pas la bêche; du matin au soir, il restait assis sur une chaise, à regarder par la fenêtre. Il avait une grande maison où il ne savait pas quoi faire. Et le pain blanc qu'il mangeait, il venait de cette terre mêlée de sang dont vous venez de parler, mon père. Alors il a chargé tout un train de vêtements pleins de chamarrures, et il est parti sans se retourner. Voilà ce qu'il m'a dit, le mécanicien Sandu.

Tout en se livrant à ces interprétations personnelles des événements de l'époque, le novice n'avait garde d'oublier les prescriptions d'hygiène recommandées au

malade par le docteur Hanganu. Et il s'apprêtait justement à transporter dans la pièce voisine les récipients et les serviettes mouillées qu'il avait ramassés tout autour du lit, quand le docteur et le professeur firent leur entrée, accompagnés par Sandu Calarașu.

— Assez de balivernes, Dărîndaï, ordonna le médecin. Après avoir posé tout ce que tu tiens dans tes mains, va à la cuisine et attends qu'on te donne, à huit heures juste, le petit déjeuner pour le malade. Tu l'apporteras ici.

— Compris, camarade docteur, répondit frère Irimie, un peu humilié par le service qu'il devait accomplir auprès de son supérieur. Il pensait aux plaisanteries du personnel féminin qui l'attendait à la cuisine. C'est vrai que ce genre de travail ne convenait pas à un homme; mais tant pis, lui, Dărîndaï, s'en moquait: il avait des répliques toutes prêtes pour riposter à toute la corporation des femmes.

Andru Macovei examina attentivement le visage du malade, aux traits encore empreints de stupeur.

— Frère Dărîndaï vous a raconté des histoires?

— Comme vous avez pu l'entendre vous-même, monsieur le docteur.

— Les histoires ont souvent une base réelle, reconnut le docteur Andru. Dărîndaï vous a dit la vérité, dans son style un peu spécial; mais pour l'ensemble, il ne s'est pas trompé.

— C'est donc vrai ce qu'il m'a dit?

— C'est vrai ! Mais il ne faut pas en être ému. Donnez-moi la main, je vais prendre votre pouls pendant que notre ami Costake Hanganu vous mettra le thermomètre. Tant que vos jambes ne seront pas entièrement guéries, vous devrez vous contenter du désir de voir, de connaître et de juger par vous-même tout ce qui est arrivé dans le monde pendant votre absence. A cet égard, je suis de l'avis de Saint Thomas l'incrédule: il ne faut croire qu'après avoir vu et avoir touché de sa main. N'est-ce pas? Mais je trouve drôle que pendant tout le temps que vous avez passé là-haut...

— La tête dans les nuages, monsieur le docteur, ou parfois précipité au fond de l'enfer...

— ... tout le temps que vous êtes resté sur la montagne ou en enfer, vous n'avez eu aucun écho de ce qui se passait dans le pays ! Tout va bien, docteur?

— Tout va bien, monsieur le professeur. La température est normale.

— Mais le pouls est un peu précipité. Cet ermite est un émotif. Soyez raisonnable, essayez de vous maîtriser, mon ami. Moi, bien que je sois, comme vous pouvez l'imaginer, un militant progressiste, je ne m'intéresse en ce moment qu'à vos jambes.

— Moi aussi, monsieur le docteur, dit le malade en souriant.

— Soyez tranquille, tout s'arrangera. Elles vous serviront encore longtemps.

Les yeux fermés, le moine se sentait déchiré par deux sentiments violents.

D'abord il était stupéfait de comprendre sans aucune difficulté la manière de parler d'autrefois, celle des citadins, qu'il croyait avoir depuis longtemps oubliée. Il faisait maintenant sa véritable entrée dans le monde. Il n'était donc pas définitivement perdu. Les années passées à la montagne l'avaient transposé dans le passé lointain et mystérieux de la race des pâtres, mais maintenant il voguait de nouveau vers le monde qu'il avait si brusquement quitté. Cette joie, pourtant, n'était guère parfaite: des regrets transperçaient encore son cœur de part en part.

Quant au deuxième sentiment, au fond duquel le précipitaient la joie et le regret, c'était l'émotion de lire dans les yeux du mécanicien Sandu tant de pitié et tant d'affection. Cet homme vieilli avant l'âge n'était-ce pas son ami d'enfance, celui qui lui avait montré une issue pour échapper à l'ignominie, au désespoir.

— C'est bien vrai, c'est toi Sandu Calarașu? Cette joie pourrait me tuer pour de bon.

— Au contraire, « pauvre petit », tu dois vivre.

C'est ainsi que Sandu Calarașu l'appellait, autrefois, quand ils faisaient leur service militaire: « pauvre petit ».

Ils s'embrassèrent. Les larmes du mécanicien coulaient dans sa barbe. L'ermite avait fermé les yeux. Il avait passé la limite de la joie et de la douleur. Tous ses tourments commençaient à s'apaiser. Il n'était plus seul au monde.

Le docteur Hanganu attendit patiemment que le malade se fût calmé.

— Le pouls est accéléré, mais la température normale, murmura-t-il en se tournant vers le professeur. Puis il sourit à l'ermite qui guettait ses paroles.

Après avoir quitté la chambre du malade, Macovei et Hanganu s'enfoncèrent dans la brume du matin et parvinrent sur la terrasse orientée vers les montagnes de l'ouest. Zarandi s'y trouvait déjà et un petit déjeuner les attendait.

— Tandis que vous allez vous restaurer, dit Hanganu en les engageant à s'asseoir, je visiterai mes autres malades. Ensuite, je vous amènerai Sandu Calarașu. Nous apprendrons par lui, si je comprends bien, une très vieille histoire.

— Tant que cette bruine persistera et que le soleil ne se sera pas montré, nous n'avons rien de mieux à faire, opina le philologue.

Vers les dix heures, Andru et Zarandi s'étaient confortablement installés sur un divan, l'un à côté de l'autre. Ghiță Miclăuș avait disposé près d'eux, sur une petite table, le café qu'il préparait d'une manière incomparable. Le docteur Costake et le mécanicien Sandu qui témoignaient au vin une particulière dévotion étaient assis à la grande table et avaient devant eux des verres pleins et une bouteille à peine entamée.

— Dès ma jeunesse, fit Sandu en souriant, je n'ai jamais pu supporter cette espèce de lavasse arabe.

— Moi non plus, approuva Hanganu.

— Dans ma jeunesse, poursuivit Sandu, j'avais un ami, un jeune homme comme moi, qui n'avait encore ni barbe ni moustache. En ce temps-là, j'étais ouvrier aux ateliers de Socola. Lui, il se préparait à passer les examens d'entrée au lycée national. Il s'appellait Petru Matei. Eh bien, ce Petru Matei a maintenant les deux jambes dans le plâtre, comme vous avez pu le voir, à notre hôpital de Slătiori.

— Il est d'abord devenu ermite, précisa le professeur.

— C'est possible. Le roulier doit tenir compte des accidents de la route, dit-on. Et mon ami n'a pas pu agir autrement, pour se soustraire au malheur et à la persécution.

Avant de vous raconter comment les choses se sont passées, je dois vous dire que notre amitié a pris naissance dans un club ouvrier. Nous étions un groupe de jeunes travailleurs qui avions lié amitié avec des étudiants. Nous causions ensemble et ils nous prêtaient des livres. C'est ainsi que j'ai lu la collection de *Contemporanul* et, dans un manuscrit assez ancien, le *Manifeste Communiste*.

Matei venait là avec d'autres ouvriers typographes. Par la suite, nous avons convenu ensemble que le monde où nous vivions était mal agencé et que l'ordonnance en devait être modifiée. Nous allions souvent revoir ensemble les endroits sanctifiés jadis par la présence des poètes et des érudits de Jassy.

Moi, j'étais de la ville, et plus exactement du faubourg de Nicolina. Pauvre, n'ayant ni père, ni mère, ni parents d'aucune sorte, je vivais à ma guise.

Petru Matei, lui, était d'un village en bordure de la forêt de Boroseşti qui s'appelait Goruni, c'est-à-dire les Vieux-Chênes. Non loin des Vieux-Chênes se trouvait, toujours dans la même forêt, une clairière où avait été autrefois l'auberge de Şanta. Mon ami, qui était un peu poète, déclamait la ballade de Codreanu, pendant que nous nous promenions dans ces endroits enchantés:

Ah Codreanu, Codreanu,
On reconnaît à tes sourcils,
Que tu es un malfaiteur...

Petru Matei avait, comme il le disait lui-même, la passion de la poésie, et il aspirait à devenir un homme instruit.

Les parents de mon ami sombrèrent dans le désespoir lorsque les fonctionnaires du Crédit Foncier Rural firent vendre à l'encan leur bétail et tout ce qu'ils possédaient, les laissant sur la paille. La sœur aînée de mon ami, Anica, voyant sa dot perdue et ses chances de mariage compromises, songea à se mettre en service. Elle se plaça à la ville chez des boyards de Vaslui.

Comme vous le savez, la vie n'était pas facile en ce temps-là pour de pauvres gens comme nous. Le travail de mon ami lui permettait tout juste de vivre, rien de plus. En outre, il risquait d'être appelé à faire son service militaire.

Après avoir discuté avec sa sœur Anica, ils décidèrent qu'elle donnerait une partie de son salaire aux vieux, pour adoucir un peu leurs vieux jours. Quant à lui, après avoir fait son service militaire, il se présenterait aux examens, afin d'entrer au lycée.Le corps de troupe le plus indiqué pour qui avait ce fallacieux espoir était la compagnie de gendarmes à pied de Jassy. Cette compagnie se trouvait au service de la police et de la justice. On y était au moins décemment vêtu et bien nourri. Ensuite, pour les examens, on aviserait.

Je ne me suis pas opposé au conseil que lui avait donné Anica. Pour plusieurs raisons, je trouvais convenable d'être un auxiliaire de la justice et de la police. C'est pourquoi je me décidai, moi aussi, à faire mon service dans les gendarmes, un an après l'incorporation de Petru Matei.

Je n'ai compris que plus tard combien le conseil donné par Anica avait été intéressé. Le service militaire présentait pour elle l'avantage d'éloigner son frère. Car dans la vie d'Anica était intervenu un changement qu'elle estimait favorable. Le fils de l'avocat au service duquel elle se trouvait s'était épris d'elle. Or, le jeune homme administrait une petite terre que sa mère avait reçue en dot, et qui se trouvait non loin de Vaslui. Anica était heureuse d'aider ce rejeton de boyard et d'en prendre soin.

Tout cela, Petru Matei et moi ne l'avons su que beaucoup plus tard. Entre temps, je suis entré moi aussi à la compagnie des gendarmes à pied pour y faire mon service militaire. Matei y était déjà depuis un an, et son amitié m'a été spécialement utile pour m'accoutumer à la vie de la caserne.

J'avais pris la résolution, en entrant dans l'armée, d'en accepter entièrement la discipline, de manière à permettre à ces trois ans d'esclavage de s'écouler sans

trop de difficulté. Et ce n'était pas facile de vider, chaque jour, cette coupe d'amertume. Mais j'étais plein de persévérance et de ténacité, ayant compris que je n'avais pas d'autre moyen de défense. En ma qualité d'ouvrier des ateliers de Socola, j'étais surveillé. Pendant un certain temps, j'ai essayé de ne pas relever la tête. J'ai demandé à suivre l'école des gradés. Je m'y suis fait remarquer comme l'élément le plus appliqué de tout le contingent. En seconde année de service militaire, j'ai obtenu les galons de sergent.

Petru Matei était toujours caporal. Les espérances que le capitaine avait fondées sur lui n'avaient pas donné les résultas attendus. Petru Matei était un mécontent, un homme qui donnait souvent des signes de révolte et qui, par ses réponses tranchantes, bravait souvent ses supérieurs. Ses yeux qui souvent se troublaient et lançaient des éclairs de fureur lui ont valu bien des jours de cachot. Il avait pourtant l'esprit vif. Le commandant s'était mis en tête de faire de lui un sous-officier de carrière. Il le protégeait, lui donnait des conseils, se disant que ce jeune homme avait en lui une énergie et une résolution qui pouvaient être canalisées au profit de l'armée.

Quand je suis devenu son supérieur en grade, je lui ai expliqué mon comportement et lui ai fait comprendre ce que j'entendais moi par ma sagesse. Je n'y suis pas parvenu facilement, mais finalement je l'ai vu calmé, et docile, en quelque sorte, aux conseils amicaux que je lui prodiguais.

Lorsqu'il a été enfin libéré, je suis resté encore un an à porter l'uniforme. Sur ses économies et sur les miennes, nous avons décidé de prélever de quoi améliorer tant soit peu le sort de ses parents, aux Vieux-Chênes.

Il quitta la caserne en automne, arrivant chez lui pour la récolte de maïs. Ses vieux travaillaient sur la terre des autres. Il les tira du besoin, assura leur *mămăliga* quotidienne. Puis, dans la pauvre maisonnette, il demanda à ses parents des nouvelles d'Anica. Sa sœur aînée l'avait bercé dans ses bras, quand il était tout petit. Elle avait été une seconde mère, pour lui.

La vieille hocha la tête et des larmes perlèrent à ses yeux:

— Apprends, mon fils, que nous n'avons pas de nouvelles de ta sœur. Peut-être est-elle malade, peut-être est-elle morte, peut-être ne veut-elle plus nous écrire. C'est déjà arrivé à d'autres, qui sont allées à la ville et qu'on n'a plus jamais revues. Depuis un an, nous n'avons plus reçu d'elle la moindre lettre. La dernière fois, elle nous écrivait qu'elle était contente et que bientôt nous le serions aussi, mais que, pour le moment, il nous fallait attendre encore.

Matei fut un peu fâché.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit de cette lettre?

— Mais, mon petit, ta sœur nous a défendu de rien te dire, connaissant ton caractère violent.

Petru Matei demanda à voir la lettre. La vieille répondit en pleurnichant qu'elle ne savait pas où elle l'avait fourrée, mais le vieux la sortit de sa ceinture. Il ne la donna cependant pas à son fils. Celui-ci se disputa avec ses parents et finit par apprendre l'adresse de l'avocat de Vaslui. Alors il se leva, mit son manteau, enfonça son chapeau sur la tête. Il ne voulait plus perdre un seul instant. Il ne goûta même pas au plat posé sur la table.

— Mon pauvre petit, geignit sa mère, tu es devenu un boyard, toi aussi.

— Pourquoi dis-tu que je suis devenu un boyard? demanda-t-il en se tournant vers elle d'un air furieux.

— Tu portes des vêtements comme les gens de la ville.

— Et pourquoi suis-je devenu un boyard *moi aussi?* Tu veux peut-être dire que c'est ce qui est arrivé à Anica?

Alors le vieux injuria la vieille, parce qu'elle n'était pas capable de se taire. Mais déjà Matei s'était rué sur la porte avec tout l'élan de sa fureur. Il partit d'un trait.

Il n'a pas pu s'entendre avec le vieil avocat de Vaslui. Celui-ci, le menton menaçant, lui a répondu qu'il n'avait de comptes à rendre à personne.

— Vous cherchez une sœur? C'est votre affaire. Vous ne la trouvez pas ici? Elle est sans doute ailleurs. Ça la regarde. Veuillez me laisser tranquille.

Petru Matei apprit que le domaine de cet avocat n'était pas très éloigné de Vaslui. Il s'efforça de se calmer, après quoi il partit à la recherche de sa sœur.

A l'extrémité d'un village, il découvrit le manoir de ce domaine. Il entra. Le jeune boyard n'était pas chez lui. Mais Anica vint au-devant de son frère avec une joie extrême. Après l'avoir serré dans ses bras, l'avoir embrassé devant tout le monde, sur la terrasse, et après lui avoir parlé en sorte que chacun comprenne qu'il était son frère, elle l'entraîna dans un salon, puis le fit passer dans une pièce écartée. Et comme ils arrivaient dans cette pièce, Anica se laissa choir sur un divan et se prit à pleurer amèrement.

— Qu'est-ce que tu as, Anica? Dis-le-moi. Il t'est arrivé quelque chose? Tu es malheureuse?

Anica pleura les douleurs qui l'accablaient et maudit sa vie. Au début, le jeune boyard et elle s'étaient aimés et elle avait vécu comme au paradis. Mais maintenant elle était enceinte de cinq mois et le jeune monsieur voulait la renvoyer. Il la garderait encore, pour son plaisir, une semaine tout au plus, après quoi il lui payerait son dû. Qu'elle aille où bon lui semble; il ne pouvait rien de plus pour elle. D'ailleurs, l'enfant n'était peut-être même pas de lui, disait-il. C'est en vain qu'elle avait juré que si, en vain qu'elle avait pleuré et soupiré. Maintenant sa vie était finie. « Ne m'abandonne pas, Petru. Si tu ne décides pas Grigoritza à changer d'avis, je vais me jeter la tête la première dans un puits. »

Tandis que la jeune femme se tourmentait de la sorte et implorait son frère d'intervenir, monsieur Grigoritza revint. Il était joli garçon et portait une petite moustache noire.

Il entre, fronce les sourcils, d'un air mécontent. D'un ton rude, il demande:

— Qui es-tu?

— Je suis le frère de ma sœur, Monsieur.

— Et qu'est-ce que tu veux?

— Je veux que vous me rendiez compte de son déshonneur.

L'autre se met à rire.

— Anica a peut-être eu encore beaucoup d'autres frères comme toi. Sors immédiatement, avant que je me mette en colère! Si tu ne t'en vas pas tout de suite, j'appelle mes valets et mes chiens.

Lorsque Petru Matei se précipita sur lui, Grigoritza tira la lame de sa canne à épée. Mais Anica lui empoigna le bras. Grigoritza jeta son arme et frappa par deux fois Petru Matei de son poing nu. Puis, voyant les yeux exorbités de Matei et sa fureur plus dangereuse que l'arme qu'il venait de jeter, il tourna le dos et se sauva.

Matei le suivit. Anica courait derrière eux.

Quand le jeune boyard parut sur la terrasse, les valets le crurent fou, tant il était ébouriffé et épouvanté. Mais ils virent aussitôt un autre fou se précipiter sur le premier, comme un aigle aux serres tendues. Le boyard dévala les marches de pierre, mais les serres l'attrapèrent au vol. Et Matei se rua sur lui, le jetant à terre par deux fois.

Les domestiques du manoir s'approchèrent pour relever leur maître.

Petru Matei tourna vers eux ses yeux féroces. Il cria:

— N'approchez pas ! Ce misérable a déshonoré une jeune fille. C'est une des vôtres. C'est ma sœur. A présent, il a décidé de la chasser. Je veux le tuer, je veux boire son sang.

Quand Petru Matei eut empoigné de nouveau le jeune boyard pour boire son sang, Anica poussa un cri de terreur. Les mains aux tempes, elle se précipita vers le puits à roue qui se trouvait au milieu de la cour et s'y laissa tomber, la tête la première.

Alors, un vieillard, le chef des bouviers, s'approcha de Matei et lui dit d'une voix douce:

— Mon garçon, laisse ce misérable, comme tu dis, même s'il n'a pas reçu son châtiment, tu ne dois pas aller à ta perte, toi aussi. Peut-être qu'il n'est pas encore mort, et dans ce cas tu seras moins sévèrement puni. Tu l'as pris à la gorge, mais leurs juges à leur tour vont te serrer entre leurs griffes. Assez de malheurs sont arrivés aujourd'hui. Ta folle de sœur a souillé notre fontaine. Qu'on le veuille ou non, faut te livrer aux gendarmes, ensuite on verra bien ce qui va arriver.

Par la suite, ce vieux bouvier nommé Pintilie Pleşa fut le principal témoin au procès de mon ami Petru Matei. On ne sait au juste pour quelle raison, l'affaire fut déférée au Tribunal de Jassy. Petru fut donc incarcéré à la prison de Galata qui est, comme vous le savez, sur la colline de Miroslava.

Ce drame que maintenant encore je vois se dérouler devant mes yeux, et qu'il me semble entendre, s'est joué au Palais de Justice dans le courant du mois d'avril de l'année suivante. Avec quelques autres gendarmes, j'assurais la garde de la salle. Il était plus de six heures et un grand nombre d'ouvriers des imprimeries et des ateliers des chemins de fer étaient venus assister à ce spectacle.

Pintilie Pleşa, le bouvier, portait son costume blanc avec un gilet de bure et des *opinci* joliment ouvragées. Il avait posé près de lui son bonnet de fourrure et son gourdin. Il était rasé de frais, comme pour un jour de fête. Sa moustache grisonnante était touffue. Une haute calvitie s'élevait jusqu'au sommet de sa tête. La peau de ce front immense couleur de fumée était striée de rides, comme un vieux shako.

Il attendait son tour pour témoigner et semblait perdu dans les brouillards de la plaine moldave, tout à fait étranger à ce qui se passait autour de lui.

Lorsque le greffier eut appelé l'accusé, Pleşa baissa la tête et jeta simplement un regard oblique. C'était un vieillard mince et qui se tenait très droit. Il aperçut aussi le juge et le procureur et fut très surpris de voir tant de monde réuni autour de lui.

Je me suis approché et, à voix basse, lui ai demandé d'être très attentif, parce que son tour allait bientôt venir. Il toussa, s'éclaircit la gorge, car il se défiait de l'uniforme que je portais.

Le président l'appela. Il répondit d'une voix forte, comme s'il avait parlé au grand air:

— Je suis là, Monsieur !

— Avancez et venez prêter serment.

Guidé par l'huissier, il s'arrêta devant le crucifix. Suivant les indications du magistrat, il posa la main droite sur la croix et jura de dire toute la vérité quant aux événements de Cornești.

— La vérité, Monsieur, répondit-il, très ému. Aujourd'hui je n'ai rien mangé, pas même du pain bénit. J'ai bu seulement une crûche d'eau sur la colline de Repedea.

En se tournant, ses yeux rencontrèrent Matei.

— Le voilà ! dit-il, en désignant mon ami d'un mouvement du front.

A ce moment, il remarqua aussi monsieur Grigoritza, qui semblait souffrant et qui se tenait dans une posture humble à côté de son père, l'avocat Grigore Corneanu.

— Le voilà ! répéta-t-il.

— Avez-vous déjà été témoin dans un procès, grand-père? lui demanda d'un air sévère le juge grisonnant qui était assis au centre.

— Dieu m'en a préservé, Monsieur.

— Alors sachez que vous ne devez parler que lorsque je vous interroge, et seulement pour répondre à ce que je vous demande.

— J'ai compris, Votre Grandeur, mais ça, je ne le savais pas. J'ai comme ça l'habitude de reconnaître à distance le bœuf égaré et de savoir son nom.

— C'est bon, c'est bon. Donc vous connaissez l'accusé Petru Matei.

— Je le connais, je l'ai vu au moment de l'histoire. Mais je n'ai pas bien compris l'autre mot que vous avez dit. Vous l'avez peut-être appelé comme ça parce qu'il a voulu tuer le jeune monsieur Grigoritza.

— C'est exact, approuva le président, visiblement satisfait de l'intelligence du père Pintilie. Et maintenant, dites-nous comment les choses se sont passées.

— Eh bien, je vais vous le dire. La fille était avec son frère Matei dans la maison. Et, pendant qu'elle pleurait son malheur de l'été dernier, vu qu'elle était grosse, voilà monsieur Grigoritza qui s'amène. Il apprend qu'un frère d'Anica est venu — Anica c'était la fille — et supposant que ce frère avait tout appris, il s'est terriblement mis en colère et s'est précipité sur eux. Paraît que monsieur Grigoritza voulait la chasser après s'être amusé avec elle.

— Passons, père Pintilie.

— Voilà, Votre Grandeur, je passe. Moi, comme qui dirait, je veux expliquer les choses. Et après, voilà que monsieur Grigoritza qui avait essayé de tirer un fer de son bâton est ressorti à toute vitesse. Le frère de la fille était derrière lui; il le rejoint sur les marches de pierres, l'empoigne et le secoue et l'envoie deux fois à terre, comme un rien du tout. Le jeune monsieur s'est aplati et n'a plus bougé. Juste à ce moment, Anica s'amène. Quand elle a vu que son frère voulait tuer le jeune Monsieur, elle a couru au puits et s'est jetée dedans la tête en bas. Moi, je retenais l'accusé, comme vous l'appelez et je lui disais de ne pas commettre de crime pour ne pas perdre son âme et pourrir au fond du bagne. A ce moment, il a sans doute eu pitié, parce qu'il s'est tenu tranquille. S'il avait jeté encore une fois le jeune Monsieur par terre, il l'acquittait pour de bon.

— Comment? Qu'aurait-il fait? demanda le magistrat en souriant.

— Il l'aurait acquitté, répondit le père Pintilie tout joyeux.

— Il avait donc l'intention de le tuer?

— Dame oui, Votre Grandeur, il avait ce que vous venez de dire, pour apaiser sa colère et venger l'injustice.

— Quelle injustice?

Le père Pintilie ne répondit pas. Il regarda les boyards qui se trouvaient devant lui, puis ceux qui étaient à sa droite, soupira et son regard devint triste.

— Je vous ai posé une question, insista le juge grisonnant. Répondez-y.

— Eh bien, Votre Grandeur, laissons les justes à leur justice et les injustes à leur injustice.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, Votre Grandeur, qu'après avoir remis Matei aux gendarmes, après avoir mené le jeune monsieur Grigoritza chez le docteur et avoir retiré du puits le corps de cette malheureuse écervelée, qu'allait être mère, comme on a pu s'en convaincre, j'ai confié le bétail à Tănase et, pour tenir la promesse faite à ce Matei, j'ai enfourché mon cheval et j'ai galopé un bon bout de chemin jusqu'à la forêt et de là jusqu'au village de Goruni, où j'ai enfin trouvé la maison habitée par les vieux de ce Matei.

La vieille avait posé une marmite entre les pieds d'un escabeau. Le vieux mâchait un morceau de *mămăliga*. Ecoutez, que je leur dis: je suis Pintilie Pleşa, du village de Corneşti, où votre fille était au service des boyards qui l'ont si bien traitée qu'elle est arrivée à un événement heureux dont je suis venu vous faire le récit point par point, parce que je l'ai promis à votre fils. Et je leur ai raconté tout ce qu'est arrivé à leur fille et à leur fils. Le vieux m'a dit: « Je vous remercie bien d'être venu, c'est un grand malheur pour moi ! » La vieille criait: « Sainte Mère de Dieu, éternellement pure ! » Et tous les deux se sont jetés à terre et plus personne n'a touché à la *mămăliga*. Je les ai aidés à s'étendre sur leur châlit, la tête de l'un vers la fenêtre, celle de l'autre du côté du four. Le vieux a gémi un temps; « Maranda, qu'il disait, Maranda, je crois que je vais passer ». La vieille a continué à pleurer, à s'agiter sur sa couche, mais peu après elle a rendu l'âme à son tour.

Je suis allé appeller les voisins qui logeaient à cette extrémité du village. Nous avons envoyé chercher le prêtre et on a fait tout ce qui se doit en pareille occasion. A coups d'herminette, on a confectionné des cercueils. Seulement voilà tout à coup les hommes du percepteur: ils venaient toucher les dettes et les arriérés, et voulaient mettre en lieu sûr toutes les affaires qui se trouvaient dans la bicoque, même les vêtements qui recouvraient les morts pour les enterrer seulement dans leurs chemises de chanvre. Sans ça, qu'ils disaient, si la maison restait vide après l'enterrement, d'autres pourraient venir s'emparer de ce qui est dû à l'Etat. Mais nous on leur a fait honte, leur disant qu'ils n'étaient pas de vrais chrétiens, alors ils se sont contentés de prendre la marmite pleine de *mămăliga* froide. Nous, on a enterré les morts et j'ai moi-même donné dix lei pour le prêtre. Après, je suis revenu à Corneşti.

— Père Pintilie, dit le juge à cheveux gris, vous pouviez vous dispenser de raconter cette histoire au Tribunal.

Le maître-bouvier Pintilie Pleşa répondit:

— Je prie Vos Seigneuries d'excuser l'ignorant que je suis.

Sur quoi il s'éloigna et ne dit plus mot.

Enfin, l'affaire fut jugée. On posa des questions. L'accusé se montrait avare de paroles. Ce fut ensuite le tour de la partie civile, qui s'exprima par la voix assez enrouée et émue du vieil avocat Grigore Corneanu. Le jeune Grigoritza, en qui ses parents mettaient tout l'espoir de leurs vieux jours, avait cruellement souffert par suite des violences de cet individu, qui comparaissait présentement devant ses juges. Il est probable qu'il s'était enivré, comme le font toujours les gens de son espèce lorsqu'ils commettent de telles actions. Le jeune Grigoritza Corneanu avait une incapacité de travail consécutive à une grave claudication de la jambe droite. Bien plus, il présentait une difformité de la face. En effet, la figure du jeune homme était tordue et sa petite moustache noire toute de travers. De ses yeux surmontés de sourcils épais, il avait l'air de quémander la pitié de l'honorable Tribunal, affichant une attitude modeste de jeune homme sérieux et de bonne famille.

Pour la défense de Matei, on avait désigné comme avocat d'office un petit homme à la langue bien pendue, zozotant un peu à vrai dire, connu pour son intelligence et son habileté, spécialement à l'époque des élections. Il s'appelait Dumitrel Petresco, surnommé Bodoaşcă. Dumitrel Petresco étaya sa plaidoirie sur l'indulgence du Tribunal. Il fit une vague allusion à certaiens circonstances qu'il osa qualifier d'atténuantes. Mais c'était là une base bien fragile qui n'avait aucune chance de réussite: toute indulgence de la part du Tribunal aurait sapé le prestige de la magistrature et témoigné d'une certaine attitude à l'égard de la structure fondamentale de la société.

Moi, je regardais Petru Matei. Il écoutait, immobile et sombre. Une colère bouillonnait en lui, et il ne parvenait pas à la dominer. Je craignais un éclat, mais il s'était durci dans sa révolte: on aurait dit un loup, quand il plante ses crocs dans le piège qui s'est refermé sur lui.

Lorsque les juges lui demandèrent s'il avait quelque chose à ajouter, il ravala l'indignation qui lui serrait la gorge et répondit d'une voix frémissante:

— J'ai à ajouter que je refuse de tenir pour valable tout ce que mon avocat a bredouillé. Je ne suis pas d'accord avec cette façon de peser la vertu des lois en vigueur. Je remarque que mes juges oublient de tenir compte du fait que ma sœur a été séduite et déshonorée par ce petit monsieur. C'est pourtant à cause de cela que mes vieux ont trouvé la mort et que moi je suis persécuté, poursuivi et enfermé à la place d'un autre. Pauvre pays, où la justice est à la merci des oppresseurs ! Voilà ce que j'ai à dire; je pourrai dire bien d'autres choses encore, parce que j'ai été moi aussi un auxiliaire de votre justice, chose dont je me repens. Oui, reprit-il, je me *pends* et me *repends* ! Et il se prit à ricaner, comme s'il avait été pris d'un accès de folie. Personne ne comprit ce qu'il avait voulut dire par ce jeu de mots inepte et déplacé, qui n'était pas du tout dans son caractère.

— C'est tout, ajouta-t-il, et il se tut dans une attitude pétrifiée.

Pour reprendre une expression populaire, si on lui avait fait à ce moment-là une entaille, le sang n'aurait pas coulé.

Le Tribunal demeura quelques instants perplexe. Dans la salle bondée, on entendit un murmure qui ne pouvait tromper la vigilance du procureur. Ce procureur avait une grande barbe noire dans laquelle il passait de temps à autre ses doigts. Il tressaillit et attira aussitôt l'attention du Tribunal sur l'inconvenance des spectateurs et sur l'outrage qu'un criminel — on ne pouvait le nommer autre-

ment — se permettait de faire à la justice de l'Etat. Ce furent très exactement les paroles qu'il prononça. J'eus alors l'impression que les yeux de Petru Matei lançaient des éclairs. On sentait clairement son irrésistible désir de déchaîner le tigre qui était en lui. C'était un besoin de frapper, de détruire, ou encore de se briser le front contre un mur. Cependant l'assistance se pressait vers la sortie, refoulée par les gendarmes. Le président avait ordonné l'évacuation du prétoire. Ensuite, il menaça l'inculpé d'aggraver sa peine.

— Qu'il soit enfermé sous bonne garde, ajouta le président. Le Tribunal se retire pendant trente minutes pour délibérer.

J'ai donné ordre aux sentinelles d'encadrer l'inculpé. Mais à ce moment un changement radical se produisit en moi. Je me sentais sur le point de hurler et d'embrasser Matei comme mon frère, mon pauvre frère sacrifié. Je ne m'explique pas comment a pu germer alors dans mon esprit un plan des plus astucieux pour libérer ce malheureux garçon. Je n'éprouvais plus aucune émotion, mais je voulais me hâter pour gagner du temps. J'arrachai deux feuillets à mon carnet de chef de section. Sur l'une, je consignai l'incarcération du prisonnier dans l'une des cellules de la prison préventive. Je devais fermer à clé la porte de cette cellule, puis remettre la clé au greffier. Sur l'autre feuillet, j'ai écrit très visiblement:

« Sors comme tu sais, va où tu peux, fais le nécessaire. Bonne chance. »

Roulant dans cette feuille de papier deux billets de vingt lei, j'y ai également placé la clé de la porte reliant la cellule à la pièce réservée aux gendarmes.

Je n'avais pas expliqué à mon ami ce que j'entendais par « fais le nécessaire ». Mais je faisais confiance à son intelligence; un tel événement devait avoir sa logique particulière, et j'en ai eu la preuve lors de l'évasion de Matei.

Je me suis approché du prisonnier. Je l'ai regardé comme un homme que l'on ne doit plus jamais revoir. Je l'ai regardé avec insistance, pour qu'il comprenne bien que j'étais en train d'organiser la chose à laquelle il songeait comme à un miracle. Et la même pitié que j'éprouvais pour Matei pouvait se lire dans les yeux des sentinelles, nos frères et nos camarades.

— Pauvre vieux, lui ai-je dit, il n'y a rien à faire, il faut te soumettre; la loi est la loi, et le Tribunal va majorer ta peine pour tes paroles trop hardies.

Et, passant tout près de lui, je me suis arrangé pour lui glisser la clé enroulée dans le bout de papier et dans les billets de banque.

Je l'ai conduit, encadré de sentinelles, jusqu'à la cellule où je devais l'enfermer. Là, je lui ai dit d'entrer et d'attendre l'arrivée du greffier. Ensuite, j'ai ouvert la pièce réservée aux gendarmes et j'ai constaté qu'elle était vide. Tout événement heureux doit aussi comporter une part d'imprévu. Ce que je voyais ne pouvait arriver qu'une fois sur mille: une capote et un calot de gendarme étaient accrochés au portemanteau.

C'étaient la capote et le calot de Craiu Victor, sergent du même contingent que moi. Ces effets n'appartenaient pas à la compagnie, mais à Craiu lui-même, qui s'était fait faire cette tenue pour rendre visite à des demoiselles du Faubourg Saint-Lazare. Il la laissait toujours dans cette pièce, pour la retrouver plus facilement quand il en avait besoin, et je crois bien que le plan échafaudé par moi tenait obscurément compte de cette possibilité. Le lendemain, Craiu Victor pourrait aller en visite avec des effets moins élégants, car il n'oserait pas signaler l'absence de ceux-ci.

Sur ces entrefaites, le greffier arriva. Je donnai rapidement un tour de clef et déclarai que plus personne ne devait entrer dans cette pièce. En prononçant ces mots, je parlai assez haut pour être entendu du greffier. J'ouvris un instant la porte de la cellule pour bien faire voir à ce pilier de la justice que le prisonnier était là.

Quand Petru eut entendu le pas cadencé des sentinelles et compris que tout le monde s'était éloigné, il prit la clef et lut le billet. Il connaissait les aîtres, les entrées et les sorties du Palais de Justice. Jusqu'alors personne n'avait encore eu l'audace de s'évader de la sorte.

Il fit tourner la clef dans la serrure de la porte de communication et pénétra dans la salle réservée aux gendarmes, puis referma la porte derrière lui, retira la clef et la posa sur la tablette d'une petite armoire dont nous avions l'usage. Il comprit de suite l'usage qu'il pouvait faire des effets pendus au portemanteau. Il était déjà chaussé de bottes ; il n'eut qu'à bien tirer le calot sur les yeux et à passer la capote. Il boucla par-dessus un ceinturon qui était resté en sa possession depuis l'époque de son service militaire, ouvrit une fenêtre et la referma en la fixant au moyen d'un bout de bois. Arrivé dans la rue, il enfila plusieurs venelles, parvint au Ravin Saint-André et de là à la gare. Il y arriva à point, c'est-à-dire au moment où un train était prêt à partir. Il prit un ticket à demi-tarif, grimpa dans un wagon et s'en fut tranquillement, comme un gendarme pedestre qui va en permission. Après bien des déboires il arriva finalement dans la montagne. du côté de Bistritza, où il s'offrit à servir les moines du couvent d'Olaru.

Vous pouvez imaginer le scandale qui suivit le départ de Matei. Il me fallut affronter les agents de la préfecture de police. Nous entrâmes, en présence de tout le monde, dans la pièce destinée aux gendarmes, puis j'ouvris la petite armoire, pour bien montrer que celle-ci ne correspondait pas avec la cellule voisine — mais surtout pour entrer en possession de la clef. J'ouvris non sans peine la fenêtre fixée par un morceau de bois, et la refermai à l'espagnolette. La clef de la porte de communication était en ma possession, comme chacun put s'en convaincre. Le fuyard n'avait laissé aucune trace de son évasion, aucun fil qui pût guider les enquêteurs. La chose parut tenir du miracle. Petru Matei n'avait pu sortir de sa prison que par les trous des serrures, comme un génie des *Mille et une nuits.*

Entendant prononcer le mot de « miracle » qui expliquait tout mais ne révélait rien, certains employés du Tribunal ont commencé par chercher le père Pintilie Pleșa. Ils le trouvèrent en train de dormir du sommeil du juste dans une remise, la tête appuyée contre son bonnet de fourrure et le gourdin posé près de lui. Lorsqu'il apprit de quoi il s'agissait, il ne parut ni heureux ni attristé: il eut seulement l'attitude de recueillement qu'exigent les événements miraculeux, et se signa dévotement.

A la reprise de l'audience, au bout de deux heures, le Tribunal condamna Petru Matei, par contumace, à huit ans de détention. Le lendemain, le surlendemain et le jour suivant, on fit les gorges chaudes de cette aventure, spécialement dans le monde qu'aujourd'hui nous nommons progressiste.

Il y avait alors à Jassy un jeune poète qui rimait des vers incisifs. J'appris que ce jeune poète — dont je n'ai pas besoin de vous dire le nom — consacrait une sorte de récit à saint Sisoé, qu'il faisait descendre des jardins du Paradis pour le mêler aux misères terrestres. Ce récit n'était connu que d'un petit nombre

d'amis. L'un de ceux-ci composa alors une épigramme qui expliquait le miracle dont tout le monde parlait:

Petru Matei l'inculpé
A pu quitter le Palais,
Sans demander son congé
Au bras de saint Sisoé.

VIII

— Eh bien, je crois qu'il est temps de décider ce que nous allons faire. Les pluies avaient cessé. Le soleil montait à présent dans un ciel pur, éclairant la discussion des quatre hommes sur cette même terrasse où Sandu Calaraşu, le mécanicien, avait évoqué d'intéressants événements d'autrefois.

C'est le docteur Andru Macovei qui avait posé la question; mais l'épithète « intéressants » appartenait au philologue Zarandi.

Tous ceux qui étaient là avaient revu l'ermite sans pourtant raviver la plaie qu'il portait au cœur. Dans leurs conversations avec lui, ils avaient insisté — tout particulièrement le collectionneur de folklore — sur les pérégrinations mystérieuses des pâtres des Carpates qui, dans les siècles défunts, avaient mené leurs troupeaux vers le nord, vers le sud et vers l'est. L'ermite leur avait aussi fait part de ses observations sur les bêtes de la forêt et sur les météores de la montagne, de même que sur son hibernage dans les sites les plus isolés.

— D'un coup de pioche, nous avons mis au jour un métal précieux, dit Zarandi. L'esprit de cet homme est resté éveillé tout le temps qu'a duré l'exil auquel il s'est volontairement soumis. Bien plus, sa pensée semble avoir redoublé de vivacité. Ayant appris que la condamnation injuste qui l'a tenu loin du monde est depuis longtemps prescrite, il entend revenir parmi ses frères, les hommes. Mais je crains que sa nature violente l'incite à se venger — pour apaiser son cœur, comme dirait le chef de bouviers Pintilie Pleşa. Et ce serait parfaitement contraire à la mission dont je le voudrais investi.

— Sans doute, confirma Andru Macovei. Il est d'ailleurs probable que les coupables ne sont plus en vie.

— Ne vous leurrez pas de telles suppositions, mon cher camarade. En général, ce sont plutôt les mauvais qui vivent et les bons qui s'en vont. Notre ermite aurait pu être aujourd'hui parmi les Saints du Paradis; et celui qu'il a malmené dans le temps est peut-être bien tranquille, en ce moment, planqué au chaud et abondamment nourri. Notre devoir n'est certes pas de protéger celui-ci pour empêcher notre homme de tomber dans l'erreur. Mais si le ou les coupables vivent encore, notre régime appliquera, pour les châtier, les sanctions nécessaires. Notre homme doit en être bien convaincu.

— C'est justement ce que je lui ai dis pour le tranquilliser, intervint le mécanicien.

— Donc il va falloir le ramener dans le monde, dit le docteur Andru en donnant à ses paroles le poids d'un verdict.

— Bien entendu, renchérit Zarandi avec chaleur, et le plus tôt possible. Qu'en dites-vous, docteur Hanganu?

— Tout à fait d'accord. Dans trois mois, il pourra monter à cheval comme le haïdouk Codreanu, dont il a fredonné l'autre soir la chanson.

— Il faudra donc terminer en moins de trois mois cette chose, à mon avis, nécessaire dans la question qui nous préoccupe.

— Quelle chose? s'enquit le docteur Andru.

— Il faut vérifier tout cela. Ne me regardez pas comme cela. Nous autres, hommes de science, avons l'habitude de contrôler ainsi nos travaux et nos expériences.

— Deux témoins se sont prononcés. Quel doute pourrait-il y avoir encore?

— Ce n'est pas tant de cela qu'il est question, que de retrouver un à un les documents de l'époque, les coupables qui sont encore en vie et tout ce qui est susceptible d'intéresser notre homme. Ensuite, nous rendrons à l'ermite son état civil et, à mon avis, c'est alors seulement que nous serons en mesure de donner au monde nouveau cet être particulièrement précieux. J'estime avoir enfin trouvé ce que je cherchais depuis si longtemps.

Le mécanicien se leva et dit:

— Veuillez m'excuser, messieurs, mais je dois rencontrer des gens qui attendent de moi certains éclaircissements et l'heure de notre réunion approche. Comme vous l'avez sans doute remarqué, je remplis ici, à Slătiori, différents offices, dans le but de rapprocher les hommes des transformations du siècle. Il m'est même arrivé un jour, tout au début, d'être sage-femme aux confins d'un champ, parmi des touffes de prunellier. En ce qui concerne notre ermite, je prends l'engagement de le former, d'ouvrir à nouveau son cœur à la chaleur de certains problèmes qui le préoccupaient autrefois. Je ne doute pas que notre monde y trouve aussi son profit.

Sandu Calaraşu s'en alla.

— C'est un brave homme, déclara Hanganu.

— Je n'en doute pas, approuva Andru Macovei.

Le philologue suivit du regard le mécanicien qui s'éloignait en hâte.

— Ce n'est pas seulement un brave homme, compléta-t-il, c'est aussi et surtout un homme nécessaire. Apprenez, maître Macovei, que j'ai pris une décision. Je vais abréger mon prétendu congé pour contribuer, d'une manière que j'estime essentielle, au retour à la vie de notre Ephésien.

— Qu'est-ce que c'est qu'un Ephésien?

— Je m'en vais vous le dire. Mon père était pope et, dans mon enfance, j'avais l'habitude de feuilleter ses grands livres. C'est ainsi qu'un jour j'ai été très intéressé et ému par l'antique histoire des sept jeunes gens d'Ephèse qui, au temps de l'empereur romain Decius, s'étaient réfugiés, pour échapper à la persécution déchaînée contre les fidèles du Christ, dans une caverne du mont Ohlon où ils furent murés par les sbires du tiran. Or grâce à un miracle divin, ils tombèrent aussitôt dans un sommeil profond et sans rêves, qui se prolongea pendant deux cents ans. Quand vint le moment de la révélation du miracle, des hommes de la contrée eurent besoin de pierres pour une bâtisse nouvelle et démolirent l'entrée de la caverne. Les sept jeunes gens s'éveillèrent donc en parfaite santé et sans que rien ne fût changé dans leurs êtres, à croire qu'ils n'avaient dormi qu'une nuit. L'un d'entre eux, qui portait le nom de Iamvolikh, sortit de la grotte et se rendit à Ephèse pour y acheter du pain. Il trouva étrange l'aspect de la ville, mais plus étrange encore la surprise du marchand qui tournait et retournait la pièce d'argent donnée par Iamvolikh, lui demandant où se trouvait le trésor auquel cette monnaie avait été soustraite. Il se forma un attroupement,

on alla quérir les représentants de l'autorité, il y eut un grand émoi dans la cité jusqu'au moment où le miracle fut découvert. On apprit alors que les jeunes gens de la grotte d'Ohlon avaient dormi deux cents ans, et l'on décida que ceux qui ne croyaient pas à ce miracle contraire aux lois physiques de la matière n'étaient que des hérétiques et méritaient le bûcher.

Notre homme, l'ermite, est lui aussi une sorte d'Ephésien qui a dormi dans la montagne plus de sept mille jours et sept mille nuits. Mais son aventure n'est pas un récit fantastique. Sa surprise, en constatant qu'un monde et des événements d'un siècle différent se sont substitués à la réalité qu'il avait connue, n'a rien d'imaginaire. Il lui faudra donc, dans ce monde tout nouveau, un guide averti.

J'ai d'abord pensé à notre camarade Sandu, et je l'ai attentivement examiné.

Ce n'est pas seulement un brave homme, c'est aussi un homme nécessaire — mais ici, parmi les montagnards de cette contrée qu'il connaît si bien. Considérez, par exemple, Irimie Dărîndaï: d'une part il est le novice de l'ermite, mais d'autre part, c'est l'élève du mécanicien. Dărîndaï a appris de son supérieur la sagesse des pâtres et aussi nombre de proverbes et de dictons nés d'une expérience séculaire, filtrés par le scepticisme d'une très vieille culture et illuminés par le sourire. Il a aussi appris les chants de ses ancêtres auprès d'un poète qui a reçu le folklore comme un dépôt sacré, légué par les pâtres des hauts plateaux. Par ailleurs, il sait apprécier les connaissances et les découvertes de la vie moderne. Il aime la machine nouvelle qui facilite son travail et n'a pas contre elle l'acharnement d'un niais qui voudrait plutôt la détruire, comme une incarnation de Belzébuth. Dărîndaï et ceux de son espèce sont tout naturellement les élèves de Sandu, le mécanicien. Le rôle de militant que Sandu remplit ici, à Slătiori, lui va comme un gant. Ne l'éloignons pas de ce travail qu'il accomplit avec compétence et élan.

Je pense, pour Petru Matei, à un compagnon ayant d'autres qualités que celles du camarade Sandu.

C'est pourquoi je veux interrompre mes vacances et me rendre à Bucarest où — si vous l'ignorez, apprenez-le à présent — j'ai un frère cadet. Mon frère conduit un service de recherches qui s'entend à déchiffer des affaires obscures, à identifier l'ennemi de classe tapi dans sa cachette sabotant notre production; il déchiffre de vieux dessins et feuillette des bibliothèques en apparence inoffensives. Il découvre une sainte Minodora dans un monastère où se dissimulent des fascistes... en un mot, mon frère Christofor ou l'un des siens mettra l'Ephésien en contact avec le monde et le guidera, si j'ose dire, vers les temps futurs, tout en le protégeant du passé. Ce guide devra se taire et, simplement, permettre à notre homme de voir ce qu'il y a à voir.

— Excellente idée! approuva Andru Macovei de sa voix paisible.

— Pendant mon absence, cher camarade, vous n'avez qu'à poursuivre vos vacances en établissant votre quartier général à Slătiori. Vous verrez encore notre homme, vous parlerez avec lui... En plus d'Irimie Dărîndaï, vous aurez aussi pour précieux compagnon Ghiță Miclăuș. Dărîndaï s'entend à prendre des truites à la main dans les creux des torrents, et Miclăuș vous les fera griller sur des pierres plates chauffées au feu. A mon retour, nous tiendrons à nouveau conseil.

— C'est parfait, mon ami. Je m'aperçois que votre front n'est plus aussi froncé. Vous avez renoncé aux récriminations et vous êtes d'humeur plaisante.

— La bonne humeur ne m'a jamais fait défaut, cher maître, mais je suis sensible aux vilenies qui s'insinuent encore autour du bel édifice des temps présents. Du reste ce que j'appelle vilenie n'est peut-être qu'ignorance ou impuissance à comprendre les transformations auxquelles nous assistons. Il y a bien des gens dont la montre s'est arrêtée le 24 août. L'heure qu'elle marque est depuis longtemps passée, cependant qu'ils s'acharnent à la contempler d'un œil stupide. Mais mon intervention présente aussi un autre intérêt. En tranquillisant ce Petru Matei et en lui faisant prendre contact avec la vie nouvelle, j'ai bon espoird'avoir enfin trouvé le dépositaire de chansons ancestrales que je cherche depuis si longtemps. Je pourrais faire erreur, certes, mais je suis presque certain de ne pas me tromper par une déduction logique, et par les indices que j'ai pu recueillir jusqu'à présent. Je serais même très heureux de ne trouver ne serait-ce qu'une partie de ce que je cherche. Après, la mort peut bien venir. Ne riez pas !

Je voudrais faire encore une remarque, conclut le professeur de philologie avec une gaieté un peu forcée. D'autres que moi l'ont peut-être déjà faite, mais n'ont pas osé insister: certains, habitants de la région, par faux orgueil national, d'autres, établis depuis peu dans la contrée, pour ne pas froisser cet orgueil. Je considère que mon observation est un hommage apporté à cette terre et à ceux qui estiment en être les habitants autochtones. Je ne veux pas dire la plupart, mais en tout cas beaucoup de ceux qui ont étudié la langue de ce peuple de Dacie, donc son trait fondamental, n'ont pas été des autochtones... mais, les fils d'autres races venues d'autres horizons. Vous pouvez les compter — et m'ajouter à leur liste. Mes ancêtres furent sûrement des Levantins. Ils se sont établis ici par la force du sabre, ou en qualité de clients des représentants de la Porte Ottomane. Associés aux oppresseurs du peuple travailleur, ils ont trafiqué, trompé et accumulé des fortunes, selon la loi des aventuriers. Leur petit-fils, le professeur Ianco Zarandi, en se consacrant à étudier avec dévoûment le mystère encore mal éclairci de l'unité de la langue et des origines de ces pâtres, entend racheter les péchés des aventuriers d'autrefois dont je viens de parler, et payer ainsi le lait et le miel de l'hospitalité offerte par cette accueillante population.

IX

Après le départ de Ianco Zarandi, par une journée agréablement ensoleillée, Irimie Dărîndaï remonta dans la montagne pour exécuter un orde de son supérieur. Accompagné du chien Suru, il portait un hachereau, l'arme préférée des montagnards, et s'était coiffé d'un petit chapeau rond, une plume de paon plantée sous le ruban. Du côté gauche, il laissait pendre en bandoulière son capuchon de bure blanche, qui lui servait de havresac mais l'abritait aussi en cas de mauvais temps.

Il marcha d'un pas ferme pendant un certain temps, sur un sentier qui écourtait sa route — coupant tout droit vers le verger du monastère d'Olaru. Ensuite il traversa un ravin et retrouva le chemin de montagne qui montait à la Source aux Cerfs. Derrière lui s'étendait un bruit confus de voix lointaines, qui venaient d'une prairie fraîchement fauchée où des hommes ramassaient le foin en moyettes. En montant la pente, le jeune homme remarqua, à droite et à gauche, des ravins à pic. Des muscardins passaient en poussant des cris qui ressemblaient à des questions. De grands piverts aux couleurs sombres frappaient en mesure les troncs d'arbres de leurs becs de fer, pénétrant profondément sous l'écorce des épicéas

pour tirer de leur cœur les vers nuisibles. Dărîndaï aimait entendre les signaux de ces médecins des sapinières. A part ces mouvements presque insensibles et ces bruits puissants, le bois semblait désert et triste. Suru avançait à pas feutrés auprès du jeune homme, flairant le sentier et humant le vent qui s'écoulait doucement vers les vallées.

Au bout d'un temps, les oreilles attentives d'Irimie perçurent les échos étouffés des sonnailles attachées au cou des quelques vaches du monastère. Par la suite, il distingua aussi les clochettes des moutons. Un peu plus tard il s'étendit sur un lit de mousse. Au-dessus de lui, comme une fleur bleue, parut un coin du ciel aux extrémités dentelées par les lances des sapins.

En arrivant à la Source aux Cerfs, il trouva la prairie déserte. Le parc à moutons et l'abri de planches étaient vides. Les hommes du monastère étaient descendus avec leurs troupeaux vers des pâturages plus étendus. Quand Dărîndaï eut apaisé sa soif, le chien vint laper à son tour, de sa langue rose, le cristal fluide.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on va faire? demanda Suru du regard.

— Tu te figures peut-être que nous sommes venus chasser le lièvre, lui répondit Dărîndaï de sa voix normale, comme s'il avait parlé à un homme. Mais nous avons autre chose à faire. Selon les ordres de l'ermite, nous devons inspecter la grotte où il a vécu.

Contournant le rocher qui surplombait le pauvre pacage du monastère, Dărîndaï monta sur une éminence, puis, prenant un racourci, descendit les marches taillées dans la pierre et ouvrit une lourde porte en troncs de sapins. Autour de cette entrée avaient poussé des framboisiers formant une broussaille inextricable qui envahissait presque une maisonnette en troncs d'arbres et couverte de bardeaux, dont la façade était percée d'une entrée et de petites fenêtres. Cette maisonnette avait été la première cellule de l'ermite. Il y avait habité un certain temps, mais, après un hiver particulièrement rigoureux, l'avait quittée pour abriter sa détresse dans la grotte qui s'ouvrait par-delà les framboisiers.

La porte de cette grotte était fermée par des verrous dont les gâches étaient fixées à même le roc, dans le haut et dans le bas, afin que cet autel voué à la prière fût défendu contre les bêtes de la forêt. Pendant l'hiver, les animaux, affolés par la faim, osent en effet s'attaquer à la demeure de l'homme. Quand l'ermite ne pouvait plus les supporter, il emmenait son chien, prenait la fourche de fer à long manche qui lui servait à se défendre et s'installait temporairement dans la chapelle, où il dormait comme un ours aussi longtemps que duraient les tempêtes de neige et que l'on entendait, par-delà les framboisiers, le hurlement des loups. Près de l'entrée de la grotte brûlait un feu de grosses branches et de feuillage pourri qui presque jamais ne baissait au point de couver sous la cendre. L'homme couché sur un lit de mousses ayant, pour se couvrir, des nattes et son manteau en peau de mouton avivait sans cesse les flammes. Le chien grognait doucement, car il comprenait tout. La neige entassée sur les fourrés de framboisiers rendait le froid plus vif. Le monceau de feuilles sèches qui brûlait devant la porte de la grotte atténuait les morsures du froid.

C'est dans cet endroit sauvage que son supérieur avait passé toute une vie, songeait Irimie Dărîndaï; et pourtant, il n'en était pas mort. L'éboulement de la semaine précédente ne l'avait pas tué non plus. Maintenant, il voulait revoir le monde. On racontait que dans sa jeunesse, du temps où il avait vécu au milieu des gens, c'était un homme droit et qui avait de l'instrucion. Mais la méchanceté

humaine avait été plus cruelle pour lui que la férocité des bêtes qui hantent la forêt.

— Et maintenant, Suru, dit-il au chien, cherchons ce que notre supérieur nous a ordonné de trouver ici. Nous n'avons pas besoin de sa literie. Du reste, les serviteurs du monastère l'ont emportée. Tu vois jusqu'où le père supérieur pousse l'esprit d'économie: il a inscrit dans ses registres même le pauvre avoir de notre ermite. Il a même fait prendre aussi la fourche de fer à manche de frêne. Elle peut servir aux moines qui s'occupent à présent de la bergerie; nous n'aurions pas su qu'en faire. Mais dis, Suru, est-ce que tu sais, toi, ce que je cherche?

Le chien huma l'imperceptible senteur de la fumée d'autrefois, de tous les souvenirs du passé, de la vie solitaire d'un pauvre persécuté. A la suite de Suru, Irimie découvrit, dans un coin d'ombre du côté du levant, une niche étroite et peu profonde où l'ermite conservait le lumignon qui éclairait les jours et les nuits de cette grotte: un tesson rempli d'huile, où plongeait un brin d'amadou entretenait une petite flamme permanente. Le tesson contenait encore un peu d'huile, mais la mèche s'était consumée et avait fini par s'éteindre. Tâtonnant dans l'ombre autour de cette veilleuse primitive, des doigts de Dărîndaï découvrirent un petit bouquet d'immortelles qui semblaient avoir accumulé, au cours des années, tout l'or de la petite clarté disparue.

Le chien fit entendre un grognement en flairant le bouquet de fleurs fanées. Il le connaissait bien, car l'ermite le sortait souvent de la niche pour le lui montrer. Pourtant l'ermite ne prenait pas ce bouquet pour le faire voir à Suru: c'est à lui-même qu'il le montrait, à lui-même et à son cœur meurtri.

Dărîndaï quitta la grotte et prit le chemin du retour. Dans la clairière de la Source aux Cerfs, il entendit assez près de lui les clochettes des moutons. Il entendit aussi le cri flûté de l'un des moinillons. Le jeune homme se dit que s'il s'attardait encore à boire à la source, les gardiens du troupeau le trouveraient et lui feraient perdre son temps. Or il devait arriver à Slătiori avant la fin du jour. C'est pourquoi, suivi par Suru, il entreprit aussitôt de redescendre après avoir planté dans son chapeau, près de la plume de paon, le petit bouquet de fleurs desséchées. Prenant appui sur son hachereau dans les descentes les plus abruptes, le jeune homme dévalait en hâte le versant de la montagne. Jaillissant de derrière une éminence, un tout jeune bouquetin bondit vers lui. Ses cornes étaient à peine dénudées. Suru s'arrêta, donnant de la voix à deux reprises. Le bouquetin disparut dans les profondeurs de la forêt; Dărîndaï mit son index replié dans la bouche et lança un double sifflement pour l'effaroucher davantage encore. Puis il resta aux écoutes. La forêt se taisait à nouveau, solennelle et ombreuse.

Il contourna de nouveau le verger du monastère. Des hommes de la vallée montaient le long du sentier, se dirigeant vers la prairie où l'on faisait les foins. Dărîndaï fit un détour par la ravine d'un ruisseau asséché et se trouva tout à coup parmi des bouleaux clairsemés dans une clairière pas plus grande qu'un enclos, entourée d'une vraie muraille de sapins. De là, on pouvait apercevoir, à main droite, la tour de la petite église du monastère, cependant que vers la gauche étincelaient tout au loin les tuiles rouges de l'hôpital de Slătiori. L'heure était douce et paisible. Dans le lointain, les cloches du monastère égrenèrent une mélodie à peine perceptible.

Le jeune gars n'avait plus qu'une petite distance à parcourir, une seule pente à descendre, pour arriver en bas, à Slătiori. Mais au moment même où cessait le chant des cloches et tandis que Dărîndaï s'apprêtait à s'engager sur une pente abrupte, un démon dont il ne se méfiait pas contourna un rocher et vint lui barrer la route.

C'était Aglaïa Şerpe, l'infirmière de l'hôpital, vêtue de ses atours de fête, comme les montagnardes en portent même pour aller à leur travail. Un fichu vert était posé sur le sommet de sa coiffure. Ses joues et ses lèvres étaient fardées. Elle portait des souliers comme à la ville, une jupe serrée à la taille par une ceinture de laine, et une chemise blanche froncée autour des épaules.

— Où vas-tu, Irimie? demanda-t-elle. Je t'ai vu venir de ce côté, mais je ne t'attendais pas si tôt.

— Je suis allé dans la montagne, tante Aglaïa, répondit le jeune homme. Et maintenant je redescendais.

— C'était donc bien pressé, ce que tu avais à faire là-haut?

— Pas tant que ça. Mon supérieur m'a envoyé là pour presque rien: seulement pour voir ce qui se passait à la grotte où il a vécu si longtemps et pour lui rapporter les fleurs qu'il avait oubliées là-bas.

Aglaïa Şerpe montra, dans un sourire, ses dents éclatantes.

— Ces immortelles, mon gars, doivent dater d'un temps où tu n'étais qu'un petit innocent.

— C'est bien possible, ma tante.

— C'est comme ça. Un jour, une femme de chez nous est allée trouver ton supérieur pour lui demander sa bénédiction. En échange elle lui a laissé ces fleurs immortelles, pour lui prouver que des fleurs peuvent durer plus longtemps que notre corps périssable. Et puis cette femme est morte par un orage de printemps. Et il n'est plus resté d'elle que ce petit bouquet d'immortelles.

— C'est peut-être des histoires qu'on raconte, tante Aglaïa, dit le jeune homme, étonné de ce qu'il entendait; mais, après tout, c'est possible aussi que les choses se soient passées comme ça. L'homme est faible et soumis à l'erreur.

— Où vas-tu? lui demanda Aglaïa en le retenant. Tu ne restes pas encore un peu?

— Si vous me le demandez, je reste.

— Je te le demande parce qu'il faut te rafraîchir un peu en buvant à la source qui jaillit dans ce vallon dont tu viens. Connais-tu l'endroit?

— Il me semble bien le connaître, tante Aglaïa. Mais je n'ai pas encore goûté de cette eau.

— Apprends donc, mon gars, que ce ruisseau qui brille comme un regard et murmure comme une voix joyeuse, que ce ruisseau qui se cache entre les touffes de mélisse et d'épilobe, jaillit d'un rocher tout proche; et sa source a des vertus que ne possède aucune autre source de cette contrée. Parfois je viens ici pour boire de son eau, et c'est comme si je buvais le vin de la jeunesse. On dirait que la joie de vivre me grise. Et ce goût de la vie dure tout juste le temps qu'un homme mettrait à fumer une bonne cigarette. Alors, pour que la joie pénètre jusqu'au fond de mon cœur, pour que le bonheur entre dans tous mes membres, je me roule dans l'herbe du pré. Irimie, descendons jusqu'à la source! Tu boiras d'abord et je boirai ensuite aussi, pour me sentir capable de t'enseigner ce que tu ignores, puisque je suis la sage-femme qui t'a mis au monde. Viens!

— J'irais bien, mais j'ai peur de me mettre en retard, et mon supérieur m'attend.

Dărîndaï se sentait faiblir devant la tentation du démon. Mais le nombre de ses années semblait augmenter, tandis qu'il se rapprochait de sa compagne; et comme un montagnard ardent qu'il était, il descendit à la source, sous le rocher, et y étancha sa soif. Tandis que la montagnarde buvait, elle aussi, cette eau de jouvence, Dărîndaï s'aperçut qu'il ne pouvait y avoir, dans toute l'étendue des lieux environnants, d'endroit plus beau et plus isolé, plus semblable au paradis que celui-là.

— Que Dieu me pardonne, murmura-t-il, je me confesserai à l'ermite.

— Irimie, lui conseilla Aglaïa Şerpe, Dieu le Père, ne nous a pas donné un corps pour nous punir; si nous avons été mis au monde, dans son paradis, c'est au contraire pour nous y épanouir.

Dărîndaï respira profondément et, ôtant son petit chapeau, le jeta au loin, sur le versant. A la suite du petit chapeau il lança son hachereau dans les buissons d'épilobe et son capuchon dans ceux de mélisse. Le démon s'approcha de lui en riant. Quant au chien Suru, le plus fidèle serviteur de l'ermite, il s'approcha pour flairer les immortelles, et, reconnaissant le bouquet que son maître lui montrait de temps à autre avec tristesse, il prit dans sa gueule le petit chapeau rond de Dărîndaï et se hâta de l'aller porter à Slătiori.

Voyant que le chien s'éloignait, Dărîndaï poussa des cris pour le rappeler.

— Ici, Suru, ici ! Reviens, Suru !

— Ne crie pas comme ça, imbécile, lui dit la sage-femme ! Les gens croiront qu'il t'arrive malheur et viendront voir ce qui se passe.

Suru trouva la porte de la chambre du malade ouverte et, s'approchant de son maître, posa sur la table de nuit le cadeau qu'il venait de lui apporter.

L'ermite reconnut le bouquet d'immortelles et fut plus stupéfait qu'on ne pourrait le dire, Lorsque, ensuite, Dărîndaï apparut hors d'haleine pour avouer à son supérieur la tentation du démon et sa propre faiblesse, il fut si heureux de voir le regard lumineux de son ermite qu'il préféra se taire et ne plus rien confesser.

X

Nul homme n'avait été peut-être aussi apte à jouir des bienfaits du confort — si l'on donne à ce terme occidental une acception toute relative — que ce Petru Matei. Il est vrai qu'il n'avait jamais fait partie de cette vieille catégorie de pâtres errants, affrontant les automnes pluvieux, les hivers ravagés par les tempêtes, et les débuts de printemps où la fonte de neige change la terre en boue gluante, où les brebis mettent bas sous une bruine glaciale, dans des abris délabrés. Pourtant son existence n'en avait pas moins été privée de l'agrément des maisons aux murs chaulés, des vêtements blancs immaculés, de la vision charmante des montagnardes qui passent d'un pas léger sur le bord du chemin, filant la laine, et toujours prêtes à lever leurs yeux aux beaux sourcils pour sourire à un visage sympathique ou pour répondre d'une plaisanterie aux questions posées par les passants.

Les journées d'été de Slătiori lui apportaient maintenant, par les fenêtres grandes ouvertes de sa chambre, tous les bruits familiers qu'il avait oubliés, et l'arôme du foin dont le fauchage battait son plein.

Il se souvint de la forêt de Boroseşti et des pentes escarpées des collines qui séparent la grande plaine du Siret de la région du Pruth. Une grande nostalgie l'envahissait, et il désirait ardemment revoir ces lieux où s'était écoulée son enfance, ces lieux où, par les crépuscules clairs, les hommes ayant travaillé sur les collines contemplaient la silhouette bleue du mont Ceahlău et parlaient du pays d'en-haut comme d'une patrie éloignée où avaient vécu leurs ancêtres.

En effet, les laboureurs des plaines à la terre grasse étaient dans l'état d'esclavage où avaient vécu les propres parents de l'ermite; tandis que sur les hauteurs bleutées, une population aux origines lointaines avait conservé une certaine indépendance.

Il entendait dire maintenant qu'une liberté nouvelle avait été instaurée dans les lointaines régions de plaine. Il voulait y aller, pour s'en rendre compte et se réjouir. Il voulait aussi aller pleurer dans le cimetière des morts oubliés, et sentir en même temps la consolation de la vie nouvelle.

Le professeur Ianco Zarandi était, paraît-il, allé à Bucarest pour s'occuper de lui, de son avenir. Cela ne présenterait sans doute aucune difficulté. Tout le monde savait, et Sandu Calaraşu le lui avait confirmé, que les peines se prescrivent au bout d'un certain temps.

Le professeur Zarandi avait une prédilection pour les hommes du pays d'en-haut, ces bergers ayant parcouru tous les horizons à la recherche de pâturages pour leurs troupeaux. Il les aimait pour leurs traditions et leurs chants. Petru Matei pourrait lui dire à ce sujet bien des choses, il s'acquitterait ainsi de la dette qu'il avait contractée envers ce nouvel ami.

L'idée de revoir la cellule de ses longues années de souffrance ne le rebutait guère. Il pourrait y retourner pour un temps, et s'en aller ensuite où il faudrait. Pour ce qui est de chanter et de conter ses histoires, il le ferait tout aussi bien dans la plaine, ayant près de lui son novice Irimie Dărîndaï et son chien Suru. Ensuite, il s'occuperait de ses affaires, avec l'aide de son ami Sandu et de ses bienfaiteurs, les professeurs.

« Rechercher des traces perdues. . . »

A cette seule pensée, une inquiétude fulgurante lui traversa l'esprit. Il y avait encore loin jusqu'au rivage tant désiré. Si le souvenir de ses morts continuait à le tourmenter, c'était parce que ces êtres bien aimés n'avaient pas encore trouvé le repos et la paix dans leurs tombes. Pour qu'ils aient le repos et la paix, lui-même devait accomplir un devoir sacré. Un devoir qu'il sentait dans son cœur comme le ferment du venin dont les siens étaient morts.

Mais ce n'étaient là que pensées fugitives sans cesse interrompus, tantôt par l'appel lointain d'une voix en colère, tantôt par un coq claironnant à proximité, tantôt par les voix paisibles des personnes qui causaient sur la terrasse de derrière la maison. A en juger d'après le timbre d'une jeune voix, Irimie Dărîndaï se trouvait là.

De temps à autre, l'ermite percevait nettement ce que l'on disait.

— Mon supérieur m'a enseigné beaucoup de proverbes et de dictons, disait Dărîndaï. Mais il y en a un que j'ai appris à mes dépens.

— Qu'est-ce que t'as bien pu apprendre toi-même? demanda en plaisantant une voix qui ne semblait pas avoir grande confiance dans les aptitudes du jeune homme. C'était la voix épaisse et grasse d'un vieux valet d'écurie de l'hôpital. L'ermite avait déjà entendu parler cet homme dont l'aspect cependant lui demeurait inconnu.

« Ce doit être un homme aux cheveux hirsutes . . . », pensa le malade en souriant. « Après avoir parlé, il tire sûrement sur sa pipe. »

— Puisque tu sais quelque chose, eh bien dis-le, Dărîndaï. Moi, j'ai idée que tout ce que tu sais, c'est l'ermite ou le mécanicien qui te l'ont appris.

— Le mécanicien m'a appris à lire et à écrire.

— Et la philosophie et les *poverbes*, c'est ton ermite qui te les a apprris. Et tu ne sais pas encore tout, bien sûr !

— Tout ça n'est pas possible, mais j'en sais assez pour épater ceux qui m'écoutent.

— Allons, Dărîndaï, dis-nous le *poverbe* que t'as inventé pour qu'on voie quelle espèce de philosophe t'es, à la tête ou à la queue !

— Quand un homme est avec femme. . . — commença Irimie après s'être éclairci la voix — quand un homme est avec une femme, l'imbécile ne doit pas se mettre à crier, vu que ça fait venir les gens croyant qu'un malheur est arrivé.

Le malade entendit un rire qui ressemblait à un roucoulement. C'était sans doute celui d'une femme qui assistait à la conversation.

L'ermite réfléchit un temps, puis parut comprendre le rapport qu'il y avait entre le proverbe et le petit chapeau rond de Dărîndaï, que Suru avait rapporté près du lit.

« Oh, oh ! soupira-t-il. Quand j'était jeune, moi aussi j'ai passé mon temps à aimer. »

— Ça, c'est des histoires du dimanche, fit la voix de la femme, quand les hommes n'ont rien à faire qu'à tailler une bavette. Mais demain, faut recommencer à travailler, il n'y aura plus âme qui vive par ici: on pourra tirer le canon sans déranger personne.

— Il n'y a que les professeurs de Jassy qui manquent, fit tout à coup la voix de l'homme des écuries. Je vois venir Sandu le mécanicien avec le docteur. Je pense qu'on ferait bien de filer comme des perdrix. Aglaïa, ma nièce, prends ton petit perdreau et va-t-en vite.

Aglaïa Şerpe cracha dans la direction du vieux valet d'écurie:

— Si ce n'est pas malheureux de dire des choses pareilles, quand on est un vieux caillot comme ça !

Toute la campagne se tut. La perdrix s'envola de son côté; son perdreau, Dărîndaï, fit irruption dans la chambre du malade.

— Qu'est-ce que tu as, Irimie?

— Rien, mon père. Sinon que notre docteur et le mécanicien viennent de ce côté-ci; et derrière eux s'avance au pas la voiture du monastère. Sur le siège, j'ai reconnu le cocher Gheorghe Robu, le bohémien, et, derrière lui, l'aumônier et le supérieur. Probable qu'ils viennent vous rendre visite.

— Ça m'étonnerait ! Je ne le crois pas. Qu'avons-nous de commun, ces moines et moi?

— Peut-on savoir, mon père? Vous avez peut-être en commun le royaume des cieux, dit le jeune homme en riant.

Le malade se tut. Il lui semblait que la lumière étincelante du jour avait soudain baissé. Par les hautes fenêtres pénétrait le bruit rythmé des sabots du cheval du monastère. Gheorghe Robu lui cria d'arrêter. Puis on entendit une vague rumeur de voix entremêlées.

— Doucement, père supérieur, disait l'aumônier Ionatan.

— Paraît qu'ils reviennent d'un repas de fête dans le village d'Olaru, fit remarquer le novice.

Le docteur Hanganu permit aux visiteurs de pénétrer dans la chambre du malade qui, leur dit-il, allait assez bien, puisque plus de trois semaines s'étaient écoulées depuis l'opération. Mais, ajouta-t-il, il ne faudra pas lui raconter trop d'histoires, ni le fatiguer par un excès de paroles.

Le mécanicien, ami de l'ermite, se montra conciliant:

— Les révérends pères voudront bien mettre un frein à leur langue, n'est-ce pas?

Le père supérieur fit entendre un son aigu et bref, pareil au cri d'une volaille effrayée.

L'aumônier parlait avec calme et componction, soutenant le père Glicherie chaque fois qu'il franchissait un seuil. Il était clair que le père Ionatan avait lui aussi pris part au banquet, mais pas plus qu'il ne convenait à un confesseur. Il avait son air habituel, mais on le sentait plus attentif à chacun de ses faits et gestes.

— Pauvre être né du limon, se lamentait-il en soutenant le supérieur jusqu'au milieu de la chambre et en le faisant asseoir sur une chaise apportée en hâte par Dărîndaï.

Le pauvre être né du limon s'assit mollement, l'air épuisé, et jeta autour de lui un regard filtré entre ses paupières baissées qui, pourtant, permettaient de voir le blanc de ses yeux pleins de veinules sanguinolentes.

Il portait son beau froc du dimanche, et un voile noir pendait de sa toque et lui couvrait les épaules. Entre les doigts de la main gauche, il faisait glisser les graines d'un chapelet en bois de santal, cependant que sa main droite s'appuyait sur un bâton pastoral à poignée d'argent. Mais il semblait rapetissé et amaigri. Il ne reconnaissait pas le malade; il avait même oublié pourquoi il était venu là. Il tourna le front de côté et jeta un regard oblique vers le lit où gisait un homme pâle portant un bonnet et une blouse blanche qui n'étaient pas d'usage au monastère.

Après avoir reconnu Dărîndaï qui alignait encore trois chaises pour les autres visiteurs, le père Glicherie hocha la tête:

— Que fais-tu ici, frère Irimie? Sa voix était complètement voilée.

— Je baise votre droite, mon père, répondit le jeune homme. Je suis ici, à l'hôpital de Slătiori, avec mon supérieur, le père Pavăl.

— Avec qui?

— Avec le père Pavăl, l'ermite.

— Ah, bon! Et où est-il, cet ermite?

— Là, dans son lit, devant vous. Ne le reconnaissez-vous pas, mon père?

— Eh bien non, je ne le connais pas. Je ne l'ai même jamais vu.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille, père supérieur? lui reprocha le confesseur en se penchant vers lui. Ne l'avez vous pas connu, il y a sept ans, lorsque vous avez pris la direction du monastère? Le père Pavăl était déjà parmi nous. Et n'êtes-vous pas monté, un printemps, jusqu'à Pocrov? Et ne savez-vous pas que nous l'avons fait descendre de la montagne où il allait périr? Ne s'est-il pas arrêté au monastère avant de venir ici, à Slătiori?

— C'est vrai; mais je ne le connais plus. C'était peut-être un suppôt du diable qu'on a fait descendre de la montagne, après que Saint Elie l'eut frappé de son fouet de feu.

— Ne dites pas cela, mon père; il ne faut pas charger votre âme d'un péché !

— Hélas, je ne fais que ça, père Ionatan. Figurez-vous qu'à ce banquet je me suis laissé entraîner dans une dispute avec certains de mes neveux. J'ai donné à l'un deux un petit pré qui dépendait du monastère et alors tous les autres m'ont sauté dessus pour que je leur en donne aussi.

— Il ne fallait pas les y inciter, mon père. Vous ne pouvez pas disposer de ce qui appartient au couvent.

— Alors, se reprit à se lamenter le père prieur, ils m'ont menacé de toutes sortes de contrôles et d'enquêtes, disant que le monastère fait travailler des serfs qu'il ne paie pas, et mille autres choses de ce genre — ce qui fait que je me suis fâché. J'ai crié, que je n'en ferai qu'à ma tête, puisque le monastère et la terre qui en dépend sont une donation d'un de mes ancêtres, Gavril, dont je suis l'héritier direct. . . Et je les ai bien injuriés ! Ah, ce fut une grande faute et un grand péché. . .

Le docteur et le mécanicien exprimaient par gestes l'impatience que leur provoquait cette sortie du père Glicherie.

— Il n'y a rien à faire, murmura tristement le père Ionatan en se tournant vers eux. Notre supérieur parle toujours à tort et à travers chaque fois qu'il boit plus que de raison. Il n'a jamais eu beaucoup de cervelle. Mon père, vous avez exprimé le désir de voir frère Pavăl, l'ermite. Eh bien, regardez-le et reconnaissez-le. Grâce à la sollicitude des médecins, il est en train de guérir.

— Et son travail, quand va-t-il le reprendre?

— Je pense qu'il ne reviendra pas au couvent, mon père, pour que vos neveux n'aient plus l'occasion de vous dénoncer. Le régime actuel du pays ne permet plus aucune espèce d'asservissement: ni celui du pauvre par le riche, ni celui du faible par le fort, ni de la femme par son mari, ni des enfants par leurs parents, ni d'un peuple par un autre peuple.

— Ah vraiment? Et quand a-t-on décidé ça, s'il vous plaît?

L'aumônier soupira, excédé:

— Maintenant, pendant notre courte et misérable vie, intervint Sandu le mécanicien, s'adressant au supérieur du monastère comme s'il avait parlé à un enfant.

Le père prieur hocha la tête avec amertume; il était épuisé et en proie à un trouble profond. C'est tout juste s'il put marmonner:

— Mais notre homme, qui s'est voué de lui-même au monastère, que dit-il de tout cela?

— Il dit, répondit le malade en souriant, qu'il ne reprendra plus le fardeau de cet esclavage. Et il rendra compte de cette résolution au jugement dernier, à ce jugement où devront se justifier aussi tous ceux qui se chargent de péchés durant leur vie.

— C'est-à-dire notre bref passage en ce monde?

— Comme vous dites, mon père.

— Eh bien, je vais vous répondre, ermite, si vous êtes bien le solitaire Pavăl et non pas celui que Saint Elie a jeté un fond d'un ravin. Durant ce bref passage sur le terre, étant des êtres faillibles, nous commettons bien des péchés. Mais, dans le Royaume éternel siègent de nombreux saints qui furent des pécheurs comme nous, et qui ont bénéficié de la clémence du Seigneur. Il leur a pardonné, et maintenant ils portent au ciel des auréoles de clarté. C'est pourquoi, faibles

humains que nous sommes, après avoir péché, nous adressons nos prières à ceux qui sont maintenant des saints, nous leur rendons grâce et leur demandons d'intercéder pour nous. Avec de tels avocats, notre cause est en bonne voie. Quant aux changements qui se produisent dans le monde, nous n'en avons reçu aucun avis du ciel. Saint Pierre, de la porte du Royaume, ne nous a adressé aucune dépêche en ce sens, de sorte que pour nous tout demeure comme avant.

A ces mots, le sourire étonné du malade fit place à une expression contrariée. Ses sourcils se froncèrent. Le docteur, qui semblait heureux des réactions de son malade, poussa doucement du coude le mécanicien.

— Dans les lois qui gouvernent notre vie terrestre, répondit calmement Petru Matei, se sont déjà produits bien des changements, dus à des sages des temps passés. D'après les saints, toutes ces transformations seraient des péchés nés de la sagesse, et la place de la sagesse ne serait donc pas dans le ciel. Le pécheur qui s'enivre n'a pas tort de boire; il a tort de ne pas aller se coucher. De même, l'homme sans jugement frappe le rocher pour en faire jaillir une source; en cherchant un cheval qui n'ait pas de vices, il va sept ans à pied; il cherche coûte que coûte à se mesurer avec la tempête; il veut manger des noisettes quand il n'a plus de dents; il part pour chercher de la laine et revient tondu.

Le supérieur écoutait attentivement, mais rien ne permettait de supposer qu'il comprenait quoi que ce soit. Quand il eut cessé d'entendre la voix de Matei, il commença à se lamenter désespérément.

— Hélas, hélas ! Père aumônier, cet ermite a des pensées plus profondes qu' Habacuc et d'autres prophètes ! Je ne pense pourtant pas qu'il s'avisera de témoigner contre nous si jamais les juges d'à présent lui posent des questions sur le salaire, le servage ou d'autres choses de ce genre.

— Soyez-en assuré, mon père, mais ne croyez pas que les ermites ignorent les fourberies des prieurs.

— Ne pourriez-vous pas m'en donner la garantie par écrit?

— Ne vous occupez plus de cela. Et maintenant, mon père, levez-vous gentiment.

— Voilà, je me lève. . . mais c'est bien difficile. Je m'incline devant un prophète plus sage qu'Habacuc. Et maintenant, aumônier, dites-moi si Gheorghe Robu, le tzigane, est toujours sur son siège.

— Il y est, mon père.

— C'est parfait. Parce que, voyez-vous, le cheval ne doit jamais rester seul. Il pourrait prendre peur et se sauver et faire verser notre voiture dans un ravin.

— Ne craignez rien. Allons, levez-vous ! Ce n'est pas facile. Les charnières de vos jambes ne sont plus bien solides, père supérieur. Tout aussi fourbe — ajouta-t-il en se tournant discrètement vers le docteur Costake Hanganu — tout aussi fourbe et dépourvu de raison fut notre ancêtre Gavril, l'*ispravnic*, par la faute duquel les paysans libres du village d'Olaru sont devenus pauvres et malheureux.

XI.

LA MÈRE SOFIA

Le 29 août, fête commémorative de Saint Jean-Baptiste le Précurseur — que le peuple de cette contrée appelle « Saint-Jean-coupe-la-tête-dans-les-choux » — le professeur Zarandi se trouvait sur la terrasse de Slătiori. Il était arrivé

la veille dans une auto qui, à l'instant, avait été entourée avec une stupeur admirative par les enfants curieux de tout âge, de sept à soixante-dix ans. Le professeur apportait de bonnes nouvelles ; il annonçait l'arrivée très prochaine d'un camarade de Bucarest nommé Ilie Cozmuță.

Prévenu par Sandu Calarașu, Irimie Dărîndaï avait aussitôt demandé à sa mère, Sofia, de l'accompagner à l'hôpital pour s'y entretenir avec le professeur.

— Je me demande bien ce qu'une ignorante comme moi peut trouver à dire à ce professeur.

— Je te l'ai déjà expliqué, maman, et tu n'as pas été contre.

— Mon petiot, comment être contre quand on est veuve et pauvre et ignorante par-dessus le marché.

Sofia s'agitait dans la maison, cherchant quelque chose et ne parvenant pas à mettre la main dessus. Enfin, elle découvrit dans un coffre de Brașov* une robe neuve et une chemise en coton très peu brodée, ainsi qu'un fichu beige. Elle choisit des bottines à la semelle renforcée de plaques de cuivre, mais les remit à leur place en les caressant comme des souvenirs d'une époque heureuse. Elle se chaussa d'épais bas de laine blanche et d'*opinci* auxquelles elle mit des lacets noirs. Poussant un profond soupir elle se prit à penser à ce qui lui serait encore nécessaire. Il ne lui faudrait peut-être plus qu'un peu de joie au cœur ; mais c'était une chose qui lui faisait défaut depuis bien longtemps, depuis qu'elle avait perdu Nică Dărîndaï, son époux.

Si ce n'avait pas été jour de fête, elle aurait emporté sa quenouille et de la laine à filer. Et si elle n'avait pas été une pauvre veuve, elle aurait mis aussi son petit collier vert qu'elle aimait tant autrefois. Au fond, ce n'était pas une grande fête. On commençait, ce jour-là, la cueillette des pommes et des poires pour l'hiver.

— Nous avons tout juste quatre pommiers dans notre verger. Nous ferons la cueillette demain.

— Il n'y a pas moyen de faire autrement. Tu es prête, maman ?

— A l'instant, mon gars. As-tu trouvé le linge de rechange que je t'ai préparé ?

— Je suis prêt.

— Je vois. Tu as bien fait de mettre les nouvelles chaussures achetées à la *compérative*.

— Essaie de dire « coopérative », maman.

— Qu'il est savant, ce garçon ! Tant pis, ça peut très bien aller comme je dis, moi. Je me demande bien ce que je vais leur dire, là-bas, à ces professeurs et à ces docteurs. Ça me fait peur d'avance.

— Tu n'as pas de quoi avoir peur, voyons.

— Pour ça, on peut se faire une raison. Mais j'ai surtout peur de rester seule. D'abord, il n'y aura plus personne pour garder la maison. Et puis là où tu iras, es-tu sûr de trouver aide et affection ?

— Je ne vais quand même pas au pays des ogres, maman. On rencontre là-bas aussi, comme chez nous, des gens qui ont bon cœur. Puisque je suis pauvre, je vais étudier à la ville, comme il se doit.

Les coffres fabriqués à Brașov étaient très appréciés dans les villages du pays pour leurs motifs décoratifs aux couleurs vives

— Qu'est-ce que tu vas étudier, mon petit?

— Je te l'ai déjà dit, maman. Dépêche-toi, nous allons être en retard.

— Tu me l'as peut-être dit, mais je ne m'en souviens plus.

— Maman, tu es une finaude. Tu veux gagner du temps. Mais pour ce qui est d'y aller, rien à faire, faut y aller.

— On ira, on ira, mon chéri. Qu'est-ce que tu m'as donc dit?

— Je t'ai dit que j'accompagne l'ermite Pavăl à Jassy et que le professeur va me faire entrer dans un atelier de mécanique.

— Tu veux devenir chauffeur?

— Oui, conducteur de tracteurs, de camions ou d'autos.

— Je comprends, je comprends. Je te vois déjà revenir par ici en auto.

— Bien sûr.

— Faut revenir, mon petit. Que toutes mes ennemies en crèvent de dépit! Te fâche pas, mon gars. C'est bien vrai que j'ai des ennemies, le diable les emporte! Plût au ciel qu'il n'en meure pas beaucoup d'autres avant elles! Toi, tu ne les connais pas, mais moi, je les connais bien, va! C'est ça qui me tracasse et je voudrais bien en parler avec les professeurs et les docteurs. C'est que je vais rester toute seule et sans défense. Ça n'a déjà pas été facile quand je suis restée veuve. Ton père est mort à la guerre et t'avais rien que neuf ans. Et j'ai bien vu, alors, comme ces ennemies se réjouissaient. Elles m'ont enviée parce que ton père m'a aimée et j'ai été plus heureuse qu'aucune autre, avec Nică Dărîndaï. Il m'avait prise dans un village au-delà de la montagne. Il m'avait enlevée à ceux chez qui j'ai grandi, mais qui n'étaient pas mes vrais parents et que je n'ai plus jamais revus. Et parce que j'avais épousé un des leurs, que plus d'une aurait voulu pour mari, toutes m'ont haïe. Je n'ai trouvé de compassion chez personne, mon petit. J'ai travaillé à la journée partout où j'ai pu avoir de l'ouvrage, et tu m'accompagnais toujours, comme un jeune poulain, mais je t'ai aussi envoyé à l'école. Jusqu'à ce que s'ouvre l'hôpital de Slătiori. C'est alors qu'est venu par ici ce maître *mécacien*...

— « Mécanicien », maman, reprit le jeune homme en souriant.

— Il peut aussi bien être *mécacien*, mon petiot, puisque c'est pas de son métier que je veux parler, mais de son bon cœur.

— Nous allons être en retard, maman, et le professeur se mettra en colère. Tu m'as déjà raconté tant de fois toutes ces histoires.

— C'est pas des histoires, mon petit savant, ce sont les larmes et le sang de ta mère.

Sofia s'approcha de son fils et, fermant les yeux, posa un baiser sur sa tempe. Irimie porta à ses lèvres la main sèche et rêche de sa mère, avec la tendresse qu'il ressentait toujours quand il se trouvait auprès d'elle. Sans doute, elle n'était pas très intelligente, cette maman dont les soucis avaient blanchi prématurément les cheveux, mais son amour avait été la nourriture, le repos et la joie de l'enfance d'Irimie.

— Tu as mis une plume de paon à ton chapeau? fit-elle en souriant. Toutes les filles et toutes les femmes te regardent Irimie comme elles regardaient autrefois Nică Dărîndaï. Eh bien, allons, mettons-nous en route, pour ne pas fâcher ces professeurs. Laissons le bâton contre la porte, pour qu'on sache que nous ne sommes pas à la maison. Quand les cloches du monastère se mettront en branle, nous serons déjà à Slătiori.

Il y a deux choses que Sofia n'avait pas oubliées: un petit bouquet de basilic qu'elle avait frotté entre ses paumes avant de le glisser dans son corsage, et une petite besace à rayures qu'elle avait remplie de pommes, pour avoir quelque chose à tenir à la main.

— Tu les vois? dit-elle à Irimie en baissant la voix. Tu vois comme elles nous guettent, comme elles nous espionnent?

En effet, par leurs petites fenêtres à bordure bleue, toutes les maisonnettes blanches à toits de bardeaux semblaient épier le passage de la mère et du fils. Mais Sofia avait aussi remarqué des yeux de femmes derrière les carreaux.

C'était une journée torride de fin d'été. A l'ouest, les sommets des montagnes se détachaient nettement sur le ciel. De temps à autre, un souffle d'air semblait prendre son élan mais retombait aussitôt, pareil à une toile invisible.

— Eh oui, mon petit, reprit Sofia, ce « mécanicien » t'a donné de l'instruction et j'en ai été bien contente. Pendant que tu étais là-bas, à Slătiori, c'est surtout de ce côté-là que je cherchais du travail. C'est pas la peine de te dire ce qui m'est arrivé avec le prieur du couvent, tu le sais déjà.

— Je le sais, maman.

— Alors, je ne te le répéterai plus. Seulement, peut-être que le professeur va me le demander, et je lui dirai, à lui. Le prieur m'a reproché tant et plus, que moi, une veuve pauvre, je m'éloignais et me séparais de notre sainte église, au lieu d'implorer sa pitié. « Voilà bientôt l'hiver, qu'il me disait, et tu n'as rien mis de côté, pas plus que les autres années: ni farine, ni huile, ni bois. — C'est vrai, je n'ai rien, lui ai-je répondu. — Alors viens au monastère; je te donnerai ce qu'il te faut. Tu me paieras par ton travail. Et puis tu as un fils; nous l'enverrons garder les deux ou trois vaches et les quelques moutons que nous avons dans la montagne. Et le garçon... comment s'appelle-t-il ? — Irimie, mon père. — Eh bien, Irimie sera aussi sous la surveillance de l'ermite. » Et maintenant, on a des dettes envers le monastère, et ces dettes, ça ne fait qu'augmenter. Qu'est-ce qu'on va devenir?

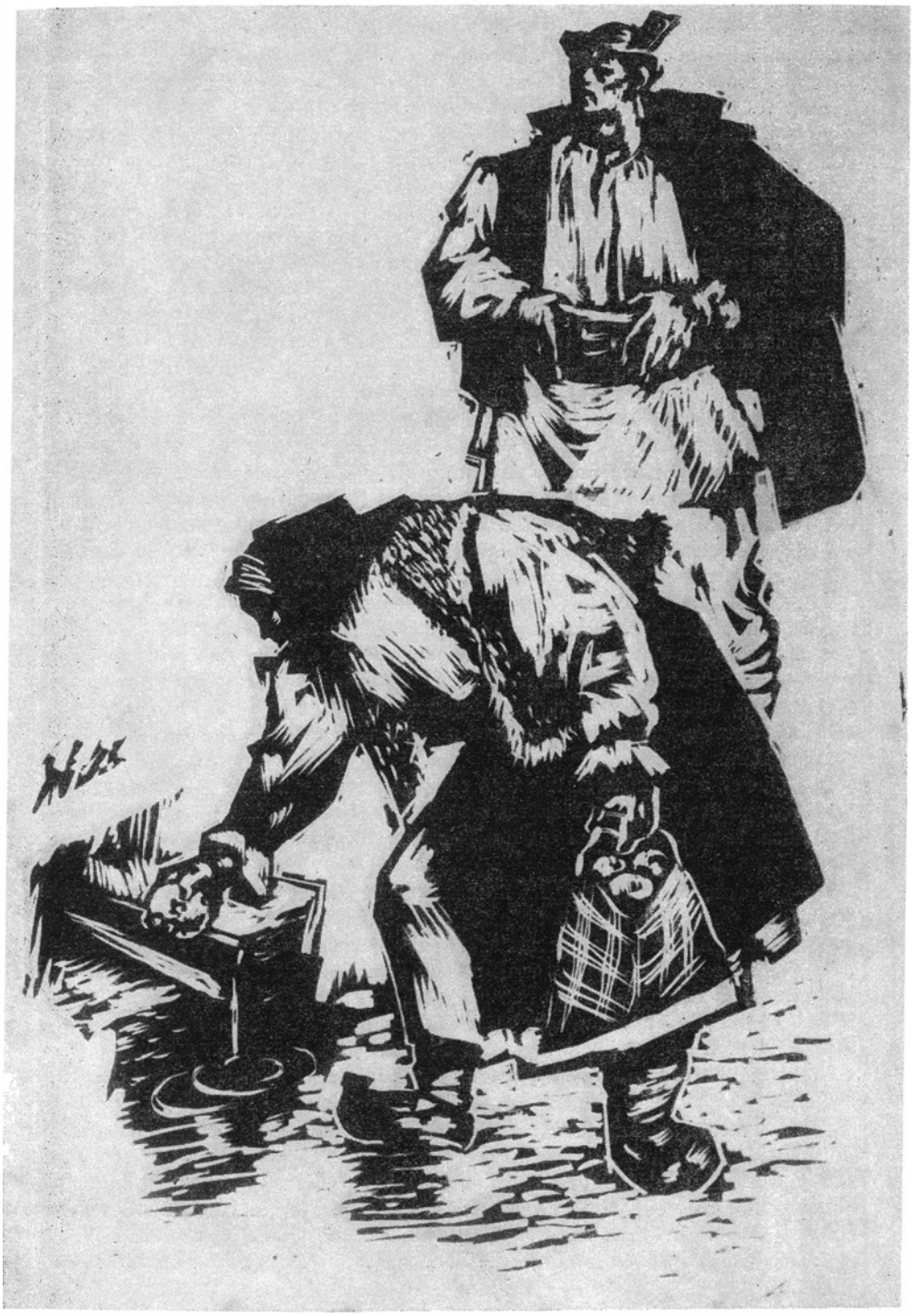
— Maman, ceux qui prennent soin de nous y ont déjà pensé. Je t'ai dit que si tu prends du service à l'hôpital, le docteur paiera tout ce que nous devons aux moines. Ils diront peut-être qu'ils n'ont pas besoin d'argent, mais de notre travail. Tant pis, ils seront bien obligés d'accepter, parce que maintenant tout est changé, dans le pays.

— Je sais, tu me l'as déjà dit, mais moi, je n'y entends rien à la politique.

— Je t'ai expliqué, maman, que les riches n'ont plus le droit de tirer profit du travail des pauvres.

— Moi, j'y comprends rien. Mais si c'est bien comme vous dites, toi et les professeurs, eh bien, tant mieux !

Au détour de la colline on aperçut les tuiles rouges de Slătiori. Au bas de la prairie en pente où les moyettes s'élevaient selon une stricte ordonnance, on voyait étinceler un petit ruisselet qui semblait inviter Sofia à ne pas passer près de lui sans goûter à son eau fraîche. Sofia fit donc un petit détour et se pencha vers lui comme vers un être vivant, lui parlant d'une voix douce. Le ruisselet était limpide et pur comme il convient à une source de conte. L'eau avait un petit goût acidulé. Sofia essuya soigneusement ses lèvres du bout de son doigt, après quoi elle tira de sa besace une belle pomme et la posa près de la source comme



une aumône pour le repos de l'âme de son mari qu'elle ne pouvait oublier à aucun des moments qui lui restaient encore à vivre en ce monde.

On entendit tout à coup un flot de sons cristallins sous la voûte azurée du ciel: les cloches du monastère. Elles étaient tirées par un vieux moine, le père Domițian, qui ne montait dans la petite tour byzantine que pour les grandes fêtes. Après avoir tiré les grosses cloches, il fit tinter du doigt le petit carillon. Enfin, il fit de nouveau retentir, à coups espacés, le bourdon. Tous les environs en furent comme réjouis. Sofia se signa, fermant les yeux avec dévotion.

Irimie Dărîndaï attendait sa mère, non avec impatience mais avec le sourire qui éclairait toujours son âme quand il était auprès d'elle.

— Voilà, on s'en va, on s'en va ! Dans quelques instants nous serons à Slătiori, murmura-t-elle sans bouger de place, l'oreille tendue pour percevoir les échos lointains et assourdis qui montaient de la vallée. Ce matin, j'ai écouté le prêche du père Domițian, après la messe. A ce que j'ai cru comprendre, ce saint Jean, qui était le parrain de Notre Seigneur Jésus, vivait dans le désert, près des eaux du Jourdain, et il ne mangeait que des sauterelles. Pouah ! Je n'aurais jamais pu faire ça, moi ! Ça prouve en tout cas qu'il n'avait pas beaucoup de jugeotte. Et une impératrice qui était folle l'a vu marcher tout nu et s'est amourachée de lui. Mais il l'a repoussée et lui a parlé durement. Alors la folle l'a dénoncé à l'empereur qui l'a fait mettre en prison. Cette impératrice, vois-tu, avait eu une fille d'un premier mari, une fille jeune, belle, qui dansait à merveille. Et l'empereur aimait beaucoup cette fille, qui s'appelait Salomé. Alors la mère a fait demander par sa fille à l'empereur la tête du prophète qui était si obstiné. L'empereur, parce qu'il aimait la fille, lui a donné la tête du prophète. C'est l'impératrice qui a été contente ! Quelle drôle d'histoire ! Je me demande comment ça pouvait lui plaire à cette mère de voir un mort qui ricanait en la regardant, et aussi de voir que l'empereur caressait sa fille ? Des habitudes aussi dégoûtantes, ça n'existe pas chez nous. Seulement, c'est peut-être moi qui n'ai pas compris.

— Que si, maman, tu as très bien compris, et même mieux que nos vénérables Métropolites, que des histoires comme ça, c'est pas fait pour les gens de chez nous. Mais pour ce qui est des habitudes dégoûtantes, on en a vu aussi par ici...

— Ça, c'est bien vrai, soupira la montagnarde. Et maintenant, mon garçon, ne lambine plus. Bois un peu de cette eau pétillante et hâtons-nous tant que nous pourrons. Autrement les professeurs vont se fâcher et nous allons tout gâcher.

— Ils ne se fâcheront pas ; mais ce ne serait pas poli d'être en retard. Les professeurs ont des occupations très précises qu'ils écrivent dans leurs calepins.

— Tu penses bien, mon gars ! C'est pas eux qui ont le temps de causer avec les sources et d'écouter la musique des cloches. Je pense que là où tu iras, tu trouveras peut-être une Salomé qui ne te fera pas couper la tête, mais te voudra du bien.

— On verra ça. Jusqu'alors, maman, il coulera encore beaucoup d'eau dans la Bistritza.

Non loin d'un tournant de la route, Sofia vit passer avec surprise, au-dessus d'un pré, des vols incessants de petites corneilles bleues qui s'en allaient à tire-d'ailes, par petites bandes. Leurs plumes d'un bleu verdâtre brillaient dans le soleil déclinant. Tout en volant, elles semblaient se dire quelque chose l'une à

l'autre, et l'on voyait s'agiter leurs grands becs noirs. Toutes se dirigeaient vers le couchant.

— Où peuvent-elles bien aller, Irimie? demanda Sofia, comme une enfant ignorante.

— Au congrès.

— J'ai bien compris que les ramiers allaient eux aussi à une réunion du côté du couchant; je les ai vus passer, il y a deux semaines, dans la même direction. Chez nous, le temps de l'abondance est fini. Nos champs et nos clairières commencent à se dénuder et les oiseaux vont chercher ailleurs leur nourriture. Mais ensuite, au printemps, c'est toujours chez nous qu'ils reviennent. Ils s'entendent entre eux comme des hommes et se font part de toutes sortes de choses.

— Oui, maman, fit Dărîndaï en riant, les bêtes ont aussi leur télégraphe. Mais voilà un ennui qui nous guette. Pourvu que nous ne perdions pas trop de temps.

Une vieille femme toute courbée venait d'apparaître sur la route, sortant d'un petit bois de bouleaux où se trouvait une maisonnette délabrée. Elle souhaita le bonjour à la veuve et lui offrit un petit pot de myrtilles. De l'autre main, elle tendait à Irimie un petit coq de l'année:

— Sois gentil, mon garçon, et coupe-lui le cou, je voudrais bien me faire une bonne soupe...

— N'auriez-vous pas, intervint Sofia, un petit-fils pour vous rendre ce service? Nous sommes pressés.

— C'est que je suis pauvre même en petits-fils, répondit la vieille. Je n'ai que des petites-filles.

Dărîndaï, qui avait tiré un couteau de sa ceinture, jeta bientôt au loin la volaille décapitée, pour que personne ne fût aspergé de sang.

— Dieu te bénisse, fit la vieille en se signant. Puisse-t-Il te donner la santé, et une femme selon ton cœur. Le pot, vous le remettrez sur le bord de la route, en revenant.

— Pauvre vieille! soupira Sofia. Le Seigneur m'épargnera peut-être de devenir comme elle. Samedi soir, à l'épluchage du maïs chez le chantre Groza, l'ancien soldat Nekifor nous a raconté que sur le mont Hălăuca se trouve une clairière où des hommes ont vécu dans le temps. Il y avait là un village ou un monastère, on ne sait pas au juste. Mais comme c'était loin de tout, il a été abandonné, tout s'est ruiné et les vergers ont dépéri. Quand même il est resté quelques vieux pommiers vigoureux qui produisent des fruits en abondance, durant certains automnes. Les ours le savent aussi, et quand les fruits sont mûrs, ils se réunissent, comme aujourd'hui, par exemple, pour la Saint-Jean-coupe-la-tête-dans-les-choux, et ils se réunissent en congrès, comme tu dis, mon petit qui sait tout. C'est un vrai festin: ils ne s'en vont qu'après avoir mangé toutes les pommes. Il ne leur manque que les musiciens tziganes pour que la fête soit complète. Seulement voilà qu'un automne des gens armés de fusils sont venus interrompre le banquet. Ils ont tiré sur les ours et les ont chassés. Une ourse est restée pourtant sur place. Blessée à la patte, elle s'est assise par terre en pleurant comme une femmelette. Je ne dis pas que les ours ne soient pas nuisibles parfois, mais quand ils se nourrissent de racines, de pommes et d'autres fruits — comme ceux dont parlait le père Nekifor — ce ne sont pas les ennemis des hommes. Ceux qui versent le sang innocent ne sont guère nombreux. A ce compte-là, il y

a aussi des voleurs et des assassins parmi les hommes dont l'âme a été éclairée par les saintes eaux du baptême. Voilà, mon gars, nous arrivons. Et maintenant, toi qui sais tant de choses, dis-moi si nous allons rester longtemps ici.

— C'est à voir, répondit le jeune homme qui éprouvait, lui aussi, un serrement de cœur. C'est une chose que les docteurs et les professeurs doivent décider.

— Où va-t-on les trouver? Je pense qu'ils sont chez le camarade docteur, dont la maison est séparée de l'hôpital.

Irimie regarda Sofia avec une grande surprise.

Comment avait-elle eu l'idée de dire tout à coup ce mot: camarade? Que savait-elle donc de tout ce qui était arrivé dans le pays au cours de ces cinq dernières années? Les préoccupations de sa mère étaient très différentes des siennes; elle vivait surtout dans le passé.

Le voyant pensif et perdu dans ses réflexions, Sofia l'examinait du coin de l'œil, tout en se hâtant vers la maison du docteur. En apercevant ceux qui les attendaient, elle ralentit sa marche.

Qui ne connaissait le docteur Costake Hanganu, à Slătiori? Ses cheveux étaient comme une meule de foin et il portait des lunettes pour mieux voir les maux dont souffraient les hommes.

Le second, mince et la figure rasée, ne pouvait être que le professeur.

Mais l'autre, qui avait une petite moustache? Etait-ce l'homme que le professeur devait ramener de Bucarest? Des sourcils touffus, des yeux à fleur de tête. . .

Sofia voyait tout, sans rien regarder spécialement.

— Mon petit, murmura-t-elle en se tournant vers Irimie lorsqu'ils furent arrivés tout près de la terrasse, qui c'est le troisième?

— Quel troisième?

— Celui qui n'est ni le camarade docteur, ni le professeur. Cet homme à moustache.

— Tu ne le connais donc pas, maman?

— Non.

— C'est vrai, tu ne peux pas le reconnaître, maintenant que Zamfirake, le barbier de l'hôpital, l'a bichonné. Mais regarde-le mieux et tu vas le reconnaître.

— Ah, mon garçon, si c'est Pavăl l'ermite, il ressemble plutôt au diable gardien du trésor ! J'en ai mal à la tête ! C'était pourtant un homme du Seigneur et un serviteur de notre saint monastère. Maintenant, je ne peux même plus le regarder.

— Maman, fais attention, je ne veux pas qu'on se moque de nous.

— Ne crains rien, mon petit, je sais me conduire. Mais ce que j'ai eu peur ! Monte l'escalier. Malgré ma peur, je serai toujours à côté de toi sans broncher.

Le chien Suru vint les accueillir.

— Voilà aussi le chien, murmura-t-elle avec douceur en caressant le poil rude du mâtin. Mon pauvre Suru, tu es bien à plaindre !

Sur la terrasse, le docteur s'avança au-devant d'eux, la main tendue. C'était pour Sofia une cérémonie nouvelle qui ne lui déplut pas.

La veuve s'inclina poliment devant le professeur et, selon sa promesse, elle se tourna aussi vers le diable gardien du trésor. Elle sentit sur elle le regard lourd de celui qui allait voir du pays en compagnie de son fils. Mais ce regard lourd et insistant exprimait aussi une grande pitié et le crépuscule de douleurs

anciennes. En même temps que ce regard, elle aperçut sur les traits de l'ermite un sourire qui lui rendait l'âme sereine comme une clairière après l'orage.

Le professeur adressa la parole à Sofia:

— Dărîndaï, lui dit-il, nous a fait savoir que vous acceptiez de le laisser aller à Jassy, pour y fréquenter l'école. A mon avis, vous avez raison. Le professeur et notre ami Pavăl auront soin de lui.

— Et je prierai aussi la Sainte Vierge de lui venir en aide. . . murmura Sofia émue, toute droite sur sa chaise et fermant un instant ses yeux verts.

— Pour ce qui est de votre dette envers les moines, le camarade Sandu s'en occupera. Il ne faut pas vous en soucier.

Sofia ferma une fois encore les yeux:

— Les pères du monastère d'Olaru ont eu pitié d'une pauvre veuve. Ils toucheront leur dû, bien sûr, mais leur pitié devra être inscrite dans le grand livre qui est aux cieux. Les hommes ne sont pas dignes de la payer.

— Les pères d'Olaru se déclarent très satisfaits de l'argent qui leur a été offert.

— Ils ont dit ça? s'étonna Sofia, en poussant un soupir. Je suis heureuse, poursuivit-elle d'un air pénétré, que mon fils fréquente l'école. Nică Dărîndaï, mon homme, en aurait décidé de même s'il avait vécu. Nică Dărîndaï avait beaucoup de bon sens, mais il était bien dur parfois. Camarades, j'ai été heureuse avec lui, et mon printemps a été fleuri. Il me tapait dessus, certains jours, parce que je n'avais pas de jugeotte, mais moi je le laissais faire, et je riais en moi-même, sachant qu'il allait revenir vers moi, me prendre dans ses bras et me caresser. Mais il est parti tout d'un coup, et n'est jamais revenu. Il ne m'est rien resté de lui, ni même une fleur, ni même une lettre. Je ne le vois pas en songe, parce que je ne rêve jamais, rompue de fatigue comme je suis, c'est seulement quand je veille que je rêve à mon homme. Parfois je regarde longtemps un beau sapin, et alors je me souviens de lui. Ma seule consolation est de regarder les yeux d'Irimie. Car Nică m'a donné un fils digne de lui. Et je suis heureuse, à présent, de voir que vous êtes les amis du père de ce gars. Je le laisse aller où vous déciderez, pour qu'il devienne un bon mécanicien comme le camarade Sandu qui travaille ici. Et quand j'aurais la possibilité de le rejoindre, je serai fière qu'il me promène à Jassy, en automobile, comme une dame.

La déclaration qu'elle avait tenue à faire au professeur et au docteur prit fin par ces mots, et la dame portant des *opinci* un peu trop larges et des bas de laine blanche se leva de sa chaise et, de la main droite glissée dans corsage, chercha le bouquet de basilic. Aussitôt, une senteur pénétrante se répandit dans l'air. Avec un sourire qu'elle seule savait faire fleurir sur son visage triste, sous ses cheveux grisonnants bien serrés dans un fichu noir, elle s'approcha du professeur et lui tendit sa petite main desséchée par le travail. Et cette main fut serrée aussi par le docteur Costake Hanganu, puis par Pavăl l'ermite, en présence duquel le sourire de la montagnarde disparut, cependant qu'elle détournait de lui son regard comme d'une flamme noire. Dans son esprit ce prétendu ermite demeurait « le diable gardien du trésor ».

Sofia se retira joliment, emmenant son fils; car la lune était à l'horizon et tous d'eux devaient se hâter, pour pouvoir accomplir tout le rituel de cette fin de journée.

L'âtre qui se dressait dans leur enclos, à Olaru, était déjà préparé. Au-dessus d'un tas de petit bois pendait la marmite recouverte d'une assiette en terre cuite.

Dans cette marmite se trouvait depuis longtemps de l'eau salée que la mère avait saupoudrée de farine de maïs. Autour de l'âtre tournait le chien, libéré de sa chaîne.

Aussitôt de retour, Irimie battit le briquet et fit brûler un petit morceau d'amadou, qu'il enveloppa d'herbes et de feuilles sèches. Il en sortit bientôt des flammèches qui se mirent à lécher le fond de la marmite. Dans le village, des voix s'appelaient, les veaux mugissaient, les poules caquettaient, les chiens aboyaient, — comme toujours, à cette heure du crépuscule. L'air sentait le lait bouilli, les enfants gémissaient comme des agneaux. Toujours le même tableau se répétant depuis les temps les plus reculés. . . .

— . . . Je n'ai pas de bétail autour de la maison, murmura Sofia en soupirant; mais j'ai un brave garçon et beaucoup d'espoir.

« Aux yeux étincelants comme la fleur des champs. . . »

Et Sofia fit mine de cracher dans la direction de son fils pour conjurer le mauvais sort.

XII

Sur la terrasse, à Slătiori, le professeur Zarandi, le docteur Hanganu et l'ermite Pavăl étaient pensifs et silencieux, dans la lumière du crépuscule. Au bout d'un temps, les pentes des montagnes se couvrirent d'ombre et dans les vallées qui séparent les sommets, on vit paraître un vrai jardin d'iris épanouis.

Le professeur Zarandi rompit le silence pour s'adresser au docteur de Slătiori:

— J'ai l'impression, camarade Hanganu, que cette femme est un peu plus compliquée qu'il ne paraît à première vue.

— Vous voulez parler de Sofia Dărîndaï?

— Exactement. Vous la connaissez depuis longtemps?

— Je la connais depuis que je me suis établi ici; elle venait travailler chez nous et amenait toujours son fils. Que pourrait-on prétendre d'une femme comme elle? Nous avons de nombreux exemplaires comme elle dans la contrée. Ces femmes qui sourient au printemps et pleurent les tristesses de l'automne sont les dépositaires d'une certaine poésie, d'une certaine sensibilité. On sait que dans les contrées montagneuses ce sont les femmes qui président aux traditions; c'est à elles que nous devons la conservation du chant des pleureuses et des incantations pour conjurer le mauvais sort.

— Vous prétendez, docteur Hanganu, que certaines vieilles chansons leur sont dues?

— Mais oui. Nos mères avaient soin de leurs familles, pendant que les hommes menaient paître au loin les troupeaux. Comme des prêtresses parmi les dieux lares, elles ont chanté la fragilité de la nature humaine. Les hommes ont fait d'autres chansons, plus âpres, plus brutales. Si le matériel folklorique était recueilli avec plus de discernement. . .

— Comment se fait-il, s'écria le docteur Zarandi en bondissant de sa chaise et en considérant le docteur Hanganu comme une apparition inattendue, comment se fait-il que je ne découvre que maintenant, chez vous, une telle compétence en cette matière que j'étudie depuis vingt ans.

— Camarade professeur, répondit humblement le docteur Costake, je ne suis qu'un dilettante.

— J'aimerais connaître vos fiches et votre collection. . .

— Je n'en ai pas.

— Mais alors, comment. . . ?

— Cher camarade professeur, je ne puis vous donner aucune espèce d'explications, sinon que vivant parmi les matériaux dont vous parlez, il arrive que ces matériaux et moi nous nous rencontrions. C'est ainsi que fut découvert, par hasard, le trésor de Pietroasa, c'est ainsi que le poète Alecsandri a découvert le *Chant de l'Agnelle*. Il est vrai qu'à ce propos j'ai de sérieuses réserves. . .

Le professeur Zarandi bondit de nouveau:

— Docteur Hanganu, cria-t-il, vous avez quelque chose à reprocher à ce joyau que le barde de Mirceşti a intitulé le *Chant de l'Agnelle?*

Le docteur enleva ses lunettes et passa un mouchoir de soie sur ses paupières lasses. Ses yeux tristes, exprimant une prière, se tournèrent vers le philologue; puis les lentilles trompeuses lui donnèrent de nouveau une expression de bravade.

— Je vous en prie, dit-il du ton d'un cadet modeste, ne me grondez pas, je n'ai aucune intention agressive.

Au même instant Sandu Calaraşu intervint, se plantant comme une écharde dans la conversation.

— Attendez, s'empressa-t-il de dire, j'ai un remède pour de telles situations. Bien souvent des mésententes se produisent entre le docteur Costake et moi, bien que nous n'ayons tous deux que de bons sentiments l'un pour l'autre. Mais le docteur a besoin de médicaments et d'instruments, alors que je ne dispose que de fonds plutôt réduits. Pourtant nous finissons toujours par tomber d'accord. Voilà pourquoi je me permets de vous demander un armistice de trois minutes tout au plus, pour poser à côté de ces verres vides un pichet de vin d'Odobeşti couleur d'ambre, qui est la perfection même. Cela aussi fait partie des trésors de cette terre. Prenez votre verre, camarade professeur; prenez le vôtre, docteur Costake; toi aussi, ami de ma jeunesse, Pauvre, prends ton verre; et toi aussi, Sandu Calaraşu. Comme disait un écrivain de notre contrée. « Que ce qui est bon soit réuni. . . » Goûtez aux bonnes choses et réconciliez-vous.

Sans se rendre compte qu'il cédait à la tentation, le professeur Zarandi avala d'un trait son verre de vin couleur d'ambre et ferma les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, tout lui parut merveilleux dans la nature et les hommes lui semblèrent meilleurs.

— Exposez-moi votre méthode, reprit-il, s'adressant au docteur Costake. Voyons de quoi il s'agit.

— Je n'ai aucune méthode, camarade Zarandi. Un jour, lorsque j'étais tout jeune, comme je montais de Hangu vers le sommet de la montagne, j'ai trouvé une corne d'aurochs. Elle s'était placée sur ma route et m'avait fait trébucher. Une autre fois, l'année même où j'ai ouvert l'hôpital de Slătiori, une jeune fille d'environ seize ans s'est présentée à la consultation. Elle était toute frêle et portait l'empreinte de la mort. Elle n'était ni belle ni intelligente, mais la maladie qui ruinait son être donnait à sa figure une expression suave. Je l'ai entendue chanter l'une des ballades les plus émouvantes que je connaisse.

— Je veux l'entendre aussi, repartit avec un sourire légèrement ironique le professeur Zarandi. Je suis sûr que la pâle jeune fille a guéri. Ai-je raison?

— Non, elle a fait son temps sur cette terre, comme un papillon terrassé par la gelée d'un printemps trop hâtif. Dans la matinée elle chantait encore; à midi elle était morte. J'avais apporté un calepin tout neuf, où j'ai eu le temps de noter les vers qu'elle avait chantés. Je l'ai conservé un temps; ensuite, je

l'ai perdu. Du chant de cette pauvre fille, quelque chose est pourtant demeuré — comme ces fleurs des sels minéraux de nos sources, qui se forment un temps et, soudain, disparaissent. Eh bien, les sons de cette chanson... il me semble les entendre encore. Je les retrouve, je les sens parmi les tristesses imperceptibles du souvenir.

Zarandi tendit son verre, que Sandu Calaraşu emplit à nouveau. Le professeur le porta ensuite à ses lèvres et but avec un plaisir qu'il n'aurait pas soupçonné, n'étant pas, d'habitude, un fidèle du dieu de l'ivresse. Après quoi il se reprit à arpenter la terrasse. S'arrêtant devant le docteur Hanganu, il le menaça une fois encore de son verre vide:

— Vous croyez, docteur, que je ne me suis pas rendu compte du rôle de ces femmes qui ont conservé dans leurs coutumes des vestiges de la civilisation et de la religion antiques?

— Mais si, monsieur le professeur, je crois que vous l'avez remarqué dès le début.

— Seulement, poursuivit Zarandi, excité par son sujet, vous ignorez sans doute aussi que faisant le tour de la Transylvanie en partant de l'ouest vers le nord-est, je suis arrivé dans le Maramureş et dans la région de Năsăud, ce qui m'a permis de constater l'unité de la langue; et aussi de comprendre que ces pâtres, allant toujours de l'avant sous une permanente poussée, ont pénétré dans l'espace libre qui s'ouvrait devant eux de ce côté-ci des montagnes.

— Je connais bien vos travaux, je n'ignore pas que les bergers des montagnes de Transylvanie sont nos ancêtres.

Avec une feinte colère, Zarandi se tourna vers Sandu Calaraşu:

— Mais enfin, quand a-t-il encore le temps, ce jeune médecin, de s'occuper de sa médecine?

— Il s'en occupe, camarade Zarandi, et il est dévoué au peuple. S'il ne s'est pas marié, c'est pour pouvoir consacrer plus de temps à la médecine. Il a ses idées là-dessus. Mais je considère qu'il n'a pas tellement raison qu'on pourrait le croire à première vue. Moi aussi, j'ai beaucoup voyagé, à la fin de cette guerre, j'ai traversé les endroits et j'ai connu les hommes dont il est question, et je puis vous dire que ces mères si douces, auxquelles nous sommes redevables de chansons comme celle dont parlait le docteur, mettent au monde des hommes bien plus rudes qu'elles-mêmes. A la fin de la guerre, j'ai dû m'occuper, dans les monts de Bîrsa et de Căliman, des pires méfaits. On a pu constater alors l'âpreté des maîtres et des riches. Les plus forts ont fait la guerre aux plus faibles — pour de l'herbe ! Ils les ont refoulés vers des terres arides, avec indifférence et haine. Mais ils ont fait pis que cela: ils ont mis le feu aux forêts pour agrandir les pâturages. Ces criminels-là, j'ai eu pour mission de les découvrir. En compagnie d'autres camarades, nous sommes montés en avion pour surveiller les terrains environnants. A cette occasion, j'ai même découvert du matériel militaire abandonné ou parachuté là par des pilotes ennemis. On a même trouvé des cadavres oubliés au fond des précipices, qui répétaient sous une autre forme et à une autre époque la tragédie antique. La dureté des temps a fait revenir à la férocité ancienne les fils de ces mères si tendres.

— Camarade Sandu, répliqua le professeur en ingurgitant encore quelques gouttes de liqueur ambrée, les principes philosophiques de notre époque donnent des explications à tous les phénomènes de ce genre. Ces solitaires, les ancêtres

dont parlait le docteur Costake, émergent de leurs ténèbres. Leurs attentats contre le paysage prennent fin. L'Académie va organiser la protection des monuments de la nature. Ainsi, les chamois et les cerfs, les sangliers et les ours vivront tranquilles dans leur patrie de toujours. Comme dans l'Est, d'où nous vient la lumière, des hélicoptères déposeront dans les clairières, près des sommets, des vêtements imperméables, des aliments pour le corps et pour l'esprit, des groupes d'artistes. Ces aigles de fer des temps nouveaux annuleront les distances et rapprocheront de nous les descendants des pâtres primitifs.

Le camarade Sandu Calarașu s'approcha en silence du professeur et lui serra longuement la main en murmurant:

— Un miracle s'est produit, camarade Zarandi; vous avez bu votre troisième verre de vin.

Le visage du professeur de Jassy s'éclaira du sourire le plus délicat, c'est-à-dire qu'il prit l'expression la plus pure de son cœur.

— Camarade Sandu, répondit-il gravement, le miracle est que je fraternise pleinement avec tous les anciens habitants des Carpates.

— Avec les anciens seulement?

— Avec ceux d'à présent aussi, et surtout avec ce docteur Costake qui se plaît à me contredire.

Le docteur s'apprêtait à protester.

— Allons, dites ce que vous avez à dire, admit Zarandi d'un ton pathétique.

— Attendez, attendez, fit Sandu Calarașu, s'insinuant de nouveau dans leur conversation. Attendez un peu, tous les deux, et vous verrez le miracle que je vais accomplir, moi aussi. Avez-vous remarqué comme la nuit descend vite: c'est la première nuit sans lune. Demain ce sera déjà le premier croissant. Voilà pourquoi tous les gens de Slătiori attendent avec des yeux avides la lumière disparue. Vous permettez?

— Je permets, répondit le professeur en arborant son tout nouveau sourire.

— Vous permettez? demanda le camarade Sandu une fois encore en se tournant vers le docteur. Puis, sans plus attendre de réponse, il descendit les marches, enfonça deux doigts de la main droite dans sa barbe touffue et fit entendre un sifflement impressionnant.

Au même instant, la lumière électrique « ouvrit les yeux » entre la terre et les étoiles. Au plafond de la terrasse couverte, on vit apparaître le soleil. Le camarade Sandu Calarașu tourna un commutateur et fit disparaître la lumière.

— Dès le début, lorsque l'on construisait l'hôpital, expliqua-t-il joyeusement, quand je travaillais côte à côte avec les autres ouvriers, les gens d'ici m'ont surnommé Sandu le mécanicien. Aujourd'hui, incités par le supérieur du monastère, certains médisent de moi, mais en riant. Jéhovah, disent-ils, au commencement du monde parla poliment à lumière, lui demandant d'être ! Sandu le mécanicien, lui, la fait venir en la sifflant. Car c'est ainsi que, de n'importe quel endroit où je me trouve, je donne mes ordres à Negoiță qui est de service à la centrale électrique.

Aussitôt après cette victoire sur les ténèbres, un autre miracle se produisit, plus inattendu encore.

Sur la route qui s'ouvrait toute droite devant la terrasse et le jardinet, on vit paraître entre les touffes d'aubépine une vision qui semblait issue de la terre elle-même. Ce qui s'approchait ainsi, s'efforçant de se hâter, les épaules

voûtées par la peine, était le professeur Andru Macovei, qui frappait le sol de son bâton ferré. Il était nu-tête, ses vêtements de touriste quelque peu en désordre. Derrière lui, l'assistant de laboratoire Ghiță Miclăuș s'avançait, tenant par la bride un petit cheval de montagne tout chargé de paquets.

A la clarté des soleils artificiels de Slătiori, cette vision d'un autre âge devint une entrée triomphale avec serrement de mains et accolades.

Lorsqu'il eût enlevé la poussière qui le couvrait, éclairci ses yeux à l'eau fraîche, et changé de vêtements, le docteur Andru prit place aux côtés des autres, sur la terrasse. Il s'assit près de l'ermite, palpant attentivement les chevilles consolidées de celui-ci. Et Ghiță Miclăuș accomplit à son tour un miracle, celui du café.

Une demi-heure durant, le feu de la conversation qui flambait entre les premiers hôtes de la terrasse s'apaisa quelque peu et sembla couver sous la cendre; mais il reprit au moment où le professeur docteur Macovei se fut mis à l'unisson de Zarandi et eut pris connaissance à son tour de ce qui préoccupait le philologue de Jassy.

Andru Macovei, inclinant sa tête sur l'épaule, regarda avec surprise le médecin de Slătiori. Celui-ci vint sagement s'asseoir entre les deux amis.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de *Chant de l'Agnelle*? interrogea le docteur Andru comme à un examen.

— Il s'agit d'une chose que l'ermite m'a dite un jour, camarade professeur, tandis que j'examinais ses chevilles.

Le professeur Zarandi ouvrit de grands yeux étonnés:

— Je ne comprends pas. N'est-ce pas vous qui avez fait tout à l'heure une grave affirmation au sujet du chef-d'œuvre de notre poésie anonyme?

Le docteur semblait un lac paisible entre deux saules échevelés.

— Tandis que j'examinais les chevilles de l'ermite, se disculpa-t-il, il m'a parlé d'une aventure qui lui était arrivée un jour. Voulant chanter la ballade dont nous parlons à un vieux pâtre nommé Ianco Bujor, celui-ci le fit taire en lui disant qu'il n'avait pas besoin de ces chants de bonne femme.

Petru Matei osa se mêler à la conversation:

— C'est arrivé exactement comme le docteur vient de le dire. Quand j'étais à l'école, j'avais déjà la réputation de réciter *le Chant de l'Agnelle* comme pas un, c'est pourquoi on me la faisait réciter à l'occasion de toutes les fêtes et de tous les examens.

Zarandi commençait à se passionner pour cette question:

— Le pâtre connaissait une autre version?

— Non, mais il n'aimait pas certains vers de celle-ci. Nous avions bu quelques petits verres d'eau-de-vie de myrtilles, et comme ce Bujor était un homme emporté et de caractère inégal, il m'a tiré la barbe et m'a insulté. Il a même voulu lever sur moi son hachereau. Voilà pourquoi je n'ai pas osé contredire Ianco Bujor. D'ailleurs c'était un maître berger qui avait du bien, tandis que je n'étais qu'un pauvre serf des moines d'Olaru. Je lui ai donc parlé poliment, pour l'apaiser. Nous étions d'ailleurs amis. Il m'avait donné un chien, qui a consolé un certain temps ma solitude, comme j'ai eu l'occasion de vous le dire.

Ianco Zarandi hocha la tête:

— Je ne pense pas avoir bu au point de ne pouvoir me souvenir qu'il s'agissait de tout autre chose.

— C'est vrai, répondit le docteur Costake, ce n'est pas de cela qu'il s'agissait, mais d'une stupide affirmation que j'ai faite. J'ai prétendu, comme ce pâtre des montagnes sauvages, que j'avais à faire des objections en ce qui concerne *le Chant de l'Agnelle.*

Le professeur Zarandi leva les sourcils avec une expression d'ironique surprise:

— Vraiment, vous avez des objections à faire? Je serais ravi de les connaître.

Mais le plus intéressé de tous semblait être l'ermite. Il avait rapproché sa chaise afin de mieux entendre. Le camarade Sandu vint verser dans les verres « les dernières gouttes, pour apaiser les esprits ».

Hanganu se défendit:

— Mes objections, camarades, ne présentent aucune importance. Excusez-moi de vous avoir importunés à ce sujet.

— Vous ne nous importunez pas du tout, ricana Zarandi; tout au contraire, cette histoire m'intéresse; je me demande quelle théorie vous pouvez bien avoir inventée.

— Je fais appel, camarade, à toute votre indulgence, se lamentait Hanganu. J'ai compris que ce vieux pâtre n'admettait pas, dans le vocabulaire des bergers, le mot « agnellette ». En effet, depuis un siècle déjà, la célébrité du poème du barde de Mircești a répandu ce mot — mais seulement à la surface. Les bergers ne disent jamais qu'agnelle !

— Je crois bien que vous avez raison, soupira Zarandi. Hum ! Et puis? Qu'avez-vous encore à redire?

— Pas grand-chose. Je voudrais préciser par exemple que les vers « trois troupeaux d'agneaux — et trois pastoureaux » ne s'accordent pas très bien avec les autres où il est question du pâtre moldave qui « a plein de moutons — beaux et cornus ». Et puis je voudrais dire aussi que « agnellette à laine noire » contredit un autre vers qui parle de « l'agnellette à laine blanche ». Il faudrait s'entendre: est-elle noire, est-elle blanche? Et puis j'ose également protester, au nom de mes montagnards contre les expressions « agnellette gentille » et « mon gentil berger »; on se croirait à Jassy, dans un groupe de jeunes filles.

— Savez-vous qu'il a raison, ce porteur de lunettes ! soupira Zarandi en essayant de se lever de sa chaise, dans un grand élan d'admiration. Mais ses jambes ne lui permirent pas une telle prouesse. Et puis, qu'avez-vous encore à reprocher au poème?

— J'ai encore à dire que l'enterrement du berger n'est pas conforme à la tradition.

— Comment cela? Expliquez-vous !

— Excusez-moi, maître. Je n'ai rien à ajouter à cela: elle n'est pas conforme à la tradition.

— Vous en avez de bonnes, vous ! Vous démolissez une réputation, vous maculez un joyau ! Et que nous proposez-vous en échange?

Alors Petru Matei fit un mouvement, et un grognement de gros chien malade sortit de sa gorge. Tous se tournèrent vers lui.

Matei laissa couler à terre quelques gouttes de vin et but le reste.

— Camarades professeur et docteur, fit-il d'une voix haletante qui dénotait un trouble profond. A cette heure tardive où je me trouve heureux en votre compagnie, en attendant de descendre dans la plaine où j'ai à payer ma dette à certains debiteurs, j'apprécie, certes, votre bonté à mon égard et vous remercie de m'avoir

ressuscité d'entre les morts. Mais je n'aurai pas de répit avant de vous avoir fait part d'une chose que tout le monde ignore. Personne ne sait au juste comment les choses se sont passées.

Un printemps, alors que j'étais dans ma cellule au sommet de la montagne, près de la grotte dont j'avais fait une sorte de chapelle, une femme, ayant appris que je vivais dans la solitude, est montée de la vallée. Elle a cherché à me connaître, peut-être par simple curiosité. J'avais cessé de m'imposer la pénitence du silence, dont je m'étais fait une règle pendant cinq ans. Pourquoi vous mentirais-je? La voix de cette femme m'a plu. Tandis que je causais avec elle, un coucou est venu se percher dans la ramure d'un sapin, au-dessus de nous, et il a chanté par trois fois. Après, il a pris son vol. Considérant que c'était un présage favorable, une grande douceur me pénétra le cœur. Le venin qui m'étouffait a perdu de sa force, et je n'ai pas chassé cette femme d'auprès de moi.

Elle montait de temps à autre jusqu'à la grotte et m'apportait des provisions. A Pâques elle m'offrit de la brioche et des œufs rouges, ainsi qu'un petit flacon d'un vin pareil à celui que nous buvons ce soir. C'était durant ce même printemps que Ianco Bujor déchaîna contre moi sa voix que gonflait la colère.

La femme s'appellait Paraschiva.

Lorsqu'elle est venue une fois encore à la montagne et m'a trouvé dans ma chapelle, je lui ai avoué la cause de mon tourment.

— Il ne faut pas être fâché, Pavăl, m'a-t-elle conseillé. Adoucis tes yeux et regarde-moi sans colère.

Je l'ai regardée sans colère, elle a caressé mon front et mes paupières, et je me suis senti apaisé.

Ensuite, elle a ajouté:

— Je dois te dire, Pavăl, qu'autrefois j'étais connue pour mes chansons. Mais ma voix n'a plus résonné quand je suis restée seule au monde, sans trouver un homme avec qui m'entendre. Ayant compris que tu t'es retiré dans notre contrée pour fuir la méchanceté et le venin des hommes, j'ai décidé de partir à ta recherche, quêtant moi aussi une consolation. Je m'aperçois que je ne me suis pas trompée. Sache que j'ai guéri bien des maux par mes sortilèges, et que mes chants ont calmé bien des cœurs ravagés. A présent, je veux te chanter trois chansons que j'ai aimées dans ma jeunesse. Ensuite je te chanterais le *Chant de l'Agnelle*, pour laquelle tu t'es disputé avec ce riche berger dont j'oublie le nom. . .

— Il s'appelle Ianco Bujor.

— Eh bien, que son nom se dessèche en toi et que son souvenir ne te trouble plus jamais.

Je me suis assoupi, le front sur son sein, mais n'entendant plus battre son cœur, je suis revenu de mon sommeil. Elle m'a souri et a commencé à chanter. Ce n'était pas tout à fait une chanson. . .

Zarandi expliqua:

— Sans doute un récitatif.

— Je comprends ce mot, murmura l'ermite. Je me souviens que dans ma jeunesse, à Jassy, j'allais souvent au théâtre avec un de mes amis.

Les yeux de l'exilé volontaire se tournèrent, éclairés par un sourire, vers le camarade Sandu Calarașu.

— De sorte que Paraschiva, la femme que j'aimais, m'a chanté sa chanson, et je ne l'ai pas oubliée.

Ensuite, Paraschiva est morte et il ne m'est plus resté d'elle qu'un bouquet d'immortelles.

Me trouvant seul à nouveau, je me suis replongé plus profondément encore dans ma détresse et dans mon amertume, et ma seule consolation a été de me répéter à moi-même les choses qu'elle m'avait dites, comme si, par des incantations, j'espérais guérir ma détresse.

M'excusant d'avance de vous faire entendre mes bêlements, je vais chanter pour le camarade professeur Zarandi, et ce sera peut-être justement ce qu'il désirait entendre.

Sans aucune transition, comme si elle avait jailli du passé et des tréfonds de la terre, la voix sans art et sans douceur de l'ermite se prit à marmonner:

On entend, on entend, — loin dans la montagne, — le piétinement — des moutons partant.

Ils montent, descendent — les longs jours d'été, — du jour à la nuit, — de l'aube pointant au soleil couchant; et puis du couchant — jusqu'au chant des coqs.

Dans un coin divin, — par-delà les monts, — voici trois troupeaux — et trois pastoureaux: — l'un est un Moldave — l'autre un Transylvain — et des monts de Vrancea — le troisième vient.

Mais le Transylvain — et le Vrancien — ensemble parlèrent — et se conseillèrent — décidant d'abattre — le troisième pâtre — car il est hardi, — a plus de brebis, — de moutons cornus, — et de bons chevaux, — des chiens plus vaillants.

Mais certaine agnelle — de moins de deux ans — depuis trois jours bêle, — bêle sans arrêt, — l'herbe ne lui plaît.

— Qu'as-tu, mon agnelle? Es-tu donc malade? — L'herbe est-elle amère?

— Mon pâtre, mon maître, — réunis tes bêtes. — Mon maître, mon maître, — appelle ton chien, — le plus fraternel, — le plus courageux. — Car le Transylvain — et le Vrancien — veulent te tuer — au soleil couchant — quand s'allonge l'ombre — quand les brumes plongent — sur les monts, les eaux — quand dorment les troupeaux.

— Agnelle à longue laine, — si tu es une fée — si je dois mourir, — tu demanderas — au pâtre vrancien — et au transylvain — de me mettre en terre — et tout près d'ici — dans la bergerie. — Près de vous sans cesse —derrière le parc — j'entendrai mes chiens, — les soupirs des tilleuls — les sauts des agneaux. . . — S'ils me mettent à mort, — place sur ma tombe — une flûte en hêtre — qui joue tendrement, — une flûte en os — qui joue doucement, — une flûte en jonc — qui joue follement. — Le vent soufflera, — elles chanteront, — les brebis viendront — et me pleureront, — sur moi verseront — des larmes de sang.

Ne dis pas aux miens — que l'on m'a tué; — dis, en vérité, — que j'ai épousé — une douce fée — au ciel fiancée, — et qu'au jour des noces — un astre est tombé . . .

Mais si tu rencontres, — si jamais tu vois — une vieille mère — ceinturée de laine — errant sur les monts, — les yeux pleins de pleurs, — demandant à tous:

— Qui l'a aperçu — et qui l'a connu — mon petit berger — mince et élancé? — Sa figure était — la mousse du lait, — ses yeux caressants — comme fleur des champs, — sa moustache fine — comme l'épi de blé!

— Alors, mon agnelle, — aie bien pitié d'elle — dis qu'en vérité — je me suis marié — à une princesse, — par-delà les monts.

Mais d'aucun prodige — ne parle à ma mère, — et ne lui dis pas — qu'une belle étoile — tomba ce jour-là, — que j'eus pour présents — les fraises des bois, — les cors des sommets — chantant à mes noces, — que pour prêtre j'eus — les vieux monts chenus, — les vents pour pleureuses, — les étoiles pour veilleuses, — et sur les chemins fleuris — un chœur de brebis.

Le professeur Zarandi était extrêmement ému. Deux larmes coulèrent dans le verre vide qu'il tenait, légèrement incliné, à la main.

— A ce que je vois, murmura le docteur Costake Hanganu, nous ne sommes pas les seuls, nous autres pauvres diables qui descendons du berger marié à une fille de roi, à verser des pleurs en écoutant une telle chanson.

Ianco Zarandi secoua le front pour chasser les visions qui le hantaient.

— Camarades, dit-il d'une voix changée, sachez que cette nuit a été — si j'ose dire — le plus beau jour de ma vie. Et je ne trouve pas de mots pour remercier l'ermite Pavăl.

Le docteur Hanganu tourna vers le professeur le scintillement de ses lunettes.

— S'il s'agit de remerciements, protesta-t-il, eh bien, camarade professeur, il ne faut pas oublier celui qui, au prix de tant d'efforts, est monté jusqu'à Prelunci pour y examiner l'ermite, plaça entre des lattes de bois ses chevilles fracturées, et le fit descendre au monastère pour le remettre entre mes mains.

— Je me demande, soupira paresseusement Zarandi, combien de temps ce démon à lunettes va encore me persécuter. . . Il a encore raison. . . Mon cher Andru, voulez-vous me pardonner et redevenir mon ami?

— Je veux bien, répondit le docteur Andru que le sommeil avait rendu définitivement bienveillant.

Ils trinquèrent, et le professeur Zarandi but ses propres larmes.

XIII

Au pied de la montagne, à Slătiori, les premiers jours de septembre étaient teintés d'une lumière douce et tendre à travers laquelle on pouvait apercevoir nettement le mont Ceahlău, ce géant de pierre calcaire, jusque tout en haut, du côté de Toaca et de Panaghia. La forêt de sapins descendait vers les vallées en grandes vagues immobiles. Sur les sentiers menant aux villages juchés sur la montagne, des groupes de quatre ou cinq petits chevaux de montagne portant de lourdes charges passaient à la file, attachés les uns aux autres par la bride et guidés par une montagnarde à califourchon sur le cheval qui allait en tête. Parfois, l'hiver obstruait très tôt les vallées, en sorte que les hommes devaient avoir, dans leurs hameaux clairsemés toutes les provisions nécessaires pour la mauvaise saison. C'est l'époque où le flotteur des trains de bois revient à son foyer et reprend son métier de charpentier: il fabrique des mâts, fend des lattes, et confectionne des tines pour le fromage.

Dans le pays de l'Empereur Blanc, les hommes et les bêtes sauvages hibernent en écoutant le sifflement de la tempête, et en attendant le retour du printemps. Les bergers sont descendus depuis la Saint-Démètre dans les plaines les plus éloignées et les plus abritées, du côté du Danube et des bords de la mer.

A Slătiori, l'automne était, pour les habitants, une sœur aussi bonne que dévouée. Les journées dorées se prolongeaient dans une paix qui durait quelques semaines, jusqu'au moment où un vent venu de loin déversait sur la contrée

des pluies froides mêlées des frimas nécessaires aux noces des cerfs. Ensuite, le temps se calmait à nouveau, jusqu'à la première tourmente de neige.

Petru Matei, l'ancien ermite, jouissait de la paix de cet endroit merveilleux où il se trouvait, surtout lorsqu'il se souvenait du bagne qu'avait été sa vie durant un quart de siècle. La brève lumière qui avait éclairé un moment cette époque sombre brillait encore dans son âme ténébreuse. L'ombre de la femme qui lui avait été si chère flottait encore dans le lointain, sur l'autre rive du fleuve qui nous sépare de l'empire des morts. Les yeux à fleur de tête de l'ancien ermite s'embrumaient parfois de larmes lorsqu'il y songeait. Puis, revenant avec angoisse aux jours qu'il était en train de vivre, il se posait sans cesse les mêmes questions: « que me réserve l'avenir? que sera la journée du lendemain? » Car l'instant allait venir où il devrait revenir parmi les hommes.

Avant de partir pour Jassy dans l'auto venue les chercher, les professeurs lui avaient témoigné de l'amitié et de la bienveillance. Ils voulaient absolument le revoir lorsque sa vie serait redevenue normale. Pour l'instant, il lui fallait attendre l'homme dont la visite lui avait été annoncée par Zarandi. Avec Ilie Cozmuţă, cet excellent guide, il pourrait facilement se débrouiller et trouverait sans aucun doute sa vraie raison d'être.

S'il n'avait pas eu Sandu Calaraşu à ses côtés, cette attente aurait accru sa souffrance. Mais l'ami fidèle lui aidait à se maintenir sur la crête des lames, l'empêchant de se noyer près du bord.

A l'heure du soleil le plus doux de la matinée, les deux amis allaient se promener du côté d'Olaru et du monastère, retrouvant et resserrant davantage encore les liens de leur ancienne amitié.

Au cours de ces longues années de séparation, chacun d'entre eux avait suivi sa propre voie. Certes, ils s'étaient retrouvés avec joie, mais leur vieille amitié s'était tout de même refroidie, l'unité en était relâchée. Chacun parlait un langage différent: l'ermite s'exprimait dans le langage des pâtres qui hantent les lieux solitaires, le directeur de l'hôpital dans celui des professeurs. Du reste, l'ermite sortait rarement de son mutisme obstiné. Sandu avait certaine difficulté à se rapprocher de lui. Chose étrange, leur vieux secret à présent connu de tout le monde ne contribuait pas à faciliter leur entente. Mais la pitié et le dévouement qui abondaient dans le cœur du camarade Sandu triomphaient peu à peu des années et de l'éloignement. A cela s'ajouta l'aveu que fit Calaraşu des souffrances qu'il avait lui aussi connues.

Ils étaient ce jour-là près de la source pétillante. Dans le pré dont on avait fauché le regain fleurissaient ça et là, du côté de la forêt, des colchiques d'automne, couleur de ciel. En contrebas on apercevait Slătiori, dont les cloches faisaient entendre un tintement clair. De temps en temps, un chariot attelé de chevaux passait soit vers l'hôpital, soit vers Olaru. Du côté de l'hôpital, les chariots descendaient à vide; dans la direction d'Olaru ils remontaient chargés de foin. Les hommes qui les conduisaient saluaient poliment. Les uns s'arrêtaient un instant, soit pour poser une question bienveillante, soit pour apprécier la clémence du temps.

Vers onze heures, les chariots cessaient de passer. C'était le moment du repas du matin. « Le soleil touchait au cœur », comme disaient les gens de l'endroit. Et « cœur » devait être entendu dans le sens d'estomac.

Au tournant du chemin, ils virent apparaître Suru. Lors de leur départ, il dormait à l'ombre d'une palissade fleurie de volubilis tardifs. En s'éveillant, il avait cherché ses amis et suivi leurs traces. Il s'avançait rapidement, flairant le sentier. Un instant il s'arrêta à la source, dont il vérifia le goût du bout de sa langue rose. Puis il secoua son museau, l'essuya dans l'herbe drue comme une brosse et s'approcha de l'ermite. Assis sur sa queue, il attendit que son maître lui adressât la parole. Quand il entendit sa voix, il franchit d'un bond le fossé et disparut sous des touffes d'épilobes.

Sandu Calarașu et son ami Matei se retirèrent à l'ombre de deux sorbiers, séparés de la route par des buissons épais de prunelliers. Au-dessus de leurs têtes sifflait imperceptiblement un petit vent. .

Le chien parut un instant inquiet et leva sa grosse tête aux oreilles coupées court, pareilles à des petites cornes. Puis entendant des voix humaines et reconnaissant celle de son ermite, il posa de nouveau son museau sur ses pates Un frisson le parcourut, il grogna doucement, puis, se tint tranquille.

— Dis-donc, commença le camarade Sandu. Tu m'as parlé d'une joie qui avait éclairé ta solitude et qui avait duré très peu comme toutes les joies. J'ai eu moi aussi, dans ma vie, une histoire comme la tienne, mais qui n'a pas été pour moi un bonheur, ni alors, ni maintenant. J'en porte encore la trace sur la joue gauche, une cicatrice assez laide qui m'a obligé à laisser pousser cette broussaille de barbe, comme tu dis.

— Ma cicatrice, à moi, est tout au fond de moi-même.

— Je le sais. Je n'ose pas faire de comparaison; la mienne est ridicule, bien que les circonstances soient analogues. Il y a huit ans, je me trouvais à Socola pour le travail que je faisais en ce temps-là, et j'étais en liaison constante avec les copains qui m'avaient aidé à comprendre les choses. J'habitais une venelle qui donnait dans la rue Lozonski, sur la gauche, quelque part derrière l'église métropolitaine. Je disposais de deux petites pièces pour moi seul et n'avais absolument personne auprès de moi. Tu peux imaginer ce qu'était ma vie. Certains livres m'intéressaient, et je les apportais à la maison pour les lire jusque tard dans la nuit. Je faisais mon ménage tout seul. Rien ne risquait de me trahir aux yeux de ceux qui m'auraient soupçonné. C'était aussi une espèce d'ermitage, mais beaucoup plus dangereux que le tien.

Un soir, comme je venais de toucher ma paie, je rentrais chez moi après le travail. C'était l'automne, et il faisait humide. Un brouillard épais s'accumulait dans les recoins de la rue Lozonski; la clarté des lampadaires électriques parvenait difficilement jusqu'au pavage boueux. C'est là, entre les bains publics et cette institution, bien connue des vieux habitants de Jassy: « la maison de Manas Cante, où le vin est bon », qu'il m'arriva une aventure absolument imprévue. J'ai été attaqué par derrière.

Un individu, caché près d'une palissade, s'était brusquement levé et avait lancé dans ma direction une grosse pierre qui ne m'atteignit pas à la nuque comme l'aurait voulu celui qui la jetait, mais effleura simplement ma joue gauche en me provoquant une douleur cuisante, comme une brûlure.

Ayant aussitôt fait front, j'ai reçu dans mes bras l'individu qui s'était précipité sur moi. Lui tordant le bras droit, je l'ai obligé à s'agenouiller. Je ne lui ai donné qu'un seul coup. Il a crié d'une voix désespérée:

— Ne me tuez pas !

L'homme semblait jeune et frêle. Sa voix était rauque de peur.

— Qu'est-ce que tu me voulais, mon garçon?

En lui posant cette question, j'ai resserré encore davantage mon étreinte.

— Je suis un pauvre bougre. J'ai faim.

— Je connais la chanson. Je ne crois pourtant pas que tu voulais me manger.

— Non. Je sais que vous venez de l'atelier et que vous avez touché votre paie. Je vous ai suivi dans l'ombre, dans le brouillard. J'ai pensé qu'en vous étourdissant d'un coup de pierre, je pouvais sortir de votre poche les billets que vous y avez fourrés.

— Je t'en donnerai moi, de l'étourdissement et des billets, espèce de bandit !

Je lui ai donné un second coup de poing. Il a poussé un cri rauque et s'est écroulé à mes pieds.

Alors la pitié, source de tous mes maux en ce monde, m'a fait constater avec surprise que ses yeux brillaient en effet de faim et de faiblesse.

— Comment t'appelles-tu ?

— Alior, murmura-t-il.

— Et comment se fait-il que tu aies eu à ce point confiance en tes forces, Alior ?

— C'est le péché et le mauvais sort qui m'ont poussé à le faire.

— C'est la première fois que tu fais ça ?

— Non, j'ai aussi volé le panier à provisions d'une ménagère, mais ça m'a mené au commissariat et de là à la Porte-Verte, où l'Etat m'a logé et nourri pendant quinze jours. Au moins j'ai pu dormir et casser la croûte. Mais quand je suis sorti de là, c'était fini: pas moyen de trouver du travail. Avec tant de guerres et tant de misères, mon métier ne rapporte pas beaucoup.

— Quel métier as-tu ?

— Je suis chanteur et je joue de la guitare. Mais qui pense encore aux chansons, à présent ?

Je l'ai remis d'aplomb sur ses jambes.

— Où voulez-vous me mener, Monsieur ?

— Ici, chez Manas; je vais te donner quelque chose à manger et puis un verre de vin.

— Allons donc ! fit-il en riant jaune. Je vais de nouveau arriver à la Porte-Verte. C'est peut-être mieux, quoi !

D'un mouvement brusque, il tenta de se libérer.

Je lui ai dis doucement:

— Sois sage, si tu ne veux pas que je cogne une troisième fois.

— C'est bon, je vous suis, répondit-il en soupirant. Puis, il ouvrit des yeux comme des assiettes en voyant que je le poussais, en effet, dans le cabaret dont je venais de parler.

Il me demanda, en avalant ses mots et en pleurant presque:

— C'est vrai ? Dites, c'est vrai ?

— Mais oui, c'est vrai, lui ai-je répondu en riant.

— Epongez au moins le sang sur votre joue, qu'il ne reste plus trace de ce que j'ai fait.

J'ai porté la main à mon visage, j'ai senti le sang coagulé. J'ai demandé de l'eau et une serviette au garçon qui s'avançait vers nous, et me suis nettoyé tout en commandant quelque chose à manger et une bouteille de vin.

J'ai été assez épouvanté en voyant ce que pouvait dévorer ce jeune homme si frêle. Mais peut-être semblait-il jeune seulement parce qu'il était si maigre. Il mordait et déchirait la nourriture à belles dents, comme font les loups qui doivent se hâter d'avaler. On voyait nettement, au coin de sa bouche, l'absence d'une molaire à côté de la canine. Il but par deux fois, après quoi il me lança un regard craintif.

— Il ne faut pas avoir peur, lui ai-je dis. Tu viendras me retrouver chaque matin et je te donnerai quelques lei. Je pense que dans une semaine je t'aurai même trouvé du travail.

— Alors ! fit-il dans un soupir, je pourrais peut-être m'en tirer. Mais je ne sais rien d'autre que mon métier, comme un oiseau qui se pose tantôt par-ci, tantôt par-là, fait entendre sa chanson et s'en va. Pourtant, je suis prêt à travailler aussi de mes mains.

— Ce sera, Alior, un tout autre travail que celui que tu as voulu faire tout à l'heure.

— Alior Gagamistru préfère mourir que de commettre encore une pareille action.

— Espérons-le.

— Si vous ne me croyez pas, Monsieur, je vais me jeter dans le Bahlui.

— Je te crois. Mais pourquoi t'appelle-t-on Gagamistru ?

— Je n'en sais rien. C'était le nom de mon père. Mon père était meilleur musicien que moi. Il jouait de la clarinette. Le gouvernement l'a envoyé en Transnistrie*. Moi et ma soeur, nous avons pu échapper aux agents. Ensuite on nous a laissés tranquilles. Mais nos vieux, le père et la mère, on les a emmenés là-bas. Je ne sais pas où. Ceux qui ont pu rentrer en cachette nous ont dit que nos vieux étaient morts.

Il semblait un peu attendri par le vin et la nourriture. Rencontrant mon regard, il m'adressa un sourire humble.

— Maintenant, je voudrais m'en aller. Demain matin, à six heures, vous me trouverez sur votre chemin. J'aimerais emporter un peu de pain et un morceau de fromage à la maison.

— Pour ta sœur ?

— Pour ma sœur Garoafa. Pourquoi riez-vous ?

— J'aime bien vos noms.

— C'est que notre père n'avait pas seulement de la voix, il avait aussi de l'intelligence. C'est pour ça qu'il a donné à tous ses enfants des noms de fleurs **. Mais il n'y a que nous deux qui soyons en vie, si on peut dire que c'est une vie ça. Garoafa a huit ans de plus que moi. Je ne peux pas dire qu'elle est laide, mais elle n'est pas belle non plus. Seulement, elle est active, elle travaille à la journée, elle fait les ménages, le blanchissage, la cuisine. Tout ça, pour d'autres. Elle sait aussi préparer des galettes feuilletées, mais pas pour nous, bien sûr. Une fois qu'elle a été malade pendant trois jours, j'ai cru que j'y passais aussi. Elle sait se résigner, elle, moi, pas.

---

* Dénomination donnée par le régime fasciste de Roumanie au territoire situé entre le Dniestr et le Boug pendant la guerre d'agression contre l'Union Soviétique

** *Alior* signifie euphorbe, et *garoafa* œillet

— Où habitez-vous?

— Dans un grenier, chez une tante. Nous y montons par une échelle et puis, arrivés en haut, on tire l'échelle. Cette tante, Dokia, est infirme. Elle reste tout le temps près de son poêle. C'est là qu'elle dit la bonne aventure, mais elle n'a pas beaucoup de clients. C'est encore Garoafa qui la soigne. Je pense qu'elle pourrait venir aussi deux ou trois fois par semaine faire de l'ordre chez vous. Elle tiendrait votre ménage comme pas une. C'est une fille qui a du goût. Une fille, c'est une façon de parler, c'est une femme. Mais son homme aussi, on l'a envoyé en Transnistrie. Pour lui, c'est bien fait, c'était un voyou, il la battait. Mais j'ai peur de vous ennuyer, Monsieur. Il ne faut pas vous fâcher, je bois pas souvent du vin. Et puis votre bonté aussi m'a fait tourner la tête ! Enfin, c'est peut-être les deux coups de poing que vous m'avez envoyés.Vous avez bien fait, comme ça je sais que vous êtes mon maître et je vous obéirai toujours. A présent, je suis votre homme, à la vie, et à la mort.

— C'est bon, c'est bon, Alior. Il faut partir. Tu feras comme je te l'ai dit. Pour ce qui est de ta sœur Garoafa, on verra plus tard. Qu'elle guérisse d'abord.

— Quand elle apprendra ce qui m'est arrivé, Monsieur, elle se remettra tout de suite. Et nous ferons ce que vous déciderez.

L'engagement que j'avais pris envers Alior Gagamistru, je l'ai respecté pendant quatre jours. Le cinquième jour, il a commencé à travailler comme courrier au bureau de la section des réparations, aux ateliers de Socola.

Je lui avais donné la clé de mon logement. Le soir, en revenant de mon service, j'ai été accueilli sur le seuil par une jeune femme, correctement vêtue, qui avait les mêmes yeux qu'Alior. Elle m'a regardé sans timidité, en me souriant. Elle m'a tendu ma clé, de sa petite main brune à la paume rose. Ses lèvres étaient d'un rouge sombre. Elle n'était pas belle, c'est vrai. Mais tout son être dégageait un charme qui agissait sur moi. Comme elle descendait les marches de l'entrée, j'ai admiré ses petits souliers et ses chevilles fines.

Arrivée à la porte qui donnait sur la rue, elle s'est tournée vers moi et m'a souri comme sourit une femme quand elle veut plaire.

— Je peux revenir mardi?

— Mais oui, ai-je répondu.

Après être entré chez moi, j'ai essayé d'analyser mon trouble. Certes, l'aspect de cette fleur brune n'était pas banal. Elle s'était parée tout spécialement pour notre rencontre. Cette constatation me produisait une certaine satisfaction, mais le raisonnement qui venait s'ajouter à cette impression dressait devant moi de sérieux obstacles. J'étais engagé dans un mouvement progressiste qui m'interdisait toute action imprudente. Ma résistance était facilitée par un état morbide, une gêne physique résultant de la petite blessure qu'Alior avait remarquée au moment ou nous entrions chez Manas.

Un virus s'était infiltré sous les gouttes de sang. Un abcès profond était en formation. Le médecin de l'atelier avait posé dessus un emplâtre, en attendant qu'il vienne à maturité et puisse intervenir au bistouri. Durant les quelques instants passés avec la sœur d'Alior, je m'étais arrangé pour qu'elle ne voie pas ce côté de mon visage.

Par la suite, j'ai ri de cette faiblesse et j'ai envoyé à tous les diables les ingérences féminines dans la vie que j'avais décidé de suivre.

Le lundi matin, le docteur Mircea de l'hôpital Spiridon ouvrit mon abcès. Il me prescrivit du repos et une surveillance attentive. Ce jour-là, et aussi la nuit suivante, j'eus pour garde une femme entendue à soigner les malades, une personne âgée, grande et maigre, qui portait le nom de Liza Dăscălița. Elle me fit prendre un verre de lait de temps en temps, changea mon pansement, me prépara un somnifère pour la nuit suivante, car la précédente avait été troublée par toutes sortes de visions. J'avais rêvé de la sœur d'Alior.

Dans la matinée du mardi, Liza Dăscălița me demanda, dès qu'elle me vit ouvrir les yeux:

— Quelqu'un doit venir aujourd'hui chez vous?

Je me souvins que Garoafa avait annoncé sa visite.

— Oui, mais aujourd'hui je ne pourrais pas la recevoir.

— C'est bien ce que je lui ai dis; elle semblait inquiète. Je lui ai dit de repasser demain.

— Vous avez bien fait.

La vieille sourit, comme si elle avait parfaitement compris la situation. Elle s'assit sur une chaise, toute droite, son fichu noir noué comme une couronne autour de ses cheveux blancs. Elle me regardait un peu de biais.

Dans le courant de la journée, le docteur Mircea vint me voir. Tout allait bien. Jeudi, je pouvais retourner à l'atelier.

Pendant mon sommeil du matin, la vieille Liza s'était retirée. Lorsque j'ouvris les yeux, je vis sur la chaise, près de mon lit, la vision qui m'avait poursuivi pendant les deux nuits précédentes. Sur un guéridon, entre elle et moi, se trouvait une assiette pleine de raisins et une tasse de café qui s'était refroidi. Par-dessus toutes ces choses me parvenait son sourire.

Elle murmura:

— Vous avez eu un sommeil tranquille. Ça se voit.

— Oui, ai-je répondu.

— La vieille m'a montré le médicament que vous devez prendre. C'est une de vos parentes, cette vieille femme?

— Non, c'est une vieille garde-malade.

— Il aurait peut-être mieux valu vous faire soigner par quelqu'un des vôtres, une personne de la famille.

— Je n'ai personne. Je suis seul au monde.

La sœur d'Alior parut étonnée.

— Alors un de vos amis plus intimes aurait pu rester près de vous. Si vous désirez voir quelqu'un, Alior pourra faire la commission.

— Ce n'est pas la peine.

— Pourquoi? Il y en a peut-être qui voudraient vous rendre visite.

— Je verrai mes camarades demain, quand j'irai au travail.

Elle se pencha sur moi, arrangeant la couverture qui m'enveloppait. Je sentis son souffle près de ma figure.

— Peut-être avez-vous d'autres connaissances que vos camarades d'atelier. Je vois que vous avez des livres sur vos étagères. Je ne sais pas de quelle sorte de livres il s'agit. Je n'ai jamais appris à lire, moi.

Quand pour la deuxième fois elle se pencha sur moi, je devins attentif. Elle me questionnait avec une naïveté suspecte. Je sentis se dresser sur mon échine des piquants de hérisson. Je me tus.

Elle remarqua mon regard glacial.

Son rire s'accompagna d'un air gêné:

— Je me mêle de ce qui ne me regarde pas?... Vous savez, je parle pour ne pas me taire. Vous m'en voulez?

J'ai volontairement tardé à lui répondre.

— Mon frère Alior a bien raison de me gronder et de me dire que je ne dois pas parler tout le temps, comme c'est l'habitude chez nous, parce que vous n'êtes pas un homme comme nous autres.

— Mais si, je suis comme tout le monde, Garoafa. Qui t'a appris à me poser toutes ces questions, pour savoir quels sont mes parents et mes amis?

Elle frémit de la tête aux pieds. Ses yeux s'ouvrirent aussi grands que ceux d'Alior quand je l'avais frappé. Elle se mit à battre des cils, mais ne put faire couler aucune larme. Alors elle se mit à marmonner une sorte d'incantation:

—Ah, ma mère, je t'ai maudite, c'est pour ça que tu n'es pas morte dans ton lit. Il ne fallait pas me mettre au monde pour le péché et la honte.

Elle jouait visiblement un rôle.

— Ma fille, tu dis des bêtises. Réponds à la question que je t'ai posée!

Son corps fléchit, comme si on lui avait coupé les jarrets, et elle tomba à genoux, les coudes sur ma couverture. Ses doigts fourrageaient dans ses cheveux, elle miaulait:

— Frappez-moi aussi, puisque je suis une misérable sans jugeotte. C'est vrai qu'ils m'ont dit de vous questionner... Et puis de vous séduire... Pour nous, il n'y a pas de justice, pas de pitié. La misère et la faim ont détruit nos âmes!

— Allons, finis. Comment ont-ils su ce qui m'était arrivé?

— C'est moi qui leur ai tout dit. Je le savais par Alior.

— Ton frère est mêlé à cette histoire?

Elle poussa un cri:

— Dieu préserve! Je le jure devant Dieu et devant l'amour. Je veux bien être pendue à un crochet de boucherie s'il sait quelque chose de tout cela. Lui, je l'ai toujours tenu à l'écart de tout ça. Mais moi, je n'ai pas pu faire autrement. Il fallait bien vivre. C'est pour ça qu'on ne nous a pas envoyés là où mon père et ma mère sont morts. Ayez pitié de moi. Posez votre main sur mon front et pardonnez-moi comme vous avez pardonné au misérable Alior. Et ne me croyez pas, si je vous dis que j'ai fait des sortilèges pour vous rencontrer à la nuit tombante. Maintenant, je n'ai même plus confiance dans ces choses, Mais, croyez-le, je suis décidée à m'enfuir très loin pour en finir avec tout ça! Vous ne me verrez plus jamais. Vous m'entendrez peut-être, mais c'est tout.

En effet, je ne l'ai plus jamais revue. Alior a continué son métier de courrier à l'atelier. Et comme elle me l'avait annoncé en me quittant, bien plus tard, un soir, j'ai entendu sa voix à la radio. Sa complainte m'était parvenue jusqu'ici, au pied de la montagne, à l'époque où nous bâtissions l'hôpital de Slătiori.

J'ai laissé pousser ma barbe pour ne plus voir, dans la glace, ma cicatrice.

— Combien de douleurs sont données à l'homme? demanda Petru Matei en soupirant.

— Elles sont sans nombre et ne finissent jamais, répondit Calarașu en regardant au loin, dans le vide, par-delà la plaine qui s'étendait vers l'est.

Les deux amis se levèrent et Suru vint au-devant d'eux.

Il y avait encore, à proximité, un être qui, le cœur battant, guettait le moment de sortir du bois où il se cachait depuis l'aube. L'attente avait été prolongée par le murmure de Sandu Calarașu à l'extrémité du plateau. Or, à force d'écouter ce murmure incessant, le lièvre s'était assoupi. Quand le bourdonnement de la voix eut pris fin et que les hommes ne furent plus que des ombres dans l'épaisseur des fourrés, le lièvre fit soudain un premier bond, pour pouvoir s'orienter. Suru se précipita sur lui en poussant un glapissement d'alarme. Le lièvre comprit aussitôt d'où venait le danger et chercha son salut en remontant la pente raide d'un terrain fraîchement fauché. Quittant la route, Suru accrocha son pelage aux épines des prunelliers et tenta vainement, pendant quelques instants, de se dégager. Enfin, il se précipita lui aussi sur la pente raide en lançant son signal de chasseur. Mais le lièvre fit un brusque écart vers la droite, se glissa entre les moyettes, puis se dirigea vers la gauche, avant de sauter dans un ravin. Les yeux des hommes ne l'aperçurent bientôt plus et les aboiements de Suru cessèrent de se faire entendre.

Les deux amis attendirent leur camarade, qui rentra fourbu, mais toujours acharné, avouant aux hommes par ses glapissements rageurs une fureur qui n'avait plus de raison d'être.

— Tout ce qui vient de nos passions n'est qu'un mirage, lui dit Sandu Calarașu en lui caressant les oreilles.

Et il ajouta:

— Mais il y a aussi des choses durables, dans le monde et dans la vie, mon vieux Pauvre.

L'ermite soupira et baissa le front.

XIV

De bon matin, on apprit qu'un douloureux événement s'était produit au village d'Olaru.

La nouvelle fut transmise par une femme qui, depuis bien des années, n'était plus jeune. L'été dernier, ses yeux avaient vu pour la soixante-septième fois le soleil de la Saint-Jean. Encore valide du reste, elle témoignait un réel intérêt aux grandes transformations de l'époque. Elle avait fait preuve d'une ardeur toute spéciale lorsqu'il s'était agi d'aider l'un de ses neveux, l'instituteur Valentin Olăreanu, fils de son frère. Elle s'était inscrite à l'école pour illettrés, avait lutté pour la construction du foyer culturel. Son neveu, orphelin dès son plus jeune âge, était, lui aussi, un homme déjà grisonnant. Comme il faisait preuve d'une grande vivacité d'esprit, cette vieille du village d'Olaru l'avait jadis aidé à entrer à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Jassy. Par la suite, les habitants de la commune avaient demandé qu'il fût nommé instituteur au village. Depuis vingt ans, l'air sévère et prématurément vieilli par les soucis et les besoins, Valentin se dévouait à l'école. Il ne s'était jamais marié et vivait en solitaire, dans le village de ses ancêtres.

Les habitants d'Olaru descendaient, comme ceux de l'hôpital ne l'ignoraient pas, de deux branches principales: l'une comprenait des gens passablement aisés, qui descendaient de Gavriil, l'ancien *ispravnic*. L'autre était la branche des « pauvres » — descendants d'un certain Grigore, paysan libre lui aussi mais ruiné par l'*ispravnic* du prince Mihalaké Stourza.

Il était donc certain que la nouvelle dont la vieille avait hâte de faire part était liée aux querelles qui opposaient sans répit ces deux branches. Bien que

navrée et toute en larmes, Cornelia Olăreanu n'avait pas oublié de revêtir, à la mode des femmes de la contrée, son meilleur costume, brodé de laine noire. Sa figure ridée semblait pétrifiée par un morne désespoir. Son fichu noir se balançait mollement sur ses épaules. Sous le bras gauche, elle tenait sa quenouille. La jupe, que n'agrémentait aucun fil de couleur, serrait un peu trop certaine rondeur de son corps. Elle tenait son pied droit légèrement en avant, laissant voir un soulier et un bas également noirs.

— Camarade directeur, camarade docteur, se lamenta Cornelia Olăreanu, j'aurais préféré mourir moi-même que de venir vous apprendre pareille nouvelle. Vous n'avez sans doute encore rien entendu. Bien sûr. La chose s'est passée hier soir, vers les neuf heures. C'est ce matin seulement que j'ai demandé au père Domițian de sonner les cloches. Après, je suis montée dans le chariot d'un homme de chez nous qui venait de ce côté-ci. J'ai laissé auprès de mon neveu deux vieilles qui s'en occupent comme il se doit. Je ne pouvais pas attendre plus longtemps pour vous porter moi-même la nouvelle.

— Ne vous occupez pas tant de nous, mère Cornelia, répliqua impatiemment le docteur Costake. Depuis que vous avez commencé de parler, j'ai le vertige, en pensant que notre ami l'instituteur est peut-être mort.

Les yeux de la montagnarde étincelèrent, derrière le cristal de ses larmes.

— Dites-nous ce qui est arrivé ! insista le docteur.

— Hélas, camarade directeur, et vous, filleul Costake ! Cette personne est sans doute l'ermite dont on parle chez nous. Hier soir, mon neveu était en bonne santé, comme vous voilà à présent, et tandis que nous étions assis sur le devant de la maison, il était justement en train de me montrer une étoile qu'il appellait Jupiter; et il projetait d'aller aujourd'hui à Valea Adîncă pour faire couper deux sapins dont il avait besoin pour en faire des poutres. C'est à ce moment que nous voyons entrer dans la cour un Gavrilaș, de l'autre famille, celle des koulaks. Leur fils aîné, ils l'appellent toujours Gavril. Et si cet enfant meurt, on donne le même nom à un autre garçon, pour perpétuer, d'une génération à l'autre, la mémoire de leur ancêtre. Il y en a donc beaucoup qui portent ce nom-là, dans notre village, du côté où habitent les koulaks, mais celui dont je vous parle loge plus bas, du côté de l'école. Ce Gavrilaș, fils de Gavrilă, a été surnommé par les gens « Mauvais-coucheur ». Depuis qu'il est au monde, et ça n'est pas d'hier, vu qu'il est du même âge que mon neveu le professeur, il n'a pas été capable de faire quelque chose de sérieux. Dans le temps, il s'était fait nommer notaire de la commune, mais il passait toute la journée à faire la noce. Il se disait qu'il avait trouvé un bon filon, comme son aïeul l'*ispravnic*. Mais quand les choses ont changé dans le pays, il a perdu son service...

L'impatience du docteur Costake et de Sandu Calarașu allait croissant et s'exprimait par un échange de regards exaspérés. Mais tous deux connaissaient la mère Cornelia et savaient que rien au monde n'aurait pu arrêter son débit rapide, incessant et inexorable. L'ermite se souvenait, en l'écoutant, des jurons du vieux pâtre Ianco Bujor. Vrai, le diable lui-même n'aurait pas eu la moindre force contre cette femme à l'obstination paisible.

— ...Figurez-vous qu'il est venu chez Valentin bien décidé à lui chercher noise. Il était soûl comme d'habitude. Il lui a demandé pourquoi on ne trouvait pas un emploi pour lui au foyer culturel ou à la coopérative, puisqu'il est le petit-fils de l'*ispravnic* et qu'il a été notaire du village. Et pourquoi qu'il n'y

avait rien à faire pour un homme comme lui à l'exploitation agricole collective? Et, surtout, pourquoi l'instituteur ne demandait pas à l'oncle Glicherie, le supérieur du couvent, de lui donner un pré ou un lopin de bonne terre arable? Puisqu'il a donné de la terre au foyer culturel, qui n'est parent ni de l'*ispravnic* ni du prieur, il pourrait bien lui en donner aussi.

— « Surtout que je suis un paysan libre de la contrée. »

Alors, Valentin lui a répondu de l'air morne qui lui était coutumier:

— « Plutôt ivrogne que paysan libre. »

Gavrilaş s'est écrié:

— « C'est pas ton argent que je bois ! »

— « Celui qui est paresseux n'est pas loin de celui qui fait le mal. »

Gavrilaş s'est remis à crier:

— « T'es pas un frère ! Tu en rendras compte au jugement dernier. »

— « Ce jugement-là, on ne lui a pas encore fixé de date. »

— « Je t'en fixerai une, moi, de date ! » hurla Mauvais-coucheur.

Et mon neveu répondit:

— « Va ton chemin et occupe-toi de tes affaires ! Je ne te connais pas. »

Alors Gavrilaş s'est gonflé de fureur comme le lait sur le feu. Et il a osé se précipiter sur mon neveu.

Il ne l'a pas frappé. Il a perdu l'équilibre et s'est écroulé aux pieds de Valentin. Avec des gestes hésitants, il s'est relevé. Valentin l'a regardé avec des yeux de glace. Il s'est carré sur sa chaise comme un homme qui s'apprête à dire un mot. Sa bouche est restée entre-ouverte. Il s'est tu, et depuis, il continue à se taire.

Le docteur Costake expliqua:

— Sa vieille maladie de cœur.

— Hélas, camarade docteur, recommença à se lamenter la vieille. Il en a eu des ennuis, dans sa jeunesse, mon pauvre neveu. Y a que ceux qui l'ont soigné pour le savoir. Durant la dernière guerre, il a été enseveli deux fois par des explosions. Il a failli en mourir. Les docteurs lui ont conseillé de rester tranquille et de se soigner. Mais quelle tranquillité pouvait-il trouver ce malheureux Valentin, dans ce guêpier où les familles se déchirent et se mordent comme des chiens autour d'une charogne... Il a pourtant essayé plus d'une fois d'apaiser les querelles de ceux qui se disputaient la terre ou qui ne voulaient pas que les vieux s'instruisent. Moi aussi je suis vieille, et pourtant j'ai rudement bien fait d'apprendre à lire, pour savoir ce qu'y a sur le journal et ce qui se passe dans le monde. Nos vieux ont vécu assez longtemps comme de bêtes sauvages dans leurs terriers et leurs repaires. Il est temps au moins pour nous, les derniers restés, de profiter de la lumière. Nous n'avons plus de biens, parce que ceux des paysans libres se sont envolés pour payer les ripailles des autres. Au moins qu'on profite des bienfaits de l'esprit. Voilà pourquoi mon neveu Valentin a fait une autre guerre aussi, dans notre village, et pourquoi son cœur toujours tourmenté est devenu plus malade. Maintenant tout ça c'est fini pour lui.

La vieille se laissa choir sur la dernière marche de l'escalier menant à la terrasse. Elle posa sont front sur ses genoux pour ne plus rien voir de ce monde, et appuya ses mains ouvertes contre ses tempes, pour ne plus rien entendre de ce qu'on pourrait dire autour d'elle.

Le docteur lui toucha le bras. Elle sursauta, l'air épouvanté, et essuya rapidement ses larmes à sa jupe, sans employer les mains. Après quoi elle frotta vigoureusement sa figure fanée.

— Mère Cornelia, lui dit doucement le docteur Costake, venez avec moi au village, je veux revoir une fois encore mon ami, puis nous prendrons conseil d'autres personnes pour l'enterrer comme il se doit.

— Allons-y, allons-y, dit-elle, s'empressant de se lever et faisant effort pour retrouver son équilibre.

Elle essuya une fois encore son visage à la manche de son mantelet de laine, et se mit en route.

— Attendez, mère Cornelia, la voiture va arriver et nous irons tous.

La vieille fit un geste vague:

— Ma pauvre tête... murmura-t-elle; et elle sourit aux trois hommes.

Ils se rendirent tous quatre à Olaru.

A la porte de l'école brûlait un cierge dans une sorte de haute lanterne aux parois fumeuses. La cour était pleine de villageois. On se pressait à l'entrée: les uns arrivaient, d'autres sortaient de la chambre mortuaire avec des visages tristes. Ils venaient de voir leur instituteur pour la dernière fois. Des hommes d'âge mûr pleuraient après avoir baisé l'icône posée sur la poitrine du mort. C'était l'homme qui avait présidé à leur enfance, avec sévérité et mansuétude en même temps, l'homme qui les avait guidés de ses conseils et qui les avait consolés aux heures difficiles de leur existence. Il semblait dormir dans son cercueil couvert de fleurs. Il portait le costume blanc des paysans et un manteau de drap brun doublé de fourrure. Ses longs cheveux étaient séparés en deux, comme ceux des saints du monastère; sa moustache était coupée au ras de la lèvre et il avait été rasé de frais par un de ses parents qui avait le rasoir agile. Ses mains étaient croisées sur sa poitrine et l'on avait eu soin de mettre dans son cercueil le bâton et la pièce de monnaie nécessaires au passage dans l'autre monde. Il attendait, solennel et serein, le moment d'entreprendre son dernier voyage selon le rite ancestral, que les vieilles de la famille avaient soin d'accomplir.

Il y avait là le père Ionatan, l'aumônier, qui lisait des prières. Les vieilles femmes qui veillaient le mort écoutaient distraitement, comme si elles étaient perdues dans une longue nuit, sans comprendre. De temps à autre le murmure du moine s'interrompait. Alors, les pleureuses donnaient libre cours aux mélopées grinçantes de leur lamentation. Le mort n'appartenait plus au monde, mais à elles seules. Pendant la nuit et durant la matinée, ce sont elles qui avaient préparé son corps, le lavant, l'habillant de neuf, le parant pour la route qui allait le mener au grand jugement, sur l'autre rive de ce que les Egyptiens, très anciens législateurs de la mort, nommaient le fleuve Amenti. Dans les cuisines on préparait aussi les provisions pour le long voyage: pains en forme de couronnes et gâteaux de froment et de miel.

Quand les étrangers arrivèrent au village d'Olaru, guidés par la mère Cornelia, ils furent accueillis dans la pièce mortuaire par un silence figé et une légère fumée d'encens et de myrrhe.

Comme en un rêve, brusquement évoquées par ces lourds parfums, l'ermite se souvint des veillées et des enterrements de Goruni.

— Chez nous aussi, c'était pareil... murmura-t-il très ému, et plutôt pour lui-même que pour les autres.

— Il est certain, murmura le docteur Costake, qu'un même passé continue à peser sur le présent de votre famille comme de la mienne. On pourrait dire que les morts commandent aux vivants.

C'est vrai, se disait Sandu Calarașu plein de tristesse. Le respect et le recueillement de tous ces gens ne s'adressent pas aux bienfaits de celui qui a été leur ami, mais au rituel traditionnel de son enterrement.

Le moine Ionatan referma son livre de prières et invita les nouveaux arrivants à passer dans la pièce voisine. Là, il retira son étole brodée de soie et d'or et soupira en les considérant avec un réel chagrin. Il baissa le front avec humilité et dit à voix basse:

— Vous a-t-on raconté ce qui est arrivé? C'est moi qui ai recommandé à la pauvre Cornelia de venir vous mettre au courant...

— C'est elle en effet qui nous a tout appris, confirma le médecin de Slătiori. J'aurais peut-être dû venir plus tôt, mais je connais les coutumes auxquelles obéissent ces vieilles pleureuses. La tradition ne leur permet pas d'agir autrement qu'elles ne le font. J'ai vu qu'on lui avait attaché la mâchoire pour qu'il ne parte pas avec une figure stupéfaite et grimaçante, mais surtout pour que les esprits malins ne pénètrent pas dans sa gorge. Elles lui ont coupé les ongles et l'ont paré comme un marié. Pour pouvoir faire l'autopsie et voir l'état de son cœur, il aurait fallu l'amener à Slătiori. Mais elles s'y seraient sûrement opposées; à l'hôpital on lui aurait fait une chose inconvenante et diabolique.

— Ne soyez pas fâché, monsieur le docteur, lui répondit aimablement le moine Ionatan. Même nous, les membres du clergé, nous nous inclinons devant les vieilles traditions. Il n'y a pas moyen de l'empêcher.

— Je sais. La tradition est une loi beaucoup plus ancienne.

Dans la chambre voisine, où se trouvait le mort, montaient les lamentations des pleureuses. On y discernait l'expression d'un profond regret pour la vie sans joie de ce célibataire vieillissant. Au dehors, on entendait rire la jeunesse dans la lumière dorée d'un soleil de fin d'été.

Le fils de Sofia se glissa à l'intérieur. Il était clair qu'il avait quelque chose à dire. L'aumônier lui fit signe de rester sur place et d'attendre. Irimie referma soigneusement la porte et s'y adossa, jetant un regard vague sur les portraits et les tapis suspendus aux murs.

— Ce matin, dit le moine Ionatan, peu après le lever du soleil, lorsque j'ai fait sonner les cloches, j'ai vu entrer par la porte de l'église ce Gavrilaș dont on vous a parlé. Il s'était caché, après sa discussion avec l'instituteur, et espérait que celui-ci aurait repris conscience entre temps. Mais les cloches venaient de lui faire comprendre qu'il ne subsistait plus aucun doute. Il était sorti de son ivresse et me cherchait, les yeux grands ouverts, dans l'ombre de la nef. Ses cheveux étaient ébouriffés comme ceux d'une bête sauvage.

Je me suis approché de lui. Il s'est agenouillé devant moi et a balbutié d'un air épouvanté:

— « Qu'est-ce que je vais devenir, père Ionatan? Ne m'abandonnez pas.

— Que puis-je faire d'autres, païen, que de prier pour toi Celui dont la bonté ne connaît pas de limites?

— Mais je n'ai pas voulu le tuer, mon père. Ayez pitié de moi!

— Je comprends. Mais tu es tout de même la cause de la mort d'un bienfaiteur des hommes.

— C'est vrai. Mais plutôt que d'être jugé, condamné et enfermé, j'aime mieux me passer la corde au cou.

— Je ne pense pas que ta tante Cornelia s'adresse aux juges.

— Alors ?

— Eh bien, si personne ne porte plainte contre toi, Gavrilaş, tu n'as qu'à continuer à vivre comme tu as vécu jusqu'à présent. »

Il a incliné le front en gémissant, mais n'a pas répondu.

Et il restait là sur place, en proie à son tourment; au bout d'un moment il a levé la tête.

— « Pouvez-vous recevoir ma confession, père Ionatan, et m'infliger une pénitence comme vous l'avez fait, ces dernières années, à tous ceux qui ont avoué leurs péchés, et que vous avez envoyés travailler à la construction de la nouvelle école et du foyer culturel ?

— Quelle pénitence puis-je bien t'infliger, après ce qui est arrivé ?

— Quand même... si on allait me condamner et mettre en prison ?

— Après tout, c'est bien possible.

— Faut-il que je me cache ? Je m'enfuis dans un endroit désert ?

— Fais ce que tu crois bon.

— Hélas, hélas, père Ionatan, même si on ne me juge pas et si on ne me condamne pas, je sais très bien ce qui m'attend. C'est la malédiction qui pèse sur nous depuis notre ancêtre l'*ispravnic* auquel certains habitants d'Olaru n'ont jamais pardonné même jusqu'à ce jour. »

Il est parti en boitillant, les habits tout déchirés, pour avoir erré, la nuit, parmi les ronces.

Le père Ionatan s'approcha du fils de Sofia.

— Que fait ta mère, Irimie ?

— Ma mère pleure et lance des malédictions, père aumônier.

— Et c'est pour me dire ça que tu es venu ?

— Non, père aumônier. Quand ma mère a pleuré tout son soûl, ça finit toujours par lui passer. Je suis venu vous dire qu'on a vu Gavrilaş, le fils à Gavril, en train de rôder autour du cimetière, et puis autour du village. Il voudrait sans doute bien venir ici, pour voir ce qui s'y passe, mais il n'ose pas. Il avait l'air d'hésiter. Mais Niculaïe et Dumitru Şindilaru veillaient à la porte du cimetière et dans la rue à Pricope, comme le leur avait ordonné la mère Cornelia. Il faut vous dire que le camarade président du district et le camarade secrétaire du district sont partis tous les deux pour Piatra, alors le village n'a pour ainsi dire pas d'administration. Quand Gavrilaş a voulu entrer dans la rue à Pricope, le plus grand des jumeaux, Niculaïe, s'est dressé devant lui :

— « Va-t-en, misérable ! »

Quand il a reconnu cet homme vigoureux mais sage aussi, Gavrilaş, le fils à Gavril, a reculé. Il s'est alors précipité vers la porte du cimetière, espérant franchir le mur avant d'être rejoint par Niculaïe. Mais à la porte du cimetière l'attendait l'autre jumeau, Dumitru, aussi grand et terrible que son frère. Dumitru Şindilaru a poussé un cri et puis un grand coup de sifflet, à la manière des *haïdouks*.

— « Sauve-toi ! a crié Dumitru Şindilaru, avant que j'excite les chiens contre toi et que je te donne un bon coup de gourdin. »

En effet, tous les chiens de par là s'étaient rassemblés autour de la porte du cimetière en grognant et en aboyant, comme ils l'auraient fait contre un loup. Mais il n'y a pas que ça, poursuivit Irimie. Je dois vous dire aussi autre chose: les miliciens du district sont au courant des bruits qui courent dans le village. Comme personne n'a fait aucune réclamation, ils ne veulent pas intervenir dans les discordes de nos montagnards au sang vif. Pour ça il leur faut une plainte, noir sur blanc. C'est eux qui le disent — précisa Dărîndaï en riant — que nous avons le sang vif. Ils ne comprennent pas pourquoi Gavrilaş a quitté le village. S'il n'y a pas de plainte contre lui, personne n'a le droit de lui faire du mal, et eux ils ont le devoir de le défendre.

— J'irai parler aux camarades miliciens, intervint le directeur de l'hôpital de Slătiori. Il faut tout de même calmer les paysans.

Le docteur Costake hocha la tête d'un air de doute:

— Il est normal de prendre contact avec les camarades de la milice, mais les paysans, il faut les laisser s'apaiser par eux-mêmes. Il serait souhaitable, en premier lieu, de mettre un frein aux bavardages des femmes. Mais à Slătiori comme à Olaru, la langue des femmes et le souffle du vent il n'y a pas moyen de les arrêter. L'événement exige aussi un constat médical et un certificat, que je délivrerai aujourd'hui même, dès notre retour à Slătiori. La maladie de cœur de Valentin Olăreanu a provoqué la mort subite. Il m'a suffit de le regarder, c'est comme si j'avais fait l'autopsie. L'opération effective est irréalisable dans les circonstances spéciales dans lesquelles nous nous trouvons ici.

Dărîndaï écoutait, plissant le front dans son effort de bien comprendre chaque mot prononcé par le médecin. Il se trouvait comme devant une porte close, dont il pouvait toucher du doigt le mécanisme et presque en comprendre le fonctionnement. Ses joues étaient rouges de honte car son esprit se trouvait encore au fond d'une vallée et qu'il avait à monter longtemps avant d'arriver au sommet.

Le camarade Sandu lui tapota l'épaule en souriant. Les yeux du jeune homme s'embuèrent de larmes.

— J'ai été comme toi, Irimie, murmura le mécanicien. Prends patience, dans quelques jours tu partiras vers la source de toutes les sciences !

Dărîndaï inclina le front, ouvrit vivement la porte et sortit sans regarder personne.

— Ce n'est pas seulement de l'inquiétude qu'il faut voir chez ce garçon, dit le médecin au camarade Sandu tout en regardant la porte que le jeune homme avait refermée en partant. Il y a aussi de la tristesse, parce qu'il se sépare de son foyer, de la cheminée au coin de laquelle il se chauffait. Et puis il se fait du souci pour sa mère, qui restera seule. Mais par amour pour son fils, Sofia trouvera bien moyen de se débrouiller. Il y a quelques jours, depuis qu'elle a pris son service à Slătiori, je l'ai surprise en train de griffonner sur son registre. Elle m'a parlé d'un achat de soude à la « coopérative ». Elle sait qu'elle est « lingère ». Elle m'a surpris en m'informant qu'elle avait « adapté » une clef quelconque à une armoire. Sofia a l'oreille attentive et la mémoire nécessaire pour retenir les mots nouveaux qu'elle entend. Le professeur avait raison lorsqu'il affirmait qu'elle n'était pas aussi simple que l'on pourrait le croire à première vue.

— Elle a appris à lire et à écrire en cachette, ajouta le père Ionatan, et cela pour faire plaisir à son fils. Elle n'a pas les qualités qui donnent la sagesse: son printemps s'est prolongé jusqu'à présent.

En sortant, les trois visiteurs de Slătiori virent arriver la mère Cornelia. La vieille se trouvait dans une phase plus calme. En effet, tout ce qui se devait à son mort était sur le point d'être accompli.

Elle fut surprise d'apprendre que les invités ne restaient pas quelques instants encore pour prendre une collation. Mais elle savait qu'ils étaient très occupés à Slătiori. Peut-être voudraient-ils revenir le lendemain, vers une heure de l'après-midi, pour assister à l'enterrement. Il aurait peut-être mieux valu déposer le corps du défunt au foyer culturel; mais là-bas non plus il n'y aurait pas eu assez de place pour tout le monde qui s'était réuni. On n'avait jamais vu une telle affluence à un enterrement, dans la commune. Les collectifs du foyer culturel avaient orné la maison de fleurs et mis un drapeau noir devant la porte; et demain personne ne manquerait: ils seraient tous là, pour accompagner leur professeur au tombeau.

Les miliciens avaient téléphoné à Piatra, pour rappeller d'urgence le camarade secrétaire Mîndru et le président.

Pour le gâteau des morts, les moines leur avaient envoyé leur grand plateau en plus de ceux qu'ils avaient déjà ici.

Aussi la mère Cornelia priait-elle ces messieurs de venir sans faute.

La foule du dehors avait prêté une grande attention aux paroles de la mère Cornelia, puis elle s'écarta pour laisser le passage libre.

Profitant de cette journée clémente, Sandu le directeur de l'hôpital, l'ermite Pavăl et le médecin se dirigèrent à pied vers Slătiori, tout en parlant de la cérémonie funéraire du lendemain.

D'abord viennent les moines dans leurs robes sacerdotales, le supérieur en tête, puis les bannières, les dons pour les pauvres, les gâteaux des morts artistiquement ornés de sucreries et de café moulu; le cercueil sur une civière que des hommes à longs cheveux blancs portent jusqu'au cimetière qui se trouve à l'extrémité supérieure du village. Là se dresse une chapelle en bois surmontée d'une petite tour où tinte une cloche dont la voix claire semble se glisser sous les sons puissants du bourdon du monastère.

Tous les jeunes du village, en vêtements blancs, accompagnent leurs parents, les paysans d'Olaru, cependant que deux pleureuses expérimentées entonnent les chants de la séparation.

Aux carrefours, les vieilles du village déploient des pièces de toile sur lesquelles passe le convoi, après les prières de l'office des morts.

C'est ainsi qu'on arrive au cimetière où se déroulent les autres cérémonies. Des versets sont lus dans d'immenses livres à parements de cuir. Les moines chantent des litanies, d'autres font brûler l'encens.

L'un des jeunes instituteurs prononce quelques paroles d'adieu.

Mais la cérémonie la plus importante est accomplie par les vieilles compagnes de la mère Cornelia. Selon la tradition, elles ouvrent un instant le cercueil. Par-dessus le corps de celui qui fut l'instituteur Valentin Olăreanu, l'une des vieilles de la famille remet à une autre la poule noire qui représente l'âme de l'ombre solennelle qui gît dans le cercueil. En même temps, l'un des desservants du monastère verse sur cette ombre les saintes huiles, — cette eau que l'âme traversera pour passer de la vie au royaume des ombres. Un maître charpentier cloue ensuite le couvercle du cercueil, sur lequel des mottes de terre roulent aussitôt.

Ainsi, l'ombre et son âme s'enfoncent dans les ténèbres, vers le grand jugement. Elles errent un temps, payant les péages nécessaires, puis arrivent au siège

de la grande justice, où l'âme rend compte des actions de l'ombre. Heureuse l'ombre qui peut fournir la preuve de bonnes actions durant sa vie terrestre. Elle sera protégée dans la lumière éternelle.

Durant leur brève vie terrestre, les hommes d'un lointain passé ont éprouvé le besoin de se consoler en imaginant une vie durable pour leur âme partie vers d'autres rivages. C'est ainsi seulement qu'ils pouvaient se soutenir au cours de leur bref passage à travers la douleur, l'exil et la souffrance. Ils cherchaient un soutien à leur vie dans les mystères de la mort.

Aujourd'hui, que les erreurs sont dévoilées et les vérités conquises, les hommes trouvent la paix et la consolation dans cette vie, en chassant les terreurs du passé et en fleurissant leur existence, comme dans les rêves poétiques de l'enfance du monde.

Le docteur Costake Hanganu faisait l'apologie de son ami Valentin. Dans cette confusion de coutumes ancestrales, il parvenait à trouver le sens plus profond qui couronne la fin des bienfaiteurs spirituels des hommes, car aussi longtemps que dure leur souvenir, ils demeurent en communication avec la vie.

Le soleil dorait les lointains, et les filandres venus de l'inconnu flottaient, portant d'autres mystères.

OÙ L'ON TROUVE, DANS UNE AUTRE LANGUE, LA RÉPLIQUE D'UN RÉCIT DE TOLSTOÏ, ET OÙ L'ON VOIT PARAÎTRE L'HOMME DÉSIGNÉ PAR LE PROFESSEUR

Sous les tendres rayons du soleil de septembre, les quelques enfants du personnel de l'hôpital jouaient tranquillement auprès de la section de maternité.

Pour les jours pluvieux, une chambre leur était réservée. Ils avaient des jouets et s'amusaient sous la surveillance d'une vieille garde, la tante Safta. Mais, quand il faisait soleil, comme ce jour-là, ils gambadaient dans le pré voisin. La vieille les suivait d'un pas pesant pour les faire tenir tranquilles et freiner un peu leurs ébats. Les petites filles étaient assez sages, mais les garçons poussaient des cris pareils à ceux des flotteurs de trains de bois et des danseurs de *hora* qu'ils seraient un jour.

La vieille ne parvenait à s'asseoir lourdement sur son petit escabeau à trois pieds qu'au moment où le docteur Costake, le camarade Sandu Calarașu et surtout le fils de Sofia rendaient visite aux enfants. Depuis que sa mère était « lingère », Dărîndaï venait voir chaque jour les petits pensionnaires de la garderie attenante à l'hôpital.

Quand l'ermite Pavăl s'arrêta près de la clôture du petit jardin, les enfants cessèrent un instant leur vacarme. Puis quand parurent le médecin et le camarade Sandu, les sept petits se groupèrent autour d'eux et attendirent, les yeux brillants. Ce qu'ils attendaient, c'étaient des noisettes, des noix ou des pommes.

— Les enfants sont-ils sages, tante Safta? demanda le docteur Costake.

La vieille fronça son visage en un rire édenté:

— Les petites filles sont sages, camarade docteur, mais les garçons, c'est de vrais démons. C'est comme ça, il n'y a rien à faire.

Pourtant parmi ces enfants de montagnards se trouvait une fillette aussi espiègle qu'un garçon. Elle était vêtue comme tous les enfants de Slătiori, qui portaient exactement le même costume que leurs parents, mais en plus petit, à

leur mesure. Les garçonnets avaient la taille prise dans une ceinture de cuir bouclée par-dessus la chemise, et les petites filles avaient des jupes comme leurs mères, mais longues d'une coudée à peine. A Slătiori, la mode était, s'il vous plaît, de porter de petites *opinci* joliment froncées autour de la cheville. C'est donc en *opinci*, en jupe plissée et les cheveux tressés en nattes blondes que se présenta, sans aucune timidité, la petite Aglaïtza, fille d'Acsinte qui travaillait à l'hôpital. Elle s'approcha et demanda si Irimie n'allait pas leur rendre visite ce jour-là.

— Mais si, il viendra, répondit le docteur Costake. Mais que lui veux-tu, à Irimie Dărîndaï, Aglaïtza ?

— On veut lui dire de raconter encore une fois l'histoire où y a des ours.

— Ah, je comprends ! Eh bien, en attendant Irimie, voilà toujours un petit panier plein de noix. Mais attention, faites des parts égales pour tous.

— Egales, bien sûr ! répondit Aglaïtza en rivant sur les lunettes du docteur ses yeux ronds et verts comme la livèche.

Sur ce, Dărîndaï arriva.

— Dărîndaï, appella le directeur Sandu. Viens vite, ton public attend une histoire avec des ours. De quelle histoire s'agit-il ?

— Un moment, camarade Sandu. Je vois qu'ils ont reçu des noix. Qu'ils me donnent une noix chacun et je suis prêt à leur raconter l'histoire une fois de plus.

— On va vous payer honnêtement, répliqua Aglaïtza en riant de toutes ses dents blanches.

Elle choisit sept noix dans son petit panier et les glissa une à une dans son corsage.

L'ermite écoutait et ses yeux se remplissaient de larmes. Car il se souvenait des enfants de *Goruni* que leurs parents, quarante ans auparavant, abandonnaient tout seuls à la maison, où ils risquaient d'allumer un incendie, ou de s'ébouillanter, ou d'être blessés par quelque bête rétive.

Il sourit à Dărîndaï, dont il connaissait les intentions.

— Cette histoire, expliquait le fils de Sofia au directeur Sandu d'un air un peu gêné, nous a été lue un jour à l'école par notre professeur, monsieur Valentin. Mais je l'ai arrangée selon mes idées et selon le goût des enfants.

— Raconte, Irimie, nous voulons l'entendre aussi.

Après avoir passé dans l'enclos où jouaient les enfants, Dărîndaï leur conta l'histoire suivante:

— Il y avait une fois, chez nous, à Slătiori, une petite fille si malicieuse qu'on l'appelait Farfadette. C'était une petite blonde aux nattes couleur de blé mûr et aux yeux verts.

— Comme Aglaïtza ! crièreut en chœur les enfants, tout en s'asseyant dans l'herbe autour du fils de la mère Sofia.

— Et voilà que Farfadette est allée un jour dans la forêt—poursuivit Irimie, tandis qu'Aglaïtza ne le quittait plus des yeux — et tout en cherchant des fraises dans les bois, elle se perdit dans des terrains rocailleux et arriva finalement au bord d'un ravin. De l'autre côté de ce ravin se trouvait la maison des ours. C'était une sorte de grotte composée de deux pièces en enfilade, et avec des fenêtres grandes ouvertes par lesquelles on pouvait voir les sapins et le mont Ceahlău. C'est dans cette maison que vivaient Martin, le grand ours, Martine sa femme et leur petit Martinet. Mais ce jour-là, ils n'étaient pas chez eux.

Dans la première pièce de la maison des ours se trouvait une table: c'était une planche épaisse posée sur deux très grosses pierres. Sur la table, trois jattes faites de trois moitiés de citrouille: une grande jatte, une moyenne et une petite. La première était pleine d'airelles, la deuxième pleine de framboises et la troisième pleine de fraises des bois. Devant la jatte de Martin, une grosse pierre en guise de chaise, près de celle de Martine une autre pierre et pour l'ourson Martinet une pierre encore plus grosse que les autres, sur laquelle il montait pour pouvoir atteindre son écuelle. Près de la grande jatte, était posée une grosse louche en bois ; près de la moyenne, une cuillère, et près de la jatte la plus petite, une petite cuillère en bois également.

Farfadette monta sur la chaise de Martin, prit la grande louche, l'enfonça dans la jatte pleine d'airelles et y goûta, mais ne les trouva pas à son goût. Elle monta sur la deuxième chaise, prit une cuillerée de framboises. Elle n'aimait pas les framboises non plus. Elle jeta la cuillère et monta sur la pierre la plus haute. Elle goûta les fraises des bois. C'était bon. Elle les mangea. Mais au moment de descendre, la grosse pierre roula.

Ensuite, Farfadette passa dans l'autre pièce où se trouvaient, sur des lits en branches de sapins, des matelas de mousse sèche, l'un plus grand pour le père Martin, l'autre de moyenne grandeur pour la Martine, et le troisième, plus petit, pour le Martinet, l'ourson.

Elle s'assit sur chacun des lits, pour voir s'ils étaient bons. Le meilleur, et qui lui parut le plus indiqué pour elle, était celui de l'ourson. Elle s'étendit donc sur le petit lit et se laissa aller au sommeil.

Mais voilà les ours qui reviennent de la forêt; ils entrent dans la première pièce, où leurs jattes étaient posées sur la table.

Le grand ours grogna d'une voix maussade:

— Qui a osé toucher à ma jatte, et a jeté par terre mes airelles?

Et la Martine continua d'un air stupéfait:

— Qui a touché à ma jatte et a renversé mes framboises?

Et le petit Martinet grommela:

— Qui a mangé mes fraises et ne m'en a laissé aucune?

— Où est le voleur? cria fortement le père Martin.

— Où peut-il être? dit Martine, étonnée.

— Le voilà-à-à! cria le petit Martinet en colère.

Farfadette s'éveilla dans l'autre pièce, sauta par la fenêtre et disparut par le sentier qui descendait vers la clairière.

Le petit ours poussa un nouveau cri, puis s'approcha de Martine et la regarda de bas en haut, par-dessous ses sourcils, la mine furieuse.

La petite fille courut tout d'une traite jusqu'à Slătiori, elle entra sagement dans la maison de ses parents et ne raconta à personne ce qui lui était arrivé.

— Mais comment as-tu su, toi, ce qui lui était arrivé à Farfadette?

— Le lendemain, caché derrière un framboisier, j'ai entendu les ours s'étonner de cette aventure. Mais ils n'étaient plus tellement fâchés.

(Ici s'arrête le manuscrit de ce roman)

Illustrations de G. LABIN

Deux jeunes écrivains

NICOLAE ȚIC et RADU COSAȘU

Nicolae Ţic et Radu Cosaşu *sont issus de la plus jeune génération d'écrivains, celle qui a grandi dans l'air vif de la révolution sociale qui a transformé notre pays. Membres des brigades de travail de la jeunesse, militants de l'Union de la Jeunesse Ouvrière, reporters et publicistes de la presse quotidienne et littéraire, ils ont pu connaître ainsi de très près le « terrain », les avant-postes du front pacifique de la construction socialiste. C'est là un aliment extrêmement nourrissant, indispensable à la vocation d'un écrivain authentique et conscient de sa mission humaniste ! Là-bas, dans les centrales industrielles, dans les exploitations agricoles collectives ou sur les grands chantiers ont été cimentées non seulement les fondations du nouveau régime, mais aussi une nouvelle conscience. Pourtant la formation de cette conscience est le résultat — dramatique, mais d'autant plus passionnant — d'un combat mené non seulement contre les difficultés inhérentes à un effort créateur aussi gigantesque, mais aussi contre les tendances égoïstes, individualistes, parfois tyranniques, demeurées dans la mentalité des hommes après la « retraite des eaux », après que le régime d'oppression ait été banni. Le héros du récit* Absence injustifiée *de Nicolae Ţic, comme celui de* Aveux dans la nuit *de Radu Cosaşu sont tous les deux — l'un par sa fermeté retrouvée et l'autre, par son exigence vis-à-vis de soi-même — des caractères qui illustrent assez bien les victoires que l'esprit avancé, le caractère socialiste ont remportées sur les vieilles mœurs. Quant aux deux auteurs, dont l'évolution d'ailleurs continue, ils représentent, eux aussi, quelques-unes des diverses tendances qui animent le champ si varié de la littérature roumaine actuelle.*

NICOLAE ȚIC

Absence injustifiée

— Donc, vous affirmez avoir été malade?

— J'ai eu trente-neuf de fièvre !

— On ne le dirait pas...

— Je suis resté toute la journée au lit. Je n'ai rien mangé. J'ai bien cru que j'allais mourir !

— On ne le dirait pas...

— Voilà trois ans que je travaille dans votre section. En trois ans je n'ai jamais manqué sans raison valable. Hier je n'ai pas pu venir, c'est vrai, mais je vous promets que cela ne se produira plus.

— Je veux connaître le motif de votre absence.

— Mais puisque je vous dis que j'ai été malade !

— Eh bien, moi je vous répète que ça ne se voit pas.

— Aujourd'hui, peut-être, puisque je suis guéri. Je me suis fait faire trois piqûres, alors forcément, quoi !... Mais c'est hier qu'il fallait me voir ! Il faut tenir compte du fait que j'ai manqué une seule fois, par hasard... Je sais bien qu'il aurait fallu vous prévenir, mais puisque je n'ai pas quitté le lit... J'ai frappé contre le mur, pour appeler les voisins... Si un voisin était venu, vous comprenez, je l'aurez chargé de vous donner un coup de fil. Mais tous les voisins étaient partis depuis le matin et je ne les ai entendus rentrer que très tard, dans la soirée. Voilà ce que j'ai eu à vous dire. Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter.

— Le motif pour lequel vous avez manqué?

— Nous revenons toujours à la même question?

— A la même.

— Je le regrette infiniment.

Ilie Pogor mit sa casquette crânement de côté, puis consulta sa montre. Il était quatre heures moins dix; et il avait promis d'être de retour à quatre heures. Si possible plus tôt. Or, il ne pourrait être chez lui ni à quatre heures, ni même à cinq, parce que Bogolea allait ressasser à l'infini sa question. Le vieux aurait-il eu vent de quelque chose? Non, il ne pouvait pas savoir ! Ilie Pogor se dirigea vers la porte en déclarant qu'il était pressé.

— Vous ne m'avez pas encore dit pourquoi vous avez manqué hier !

— Pourquoi ? Oh la la ! répondit le jeune homme, exaspéré. Vous me harcelerez donc de cette question même dans la tombe ? Pourquoi j'ai manqué ? Voulez-vous que je vous le dise sincèrement ?

— Excellente idée.

— Si je vous le dis, vous ne me croirez pas !

— Qu'en savez-vous ?

— Vous ne me croirez pas — je le jure sur tout ce que vous voulez — et alors vous reprendrez l'histoire depuis le début : « Pourquoi avez-vous manqué ? » Sachez donc que j'ai fait une chose extraordinaire ! s'écria le jeune homme. Et dont on parlera ! Moi-même, je ne m'en serais pas cru capable ! Naturellement, vous souriez ! Quand je vous le disais que vous n'allez pas me croire...

— Une chose si extraordinaire, vraiment ?

— Je me suis marié. Hier, je me suis marié.

— C'était donc ça ! fit Bogolea en riant. Oh, il y en a d'autres qui l'ont fait avant vous ! Si vous me l'aviez dit d'avance, vous auriez eu un jour de congé. Ou plutôt non ; trois jours de congé. Et si vous m'aviez invité, je serais venu à la noce.

— Je n'ai invité personne.

— Vous avez eu tort.

— Allons donc ! Je me demande ce que vous avez pu imaginer — répliqua Ilie Pogor, vexé par la réaction du vieux. Je vous l'ai bien dit, que vous ne me croiriez pas. Pourquoi insistez-vous ? A votre idée, tout s'est passé de la façon la plus simple : un jeune homme a connu une jeune fille... c'est charmant — oui, charmant, en vérité — et hier ils se sont mariés ! Comme tant d'autres avant eux. Et bien, apprenez qu'en ce qui me concerne, les choses ont été bien plus compliquées, lança Ilie Pogor. Ah, on en parlera, longtemps, de cette histoire ! Permettez, camarade Bogolea... Avant-hier, vers quatre heures, en arrivant à la maison, j'ai trouvé une dépêche. Le facteur l'avait glissée sous la porte : « J'ai voulu venir, mais ils m'ont ramenée de la gare. Je suis tenue de force, on me bat. » Eh bien, camarade, à cinq heures j'étais déjà en wagon. Il ne faut pas vous fâcher, mais il m'était impossible d'être à mon travail, hier, parce que... bon dieu ! vous ne pouvez pas imaginer tout ce qui m'est arrivé ! Ma femme et moi, on est du même village et on se connaît depuis qu'on était enfants. J'ai toujours été pauvre, elle aussi. A huit mois, elle avait perdu ses deux parents. Il y a trois ans, je suis venu ici pour apprendre un métier. Elle m'y aurait bien accompagné, mais son oncle n'a rien voulu entendre.

C'est un nommé Borcea. Il l'a élevée. Moi, j'ai dit à la jeune fille : « Ne te fais pas de mauvais sang, j'irai à Bucarest, j'apprendrai un métier, j'aurais un bon salaire, et alors nous nous marierons. Quand je t'appellerai, tu viendras me rejoindre, et tu seras enfin débarrassée de ton oncle. » Voilà quatre mois que je lui ai écrit pour la première fois de venir à Bucarest. Tous les papiers étaient en règle, il n'y avait plus qu'à passer au Conseil Populaire pour se marier. Au bout de quelques jours d'attente, j'ai reçu une lettre : « L'oncle ne veut pas. Il m'oblige à épouser un garçon de par ici. Il me bat toute la journée. » Vous entendez ? Il la battait ! Alors j'ai écrit à Borcea : « Tâchez de devenir raisonnable, sinon je viens vous trouver et votre compte est bon. Tant que Maria est restée chez vous elle a été votre domestique, elle a toujours travaillé pour vous. Maintenant,

il faut la laisser partir. Et ne plus lever la main sur elle. Vous avez compris ? »

Eh bien, il n'a rien voulu comprendre. Borcea se faisait un autre raisonnement, qui n'était pas mauvais à son point de vue: si Maria épouse un gars du village qui possède un peu de bien, Borcea sera le vrai maître de ce lopin de terre et, au lieu d'une seule domestique, il en aura deux: Maria et son mari. Mais voilà qu'une nuit Maria a fait son balluchon et, en cachette, a couru jusqu'à la gare. C'est elle qui me l'a écrit: quatre kilomètres, jusqu'à la gare, elle n'a fait que courir ! Mais Borcea s'est aperçu de son départ et s'est mis à sa poursuite. Comme il était à cheval, il a pu la rattraper. Les deux jours suivants, il n'a pas arrêté de la battre. Je lui ai écrit: « Si ça continue, je m'adresserai au Tribunal. T'es un homme ou un chien ? » Enfin, avant-hier, Maria devait venir à Bucarest pour notre mariage. De nouveau, il l'a surprise au moment du départ. Ça ne pouvait plus durer ! J'ai bien regretté de ne pas être allé au village dès le début, pour regarder Borcea dans le blanc des yeux et lui dire ma façon de penser. Ensuite j'aurais pris Maria par la main et lui aurais dit: « Viens avec moi ! » C'est seulement avant-hier que j'y suis allé. Je pense que Borcea a appris mon arrivée avant même que je sois descendu du train. Comment il a fait, je n'en sais rien ! En tout cas, il a bien verrouillé sa porte. J'ai frappé, j'ai crié pendant plus d'une demi-heure. Depuis que je suis au monde, je n'ai jamais sauté une clôture pour entrer chez des étrangers ; je ne sais pas comment ça c'est fait, mais le fait est que je n'ai jamais sauté une clôture. Cette fois, je me suis dit: après tout, il n'est pas trop tard pour essayer ! J'ai pris mon élan, j'ai sauté, et une fois dans la cour de Borcea je me suis remis à appeler. Comme je montais les marches, voilà Borcea qui sort de la maison. Il ne me dit rien, pas de politesses, mais pas d'insultes non plus. Il s'appuie contre le mur et me regarde. Je me dis: « Il est vieux, mais n'empêche qu'il n'a pas de jugeote. Il veut peut-être me taper dessus. Il n'a qu'à essayer, si ça lui chante ! » Je dis poliment bonsoir et je m'apprête à entrer.

— Tu es venu chez nous ? me demande-t-il.

Je réponds:

— Oui, je suis venu chercher Maria. Si vous ne voulez pas me laisser entrer, dites-lui de s'habiller. Je l'attendrai. Notre train ne part que dans deux heures.

— Et qu'est-ce que tu lui veux, à la Maria ? me demande Borcea qui semble ne pas comprendre.

— Vous devriez plutôt me laisser entrer. . . dis-je, pour tâter le terrain.

— Maria est au lit, elle est malade.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Oh, les femmes ! — fit-il en ricanant.

— Vous l'avez encore battue ?

Je pousse Borcea de côté — oui, camarade Bogolea, je jure sur tout ce que vous voudrez que je ne me souviens pas de l'avoir frappé, comme il le prétend — et j'entre. Je regarde de tous les côtés: dans la chambre se trouvaient deux hommes du village et la femme de Borcea, mais Maria n'y était pas. J'ouvre la porte de la chambre qui donne sur la ruelle. Dans son lit, Maria s'était soulevée. Borcea m'avait suivi. Il m'attrape à la gorge. Les deux hommes du village, de braves gens, se précipitent pour nous séparer. La femme de Borcea, elle, criait, comme si la maison avait pris feu.

— Tenez-vous tranquille — dis-je à Borcea. Je ne me suis jamais battu... je n'ai jamais pris personne à la gorge... Mais si vous ne vous tenez pas tranquille, tant pis pour vous.

— Maria ne s'en ira pas d'ici !

— Elle partira, c'est moi qui décide.

Maria s'était levée du lit et rassemblait ses affaires. Borcea se précipita sur elle et voulut l'empoigner par le bras. Alors je lui saute dessus. Pouvais-je faire autrement? Il prétend que je lui ai donné un coup de poing. Moi, je ne m'en souviens pas. Je lui ai simplement dit:

— Tenez-vous tranquille. Vous êtes assez vieux pour ça !

Ensuite, je me suis tourné vers Maria:

— Habille-toi, emporte des vêtements plus chauds, il ne s'agit pas de prendre froid. Notre train part dans deux heures.

Je regarde Borcea: il semblait frappé par la foudre. Les deux hommes du village, de braves gens, s'étonnent de son attitude, mais prennent congé et s'en vont. La femme de Borcea se tient près du poêle et se lamente: « Nous l'avons pourtant bien soignée, cette fille, et voilà qu'elle nous quitte ! »

— C'est notre fille, siffle Borcea entre ses dents.

— Restez à votre place.

— Nous l'avons adoptée légalement.

— Vous avez légalement engagé une domestique. Ça fait votre affaire, naturellement.

— Maria, pourquoi t'en vas-tu?

Borcea perd patience, il retrousse ses manches et s'approche de Maria. I veut encore la frapper. Elle prend peur. Je lui dis:

— On verra bien s'il ose... Il n'a qu'à essayer... N'aie pas peur !

Borcea lève la main sur elle, mais, du coin de l'œil, il me regarde.

— Tu vas recevoir une paire de gifles ! crie-t-il. Mais il évite de la frapper.

— Passez à côté, lui dis-je, pour la laisser s'habiller.

— Je suis chez moi, je reste où ça me plaît.

— Passez à côté !

Il lève le poing pour me frapper. Je lui fais remarquer que c'est honteux de la part d'un vieux comme lui. Gêné, il laisse retomber son bras. Je dis à Maria qu'à présent personne ne la battra plus. Il n'y aura plus personne, pour le faire. Elle rit, toute contente de partir, de quitter pour toujours cette maison. Un quart d'heure plus tard, elle était prête et nous avons voulu prendre congé, comme il se doit. Borcea nous a tourné le dos. Sa femme a commencé à crier et à nous maudire. Moi, je me suis mis à rire. « Quel venin il y a en eux ! C'est curieux que ça ne les fasse pas éclater. »

Nous sortons dans la cour, Borcea est sur nos pas. Je me dis qu'il veut nous accompagner. Mais quand j'ouvre la porte, Borcea prend son élan et donne un grand coup de pied à Maria. Tout s'est passé en quelques instants. Je n'ai pour ainsi dire rien remarqué. Borcea sest sauvé. Arrivé sur le devant de sa maison, il a pris sa faucille et m'a menacé: « Viens-y, si tu l'oses. » Maria a perdu connaissance. Je l'ai prise dans mes bras et l'ai portée jusque chez des amis où un médecin est venu l'examiner. Nous n'avons quitté le village qu'hier matin. A onze heure, nous sommes arrivés à la Gare du Nord. A midi, nous devions nous présenter devant l'Officier de l'état civil. J'ai acheté un bouquet de fleurs

à Maria et nous sommes allés au Conseil Populaire. Nous seuls, avec les fleurs. Je n'ai pas eu le temps d'inviter des amis, et puis Maria ne se sentait pas bien. Mais, camarade Bogolea, je les inviterai tous à la maison et on fera une noce à tout casser !... Pas aujourd'hui, parce que je suis occupé: je passe chercher Maria et on va au Tribunal. C'est que, voyez-vous, Borcea n'est qu'un salaud. Parfaitement, un salaud ! Et je ne vous inviterai pas demain non plus; demain, nous ferons des achats. C'est après-demain, samedi soir, que vous viendrez tous chez nous. Je n'aurais pas voulu en parler aujourd'hui. Excusez-moi pour mon absence d'hier. Je voulais vous faire une surprise. Mais puisque vous avez insisté... Seulement, je vous prie de ne rien dire encore à personne. Vous me le promettez?

— Espérons-le.

— Je voudrais que vous me le promettiez.

— Entendu, je ferai l'idiot.

— Non, pas l'idiot, autre chose... vous serez discret. Samedi, à midi, je vous inviterai tous. Et maintenant, permettez-moi de partir: il est quatre heures et demie et j'ai promis d'être à quatre heures à la maison.

RADU COSAŞU

Aveux dans la nuit

Eh bien, bravo camarade Dobre ! Voilà une heure que je vous attends, j'ai les jambes gelées. Pourquoi cela a-t-il tant duré? Vous aviez pourtant juré de les abréger, ces séances de bureau. Parole, je suis tout transi. Je vous ai d'abord attendu dans la chambre de garde, avec Vintilă, mais j'ai perdu patience et je suis sorti dehors, m'asseoir sur un banc. Vintilă déchiffrait des mots croisés et n'arrêtait pas de me casser les oreilles. Je ne sais pas si ça vous est jamais arrivé: d'être là, absorbé dans vos pensées avec quelqu'un d'autre, à côté de vous, à cent lieus. Non?

Alors, on a le bec gelé, camarade Dobre? Vous n'avez rien à dire? Vraiment? Qui l'aurait cru ! Ça ne vous ressemble guère ! Vous êtes fâché? Qu'est-ce qu'il y a? Rien. Allons donc ! Je ne vous connais que depuis un mois, mais ça ne prend pas, comme disent les gars. Pourquoi cette grimace? Ah, vous n'avez pas fait de grimace? Vous croyez que parce qu'il fait noir sur la route, je n'y vois rien? Vous n'aimez pas ce que je vous dis? Je vois, vous n'aimez pas les grands mots. Moi non plus, seulement votre silence me déroute et je débite bêtises sur bêtises. Sinon des bêtises, en tout cas des choses qui ne vous intéressent pas. Ah si, ça vous intéresse? Vous voulez être gentil. Pas la peine, allez ! Vous ne voulez pas entrer un instant au buffet? Est-ce que vous aimez manger sur le pouce? Moi non plus. Merci, je n'ai pas faim, j'ai mangé. Je vous aurais bien accompagné à la cantine. Mais, il se pourrait qu'à cette heure elle soit fermée. Peut-être que Tase dénichera quelque chose pour vous à la cuisine. Ah, vous ne voulez pas de faveurs. Je comprends. Alors? Non, non. Ne me parlez pas du restaurant. Tout y est sale; la mangeaille se rebiffe dans l'assiette, comme dit Tase. Et puis, il y a autre chose, le piano est désaccordé, c'est épouvantable. Ah, vous l'avez remarqué, vous aussi. Mais non, je ne simule pas. Vrai, vous me faites de la peine, camarade Dobre. Vous croyez que je fais mine d'être de bonne humeur, histoire de vous obliger à causer. Vous vous trompez. Si vous voulez vous taire, à votre guise. Dites, vous aimez la musique? N'importe quelle musique? Tous les genres, légère, symphonique et populaire. J'en suis bien content. Tenez, samedi, demain soir, après la réunion, je vous invite chez moi, à une audition. Vous savez que j'ai un phono? Ah, vous êtes au courant. Vous m'effrayez, camarade Dobre ! J'ai une discothèque vraiment unique. Vous verrez. Non, non, ce n'est pas pour me vanter. En Union Soviétique, pendant quatre ans, je n'ai fait qu'acheter des disques, tout ce que vous voulez, de Glazounov aux chants des nègres du Soudan. Partout où j'ai été, trois chantiers jusqu'à celui-ci, j'ai pris mon phono avec moi, dès les premiers jours. Je pouvais me passer de tout, sauf de mon phono. A Suseni, je ne sais pas si vous connaissez, les premiers mois il n'y avait pas l'électricité, eh bien je mettais les disques dans l'obscurité, sans même allumer la lampe. Je les reconnais les yeux fermés, comme les aveugles. Il faut écouter ça, la *Sonate à la Lune*, à Suseni, dans une chambre en terre glaise, fraîchement passée à la chaux, sur une paillasse qui grince, bourrée tout exprès pour le camarade ingénieur. Mon père a réparé des pianos toute sa vie. Il n'a pas garni ses poches; il a été quarante ans au service d'un grand négociant de pianos, un nommé Polac.

Il m'emmenait avec lui à peu près partout, pour des réparations, des accordages, car il rêvait de faire de moi un pianiste célèbre. Je n'avais pas pour un sou de talent, je m'en suis vite aperçu, mais le vieux n'a cessé d'espérer jusqu'à l'heure où il est mort, pauvre comme Job, qu'il verrait le jour où il s'amènerait un beau matin, à l'Athénée, afin de contrôler le piano pour mon concert du soir. Enfin, il en est tout de même resté quelque chose. Je ne sais pas, mais j'ai l'impression que le restaurant est vide et que ce soir il n'y a pas d'orchestre. Vous entendez un piano, vous? Qu'en dites-vous, on y va?

✧

Pas mauvais du tout, ce rouge, hein? Vous ne prenez plus rien? Non, merci, moi pas. Je n'ai pas faim, je vous l'ai dit. Non, non, pas de vin non plus, ça suffit comme ça. Alors, vous ne voulez plus rien prendre.

Je vous regardais tout à l'heure, pendant que vous mangiez, camarade Dobre. Vous ressemblez beaucoup à un copain que j'ai eu en Union Soviétique, un Bulgare, Naïdénov. Lui aussi, il avait comme vous des pommettes saillantes et en biseau, les tempes comme pressées. A cause de la pauvreté et de la misère, qu'il disait, qui ne s'effaceraient plus jamais, même s'il ne devait plus vivre que dans la richesse. Vous avez été chauffeur de locomotive? Oui? Formidable ! Oh, non, ce n'est pas parce que j'ai deviné que je dis ça, vous m'avez mal compris, camarade Dobre. Vous me croyez donc si vaniteux que ça? Non, seulement Naïdénov lui aussi a été chauffeur, et il avait les mêmes yeux que vous, tenez, très vifs, pénétrants, petits mais brillants, comme jaillis de la braise. Et ces mêmes taches, là, dans les coins. Et les cernes aussi. Voilà que vous recommencez à faire la grimace. Il y a de la lumière et je vous vois, maintenant. Vous avez l'impression que je vous ai trop regardé. Je vous ai décrit. Moi non plus, je n'aime pas ça, d'être décrit, analysé, tourné et retourné sur toutes les coutures. Mais vraiment, votre ressemblance avec Naïdénov est extraordinaire et ça a été plus fort que moi. Je vous demande pardon. . . Oui, il faisait la philo, en Union Soviétique. Pourquoi souriez-vous? C'est l'une des grandes espérances de la philosophie bulgare. Ça faisait dix ans qu'il étudiait, il avait quitté la production en '47 et se trouvait en Union Soviétique depuis deux ans, pour se spécialiser, en éthique. Dites, pourquoi souriez-vous? Naïdenov vous intéresse, lui aussi? Je vous parlerai de lui, un jour. Peut-être demain, tenez, après l'audition. C'était un type extraordinaire. . . On avait fait connaissance le soir même de mon arrivée à Moscou. Je voudrais vous demander quelque chose, camarade Dobre. Mais il faut me promettre de me répondre franchement. Vous avez souri parce que, vous aussi, vous voulez faire la philosophie. . . ou quelque chose d'approchant. Je suis tombé juste, hein? Non, répondez clairement: oui ou non? Vous voulez faire la philo, étudier. Non, ne vous dérobez pas. Avouez que votre ressemblance avec Naïdénov est fantastique. Vous voulez peut-être étudier l'éthique? Ah, l'économie politique. C'est pas mauvais non plus. Naïdénov disait que dans chaque chauffeur il y a un philosophe en herbe: il observe le feu, le mouvement, il est tout en sueur, que faut-il de plus, comme point de départ, pour se mettre à méditer? Trinquons ! A la philosophie? Que voulez-vous dire par là, camarade Dobre? Vous savez peut-être que j'ai fait un an de philo à Bucarest? Je n'ai rien à cacher; oui, avant les constructions, j'ai fait un an de philo. Mais je n'avais pas la bosse, pas de talent; je n'ai pas l'esprit à m'aventurer au loin dans les abstractions, les théories. J'ai voulu faire la philo parce que j'aimais une fille qui étudiait ça. J'avais 21 ans, c'est un péché qu'on pardonne, non? Pourquoi riez-vous? Non, vraiment, pourquoi riez-vous? Non, merci, plus de vin, ni rien d'autre, avant que vous me disiez pourquoi vous riez.

D'accord, vous avez raison ! Voilà une heure que je suis là, à faire de la philosophie avec vous. Vous croyez que je ne m'en rends pas compte? Au fond, vous avez voulu qu'on trinque pour mes « philosophismes », et pas pour la science. Je l'ai bien compris, allez. Mais pourquoi m'avez-vous laissé parler? Et en général, pourquoi me laissez-vous parler tant que ça? Vous devriez m'interrompre, écarter ces deux verres là, et me demander: Camarade Manu, que voulez-vous donc? Oui, c'est ça que vous devriez faire. Moi, le vin ne me grise pas, ne m'étourdit pas, au contraire, il me donne un coup de fouet, il m'éclaircit les idées, sauf que — et ça c'est désagréable — il m'incite à bavarder, à discuter. Vous savez ce que c'est la logique des pochards: mais non, voyons, je ne suis pas soûl. Je ne me suis soûlé que deux fois dans ma vie, et ça ne m'a pas plu du tout, j'ai juré qu'on ne m'y reprendrait plus, quitte à passer pour un nigaud. C'est écœurant. Mais je voudrais vous dire autre chose: depuis que je vous ai rencontré, dans la cour du comité du district, et puis après, en chemin, et jusqu'ici au restaurant, j'ai essayé tout le temps de vous faire croire que j'étais gris, aviné. Je n'ai pas réussi, je le sais. J'ai sauté d'une idée à l'autre, m'accrochant à chaque mot,

mais c'est encore trop peu pour faire croire qu'on est soûl. Je sais bien, allez. Je ne peux pas m'abuser. Ni vous non plus. J'ai bien vu que vous ne me croyez pas. Et dès l'instant où vous avez rempli mon premier verre, j'ai décidé de mettre fin au jeu et de vous dire carrément ce que j'avais sur le cœur. Que voulez-vous, je ne sais pas jouer la comédie, je ne sais pas mentir.

Ce que je voulais vous dire? Eh bien. . . Vous avez entendu parler de l'accident d'hier, n'est-ce pas? L'accident qui est arrivé chez nous, au barrage, avec cette benne. Comment, vous n'en avez pas entendu parler? Vraiment, camarade Dobre? Vous n'avez pas entendu dire que la benne s'est renversée, hier, avec les pierres et tout, sur Scoruș? Impossible que vous n'en ayez pas eu vent. Tout le monde est au courant. Vraiment, je suis éberlué, d'habitude, rien ne vous échappe. Si, vous savez, mais vous ne voulez pas me le dire! Je ne comprends pas pourquoi! Je ne vous connais pas très bien, mais je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de me cacher que vous êtes au courant. Et cette façon de sourire, tout le temps! Dites, pourquoi souriez-vous en ce moment? Qu'y a-t-il de drôle, dans toute cette histoire?

Qu'en dites-vous, si on sortait un peu à l'air? Je déteste les confidences au restaurant, à l'heure de la fermeture, avec les chaises renversées sur les tables. Réglez l'addition, je vous attends dehors.

✧

La vérité est que je ne voulais pas discuter de l'accident avec vous. Ça m'étonne beaucoup que vous n'en sachiez rien. Mais il faut bien que je vous croie, puisque vous le dites. Je voudrais vous demander, à propos : que croyez-vous qu'il y ait entre Lena Bălan et moi? Vous n'allez pas me dire que là-dessus non plus vous ne savez rien. Ah, vous en savez autant que tout le monde. Seulement voilà, le monde jase, personne ne sait rien au juste. Il suffit de danser trois fois ensemble, au lieu d'une, à un bal de l'Union de la Jeunesse, de gagner à la tombola un coq en fer-blanc, et de nous amuser de l'air ridicule qu'il peut avoir, pour qu'aussitôt on se jette des œillades et on se mette à cancaner. Ça ne vous intéresse pas? Et pourquoi ça, camarade Dobre? Les œillades, les racontars, les gens, il faut s'intéresser à tout ça. Je n'ai pas une tête de théoricien, je vous l'ai dit, mais j'ai toujours été intéressé, sur les chantiers où j'ai travaillé, par les rapports concrets entre la conscience et l'existence. Dans un milieu socialiste plus que typique comme l'est notre chantier, tenez, eh bien on voit subsister des attitudes, des penchants qui vous rejettent tout d'un coup de vingt, de trente ans en arrière. Ça n'est pas pour me faire peur, ni pour me démoraliser, non, ça m'intéresse. Pourquoi ça? Eh bien, je comprends bien que les relations socialistes entre les gens ne peuvent se développer au rythme auquel on coule le béton au barrage. Mais si ce barrage ne consolide et ne développe pas tout ce qu'il y a de socialiste entre nos gens, je veux bien ne plus remettre les pieds au chantier. Il faut voir plus loin que le béton, tout comme il faut voir plus loin que l'œillade jetée par X parce que je riais avec Lena d'un coq en fer-blanc. Elle m'a semblé vulgaire, cette œillade. Je vois que vous m'approuvez tout le temps. Voulez-vous que je vous dise pourquoi? Je suis tous vos gestes, camarade Dobre, et il ne faudrait pas croire que parce que je discute, je ne vous surveille pas. Vous m'approuvez comme un gosse, oui, oui! Quand un gosse veut écouter une histoire, quand quelque chose l'intéresse, eh bien il a exactement la même attitude que vous. Il ne faut pas m'en vouloir de ce que je vous dis là. Vous m'approuvez pour entretenir en moi un terrain propice aux confidences. Oui, mes confidences vous intéressent, mais vous n'avez pas voulu me le dire carrément. C'est cela que je voulais vous dire ce soir: entre moi et Lena il n'y a plus rien, il ne faut rien croire de ce que racontent les gens. Oui, c'est cela que je voulais vous dire. Vous ne trouvez pas que c'est important? Moi si, très important même, et c'est justement pour ça que je vous ai attendu. Pour moi, il est très important que le secrétaire d'une organisation du parti sache tout de quelqu'un dont on discute demain la candidature au parti. J'aurais peut-être dû vous le dire dès le début, sans tant de détours. J'ai hésité tout le temps, je n'arrivais pas à trouver le bon moment, votre silence me déroutait, tout comme maintenant, tenez. Au revoir, et bonne nuit. Vraiment, c'est bien cela que je voulais vous dire, croyez-moi. . .

✧

Pourquoi ne lui ai-je pas dit la vérité? Tout était cousu de fil blanc. Comment pouvait-il croire que je l'avais attendu dans le froid, que je l'avais accompagné au restaurant, que je ne le lâchais pas de toute la nuit, tout ça pour lui raconter une bagatelle? Il ne m'a

pas cru, d'ailleurs. Car ce n'est qu'une bagatelle par rapport à la vérité. Il est sûr et certain qu'il est au courant. Alors pourquoi ne lui ai-je rien dit? Je me suis laissé dérouter par l'aplomb avec lequel il m'a dit qu'il ne savait rien de l'accident. En réalité, il est au courant.. Mais il attendait que je lui en parle, et j'ai fait exactement le contraire. Je me suis défilé, sans voir qu'il attendait que je parle. C'est drôle; je n'ai même pas songé un instant à lui cacher l'accident. Et pourtant, avec quelle facilité j'ai ajourné de nouveau les aveux, de quel air naturel j'ai exagéré mon malentendu avec Lena. J'ai l'impression qu'il est derrière moi. Non, il n'y a personne. Je vais aller à l'hôpital. Ce ne sont pas ses pas — et même si c'était lui, au fond tant mieux, je lui dirai tout. Si Scoruş meurt, je ne me présenterai plus demain à la réunion du parti. Je me fiche pas mal des assurances de Lena, je passerai toute la nuit à l'hôpital même si le gars est hors de danger. Lena ne comprend rien à tout ça. Je ne peux pas me séparer d'elle en ce moment, mais le fait qu'elle n'a rien compris restera pour toujours entre nous. Se montrer émue d'avoir à se séparer à la porte d'un hôtel, courir sur la plage déserte comme ce jour où elle m'a entraîné avec elle, et puis être incapable de comprendre les choses graves de l'existence, les responsabilités de chacun envers son semblable. Après tout, je ne vaux pas mieux qu'elle. Pourquoi n'ai-je pas dit la vérité à Dobre? Par ce même instinct qui vous fait fuir les responsabilités. Sentant que je pouvais remettre la chose à plus tard, j'ai reculé, sans essayer de voir plus loin.

Oui, il me suit... ce sont ses pas. Il me plaît, cet homme. Il dépasse les autres d'une tête. Il comprend tout, il sait tout, on ne peut rien lui cacher. Qu'ira-t-il dire demain à la réunion? Si Scoruş meurt, je ne me présenterai pas. Oui, c'est bien lui! Tout à fait la stature de Naïdénov. Il a dû monter chez sa femme, lui dire de se coucher, parce que lui a affaire avec un ingénieur qui essaie de cacher quelque chose. Je ne lui en veux pas de son geste, au contraire. Il fait très bien de venir après moi. Il m'a parfaitement compris. Il sait que je ne cache rien au parti, que je ne pourrais jamais faire quelque chose de pareil. C'en est assez pour justifier aux yeux de sa femme le fait qu'il me suit. Mais il ne s'imagine pas que je le mène à l'hôpital. Je n'entends que ses pas derrière moi. Il n'y a personne d'autre que nous deux sur la route. On va comme ça sans se rattraper, sans désirer se rattraper pour discuter face à face. Que peut-il bien penser? Il voit bien que je ne vais pas chez moi, mais à l'hôpital. Je veux qu'il me croie, qu'il me garde son estime, que Scoruş ne meure pas.

✧

Ah ! camarade Dobre, j'ai senti que vous me suiviez. Je sais que vous savez tout, que vous êtes au courant de l'accident de Scoruş, hier. Vous savez aussi quelle est ma part de responsabilité dans tout cela. Mais vous voulez l'entendre de ma bouche, pour savoir ce que je pense. Laissez-moi aller voir comment il se sent, je serai de retour dans deux minutes. Je crois qu'une discussion, là, dans la chambre de garde, ne vous dérange pas, et l'odeur non plus. On est mieux qu'au restaurant, avec les chaises renversées sur les tables. Attendez-moi.

Il dort. Il est plus tranquille; il paraît qu'il s'agit d'une fracture superficielle de la colonne vertébrale. Les coups à la colonne vertébrale, c'est toujours dangereux. De toute façon, je resterai ici jusqu'au matin pour voir comment il a passé la nuit.

Ce qui est arrivé? Hier, vers midi, on déchargeait dans le batardeau des matériaux que l'on faisait descendre par la benne. On a déchargé ainsi beaucoup de bois — et on a fait aussi trois transports de pierres, des blocs énormes qui ont fait peur à tout le monde. J'ai maintenant dans les brigades des gars très jeunes. Scoruş n'est sur le chantier que depuis une semaine... il est vrai qu'il vient de Posada où il a travaillé avec les brigades de l'Union de la Jeunesse à la construction d'un viaduc. Le premier transport, c'est moi qui l'ai déchargé, car personne ne voulait s'approcher de la benne. Vous ne pouvez pas savoir comme des pierres, de gros blocs, ça peut encore effrayer les gens, aujourd'hui ! Vous n'avez pas idée. Enfin, passons. Au second transport, même après avoir vu comment je m'y étais pris pour décharger, personne n'a osé s'y mettre, jusqu'au moment où Scoruş s'est décidé, brusquement. Il n'avait jamais vu de sa vie une benne comme la nôtre. J'aurais dû au moins l'instruire un petit peu, en deux ou trois mots. Les normes de protection du travail l'exigeaient. Mais je ne lui ai rien dit. Je l'ai laissé se jeter droit devant, sous la benne, bêtement, à seule fin de montrer aux autres qu'ils doivent être courageux; il a frappé à faux de sa barre, ne s'est pas garé à temps, il a été coincé sous les blocs, et tous ont décampé pour revenir au bout de deux minutes, en courant, lorsque la cascade de pierres s'est arrêtée, afin de m'aider à le dégager. Je l'ai fait transporter à l'infirmerie. Lena était là-bas, de

service, elle l'a examiné et m'a assuré que je n'avais pas de raison de m'en faire, qu'il était gravement blessé, mais en réchapperait; qu'il n'y avait là qu'un accident de travail justifiable, dont l'ingénieur n'était nullement responsable. Voilà, c'est tout. Et maintenant, me voilà ici. Vous croyiez que j'allais rentrer tranquillement chez moi, pour me coucher?

Pourquoi me regardez-vous comme ça? pourquoi continuez-vous à vous taire, camarade Dobre?

Parce que je ne vous ai pas tout dit depuis le début... Ah, non, ce n'est pas pour ça que vous taisez? Oui, je vois, vous comprenez. Autrement dit, vous me soupçonnez d'arrivisme. Vous croyez que je voulais cacher ma faute à la veille du jour où l'on devait discuter ma candidature? Non, non, ne m'interrompez pas, je sais ce que vous pensez. Beaucoup jugeraient comme ça: l'ingénieur Manu, dépourvu de conscience prolétarienne, révolutionnaire, a voulu cacher à la veille du jour où l'on devait discuter sa candidature au parti, la responsabilité qui lui incombe du fait de n'avoir pas instruit, conformément aux normes de la protection du travail, un être qu'il a sur la conscience, et qui va peut-être mourir. Pas vrai? Il a lambiné, il a tourné autour du pot, il est resté toute une nuit à raconter un tas de balivernes au secrétaire de l'organisation du parti, il a battu la campagne, lui a menti et, finalement, lorsque le secrétaire du parti, vigilant, ne l'a pas lâché d'une semelle, s'est attaché à ses pas, l'ingénieur Manu s'est vu contraint de tout reconnaître. C'est ça que vous pensez, n'est-ce pas, camarade Dobre? Jurez que vous ne pensez pas comme ça. C'est mon tour de faire le gosse. Quand j'étais petit, je me figurais que quelqu'un qui jure ne peut plus mentir. Je n'ai jamais cru en Dieu, tout au moins autant que je m'en souvienne. Pour moi, la chose suprême, c'était un serment. En bien, je vous demande de jurer sur votre conscience de communiste que vous ne croyez pas que je vous ai caché l'accident afin de ne pas avoir de difficultés demain, à la réunion du parti.

Bon, bon, je vous crois...

Ce que je veux vous assurer, c'est qu'à la fin, de toute façon, je vous aurais tout dit avant la réunion. Toute l'introduction de ce soir, mon impuissance à tout vous dire carrément, ça ressemblait à la fuite, à la frayeur qui s'est emparée des gars lorsque la benne s'est renversée et que Scoruş a été coincé sous les pierres. Cette vérité qu'il me fallait dire, et qui grondait dans ma tête, comme le torrent de pierres, m'effrayait. Parfois, un intellectuel ne vaut pas mieux, devant un problème de conscience, qu'un ouvrier non qualifié devant une benne remplie de blocs énormes, et qu'il se sent incapable de décharger. Il prend peur, décampe, puis il revient. Quelqu'un est là pour témoigner que je vous aurais tout dit: Lena. Je ne me séparerai pas d'elle, cela m'est impossible, je voulais simplement m'accorder un répit avant de vous dire ce qui est arrivé à Scoruş, c'est pourquoi j'ai exagéré. Il n'est jamais très difficile d'exagérer, de dramatiser les choses. Je ne vous ai pas menti; je ne me séparerai pas de Lena, mais peut-être qu'il s'est passé entre nous deux quelque chose de plus grave qu'une séparation. Hier soir, ici même, à l'hôpital, je lui ai dit que j'irais vous trouver pour vous expliquer ce qui s'est passé. Elle n'a rien compris du tout. Elle n'a pas compris qu'il fallait que je vous parle; elle m'a assuré que le gars en réchapperait, que je n'avais qu'à attendre. Comment vous expliquer?

Le plus simple, pour moi, serait de vous dire qu'elle est arriérée du point de vue politique, qu'elle ne comprend pas encore ce que signifie le parti. Et pourtant elle comprend un tas de choses: elle a pu comprendre, par exemple, le charme d'un après-midi d'automne, alors que la plage était balayée par le vent, par des vagues énormes, hautes comme une maison. Il lui a suffi de quelques instants pour comprendre combien j'aimais une petite pâtisserie située dans une rue qui donne sur la mer et chaque après-midi on se rencontrait là-bas, sur sa proposition. Le soir, quand on se séparait à l'hôtel, devant sa porte, on entendait d'en bas, du restaurant, un piano désaccordé; eh, bien ! comme vous et comme moi, elle ne pouvait pas sentir un piano désaccordé. Je sais, vous allez me dire que ce sont là des vétilles qui ne caractérisent pas un homme du point de vue politique. Et puis, si elle est venue ici, ce n'est pas seulement pour me rejoindre, mais parce qu'elle a réellement, sincèrement, le désir de travailler. Vous me comprenez, je le sens, il est inutile que j'insiste.

Qu'est-ce qu'il y a? Que se passe-t-il? Quelqu'un crie dans le couloir. Je m'en vais voir. Attendez-moi.

✧

Ce n'est rien.

Que voulais-je vous dire? Oui, j'ai eu peur. L'idée m'obsède tout le temps que Scoruş va mourir cette nuit. Je suis entré dans sa chambre: il dormait, respirait tranquillement,

on lui a enveloppé, je ne sais pas pourquoi, la tête dans de la gaze. Vous le connaissiez, non? C'était un gars de 18 ans, avec une frimousse de petite fille, délicat, frêle; des yeux bleus, des paupières veloutées, un visage aux traits fins, sur lequel il semble qu'aucune sérieuse averse, qu'aucun vent n'ait passé. Son frère aîné, le benniste, vous savez, ça doit faire dans les huit ans qu'il travaille sur le chantier; on dirait qu'il est taillé dans la pierre, je le connais depuis qu'il travaillait à Salva. Alors, il n'était pas qualifié. Maintenant il a quatre ou cinq métiers, qu'il a tous appris sur le chantier, depuis celui de maçon jusqu'à ceux de chauffeur et de benniste. Eh bien, il ne voulait jamais se montrer en public avec son cadet ! Le môme en souffrait, il venait se plaindre à moi : « Camarade ingénieur, parlez donc à mon frère, dites-lui qu'il ne se fiche plus de moi. Il dit que je suis un gamin ! » Son frère faisait mine de ne pas le connaître. Et quand un beau jour, je lui en ai parlé là, devant le gars, il l'a regardé d'un air courroucé : « Alors quoi, tu vas aussi moucharder? Espèce de morveux ! » Je me souviens que le petit est resté toute la journée à pleurer dans la baraque, et il m'a été impossible de le convaincre que son frère avait plaisanté. Une fois que j'étais en train de me raser, il m'a demandé à quel âge la barbe avait commencé à me pousser, je lui ai répondu que vers les dix-sept ans. Après quoi il n'a plus desserré les dents, accablé comme si je lui avais annoncé je ne sais quelle catastrophe. Il était obsédé par l'idée qu'il était trop jeune, qu'il n'avait pas de force, qu'il ne grandirait jamais. Excusez-moi. Je ne l'ai pas fait exprès. Je vous le répète, j'ai tout le temps l'impression qu'il est mort, c'est pourquoi j'ai parlé au passé, oui, malgré moi. Je l'ai vu tout à l'heure, je l'ai vu respirer — ses joues, ses yeux fermés, sa bouche, émergeant de la gaze — et je ne pouvais pas me faire à l'idée. Plus j'analyse les efforts de Lena pour me convaincre qu'il en réchappera, qu'il n'a rien et que ce n'est en aucune façon de ma faute — et plus j'ai peur qu'il ne meure, qu'il ne soit même mort, sans qu'on vienne me l'annoncer. . .

Chez Lena, tout provient de son amour pour moi, c'est clair. Elle m'aime et sait, mais sans bien comprendre cela à fond, combien je tiens à être reçu dans le parti. Par amour, pour m'enlever tout souci à propos de ma candidature, elle m'assure qu'il en réchappera. Je lui ai dit que si le gars meurt, je ne me présenterai plus à la réunion. Pourquoi me regardez-vous comme ça? Pourquoi? Laissez-moi continuer à vous expliquer. . . Si, je me présenterai. . . Pour Lena, le principal c'est qu'il ne nous arrive rien de mal, à moi et à elle, à notre amour. Si je viens et que je dise : camarades, l'accident de Scoruş est arrivé par ma faute, parce que je ne l'ai pas instruit et que j'ai enfreint les normes de la sécurité du travail — eh bien, Lena ne comprendra rien à mon attitude, et me prendra peut-être pour un fou. Comment peut-on se mettre martel en tête pour des prunes? Vous connaissez la logique de cette expression horrible? Pourquoi se mettre martel en tête pour des prunes? Pour ces gens-là, le principal, c'est leur tête, à eux, ils ne songent qu'à ça; la défendre à tout prix, lui éviter tout souci. Pour eux, ça veut dire qu'on est intelligent, si on sait se la couler douce sans se mettre martel eh tête. Mais moi, je n'admets pas ça : pour moi, vivre sans se creuser la tête, eh bien, c'est ne pas avoir de tête, et les gens qui n'en ont pas, moi je ne les envie pas. Vous me comprenez, je le sais. Et pourtant je suis tout le temps obsédé par l'idée qu'il faut que vous me compreniez bien, je ne veux faire aucune affirmation sans m'expliquer. Je suis très content que vous soyez avec moi, cette nuit, que vous ne m'ayez pas laissé seul. Dites-moi franchement, ça ne vous étonne pas que je sois venu à l'hôpital? Non, bien sûr. Vous en étiez presque certain. A bien y songer, je devrais même être content que ça ne vous ait pas étonné, que vous en ayez été presque certain. Cela signifie que vous saviez ce que je voulais vous dire dès le restaurant, plus tôt même, dans la cour du Comité du district, quand je vous ai vu fâché. Vous étiez fâché parce que vous aviez eu vent de l'accident, pas vrai? Autrement dit, vous m'avez laissé parler tout ce temps et pourtant vous saviez tout. Je ne vous demande pas pourquoi vous avez fait ça, de toute façon vous ne me le diriez pas. Mais vous savez, vous êtes méchant, camarade Dobre. Méchant et sadique. Allons, ne protestez pas, je plaisante; et puis même si vous étiez sadique, quelle importance cela aurait-il? L'essentiel, c'est ce qui se passe à présent. Pendant toutes ces heures avant la réunion, je vous ai dit que j'avais médité sur ce qui est le plus important pour moi, dans la vie. Je vous ai dit qu'elle avait été ma première réponse. Mais elle m'a semblé trop abstraite, elle ne m'a pas satisfait, et parallèlement une autre idée s'est fait jour, que j'avais négligée, absorbé que j'étais par les examens, les cours, le retour au pays, le travail sur les chantiers. Aujourd'hui cette réponse sonne autrement, elle a un air neuf, comme une découverte. Le travail est libéré des exploiteurs, oui? Malheureusement, je n'ai pas fait grand-chose, moi, pour sa libération; d'autres ont peiné et moi je suis arrivé lorsque tout était presque fini. . . Ce qu'on exige de moi à présent, pour que je puisse dire que je suis vrai-

ment le camarade de ces gens, c'est que je les aide à élever la productivité du travail de manière à ce que le socialisme triomphe définitivement du capitalisme. Ainsi, le travail libre n'est pas tout, il y faut encore quelque chose, que j'appellerais perfectionnement. Un perfectionnement technique — l'automation — auquel je ne peux pas contribuer, encore que j'aie là-dessus quelques projets. Motus, c'est encore secret ! Un perfectionnement, pour ainsi dire, humain — et là je peux faire quelque chose, contribuer à changer la psychologie du travail, de manière à ce que les gens en arrivent à travailler à la hauteur de leur liberté, en communistes. J'avais sous mes ordres, sur le chantier, cinq rudes gaillards venus du même village; ils avaient choisi parmi eux un responsable, réellement le gars le plus capable. Ils travaillaient comme des nègres, sans rechigner. Je restais assis au bord des coffrages et je les regardais, à la lumière des projecteurs, se débrouiller avec adresse dans le béton; ils sentaient mon regard posé sur eux et ne protestaient pas, mais cela les gênait, pas au point de les empêcher de bien travailler, mais enfin cela les gênait quand même, et j'aurais mieux fait de partir, pour les laisser seuls. Mais je ne m'y résignais pas, car j'aimais à les voir s'enfoncer dans le béton et s'encourager l'un l'autre, le visage tout barbouillé. En fait, rien qu'avec leurs pelles, sans rien de perfectionné sous la main, ils avaient commencé à dominer le béton; en quelques heures, ils avaient appris à jeter le béton dans les coins, ils sentaient s'il fallait encore en jeter au milieu de la lamelle ou sur les bords. Ils se relayaient en silence à la pompe et celui qui était là travaillait comme quatre. Il trimait dur, oui, ne sachant qu'une chose : que le béton ne doit pas s'agglomérer. Et le fait est que le béton ne s'agglomérait pas; le gaillard faisait des efforts inconscients, mécaniques, et j'ai vu plusieurs fois, à la lumière du projecteur, des gouttes de sueur qui dégoulinaient de son front, dans le béton. Il n'en avait cure et ne portait même pas la main à son front, pour s'essuyer. Vous n'avez pas idée comme cela m'impressionnait, il fallait voir comme leurs yeux brillaient sous les grandes plaques grises de béton, collées à leur visage. Après, quand un autre est venu le relayer à la pompe, le gaillard s'est approché de moi et il m'a demandé : « Alors vous voyez, camarade ingénieur, j'ai dégotté le secret? » « Je vois ». « Et vous êtes content? ». Ne souriez pas ! Il était drôle, ce gaillard, du moment qu'il avait dégotté le secret, il voulait que je sois content. Mais je ne pouvais l'être. Ce que je craignais, c'est qu'en travaillant sans savoir pourquoi, aveuglé par l'effort, jusqu'à en ignorer les gouttes de sueur qui tombaient de son front dans le béton où il plongeait jusqu'à la ceinture, notre bonhomme — au fait ils sont plutôt rares, mais chaque ouvrier ignorant sous le régime socialiste signifie une douleur, comme disait Lénine — n'en arrive à ne plus rien savoir d'autre et perde tout, pensées, perspective, plaisir, dignité. Un homme libre, qui sait pourquoi il travaille, n'a peur ni de Malthus, ni de Norstad, ni de Speidel. Concrètement, c'est cela que je peux faire comme ingénieur; je veux qu'ils me considèrent comme leur camarade, être à leurs côtés, dans la victoire et après aussi. Je n'admets plus que nos gens triment dur, qu'ils suent sang et eau sans savoir pourquoi. Je vous l'ai dit : je n'admets ni la peur, ni l'ignorance, ni l'ennui dans nos brigades. Vous avez approuvé que je dirige les cours, des cours d'économie concrète, de politique internationale, que je leur apprenne ce que c'est que le prix de revient, le plan, les normes, l'industrie des constructions mécaniques, l'O.T.A.N.; mais ce n'est là qu'un aspect des choses. Je suis devenu méchant, disent certains d'entre eux. Je leur applique des retenues pour des petits riens qu'ils ont perdus; j'ai fichu quelques amendes, je me fâche. J'ai même haussé la voix quelquefois, moi qui toujours invoquais la douceur. Mais ce n'est pas possible autrement.

En quoi consistera la joie du travail libre? Mon père disait tout le temps que l'homme n'arrivera jamais à travailler dans la joie — « C'est moi qui vous le dis, oui, moi, qui fait, Dieu pardonne, un travail agréable, harmonieux » — disait le vieux, avec ironie : il réparait des pianos, je vous l'ai dit. A vrai dire, il en était arrivé à haïr les pianos, à haïr chaque touche pour laquelle il devait peiner et suer, serrant la clé mille fois pour un simple « la ». La joie du travail, ça ne consistera pas dans le sourire de quelqu'un qui s'éreinte à transporter mille sacs de ciment pour je ne sais quelle construction socialiste. Et puis on ne doit pas forcément sourire quand on se réjouit. Ce sera quelque chose de très intériorisé, qui n'apparaîtra que rarement sur les traits, au grand jour, quelque chose qui sera inscrit là, quelque part, dans les plis du visage, dans les yeux. Tout se passera à l'intérieur de nous-mêmes, ce sera un sentiment nouveau dont on ne peut prévoir au juste comment il évoluera, mais je sais qu'il existera, tout comme dans le tableau de Mendéléev il y a eu place pour de nouveaux éléments prévisibles par l'existence d'autres éléments. Sans doute que la joie du travail communiste prendra naissance tout naturellement en l'homme dont on aura chassé l'inculture, la mesquinerie, la crainte, et surtout l'ignorance du travail. Mais tout

ce que je me disais là-dessus ne m'a pas encore tranquillisé. L'idée qu'ils ne pouvaient s'expliquer ma sévérité ne cessait de me hanter. Sur le chantier, le bien et le mal sont bien souvent embrouillés dans le jugement des gens. A coup sûr, quelqu'un qui ne leur appliquerait pas de retenues pour des boulons serait un bon ingénieur. Il y a là quelque chose de la logique des potaches à l'égard des professeurs qui se laissent rouler. Toujours est-il que les gens méchants sont détestés. Moi, j'avais été au début un bon ingénieur, avec lequel ils s'entendaient, et qui à présent leur semblait nerveux, irascible. Il y a parmi les gars cinq communistes, avec lesquels je me suis entendu aussitôt. En tout cas, Hurlubabele — le contremaître, vous savez — m'a dit que si je ne m'en tenais pas à cette ligne de conduite, je ne valais pas un sou. A quelques reprises j'ai essayé d'avoir une explication avec les autres. Je leur ai dit tout ce qu'il convenait de dire. J'ai été soutenu en cela par Spirea et Cîtîligă, mais rien n'y faisait, je sentais une résistance sourde de leur part pour les amendes que je leur flanquais. J'ai accepté d'être antipathique pour quelques semaines, me disant que si j'étais capable d'agir jusqu'au bout ainsi, je pourrais faire tourner cette antipathie à mon avantage. Le principal était de ne pas céder, de ne pas les laisser trimer comme des bêtes. Après, j'ai commencé à me contrôler moi-même ! A plusieurs reprises je m'étais saboté moi-même par mes cris et mes ordres donnés sur le ton d'un garde-chiourme. Colțun m'a confirmé cette impression. Dès lors, j ai commencé à donner tous mes ordres et toutes mes indications d'un ton calme, en exagérant même, pour freiner définitivement mon penchant. Peut-être que cela m'a été plus difficile même que de supporter pour un temps leur antipathie, car je ne sais guère être calme quand je travaille. . . Il est certain que pour ce que je voulais obtenir, il valait beaucoup mieux que je sois sévère, avec calme et retenue, en y allant d'une bonne parole de temps en temps. Ils ont commencé à croire en moi, mais moi je n'arrivais pas à m'imaginer qu'ils croyaient en moi. J'avais le sentiment qu'ils me traitaient par-dessous la jambe, et j'étais prêt à affronter cette ironie aussi, si Hurlubabele, encore lui, n'était venu me dire que les gens me voyaient maintenant d'un bon œil; ils murmuraient que le camarade ingénieur était devenu raisonnable, un homme comme tout le monde, que je me trouvais sur le bon chemin. A moi, bien sûr, ils ne me disaient rien, ils faisaient ce que je leur demandais; quelques initiatives étaient apparues de-ci de-là, que j'ai approuvées en faisant mine de ne pas leur accorder trop d'importance. Ils s'étaient habitués à moi, à ma « méchanceté ». Pour eux cela signifiait que j'étais devenu raisonnable, que j'étais entré dans le droit chemin. C'est plutôt drôle, n'est-ce pas? Mais le côté intéressant de la chose, c'est que ce qu'ils appellent, avec bon sens, une bonne parole, paralyse leur antipathie, leurs impulsions, leurs éclats. Ils ont un fond d'humanité auquel je n'avais guère réfléchi, un terrain extraordinairement fertile pour notre travail de conviction. J'avais sous-estimé les bonnes paroles, j'y voyais là un signe de faiblesse, en tout cas quelque chose de démodé. La vérité, c'est que ces gens-là ont une soif infinie de bonnes paroles, mais encore faut-il savoir quand et comment s'y prendre pour les leur dire, sinon ils ne vous croient pas. Eh bien c'est ça, justement, que je ne savais pas. J'avais vaguement l'intuition de ce qui se passait dans leur tête mais je n'y voyais pas encore très clair. Je vous fatigue? Vous n'avez pas sommeil? Il est. . . Mais si, je veux voir l'heure qu'il est. Il n'y a rien de vexant à ça, non? Il est deux heures, il faut bien savoir où l'on en est.

Je n'avais encore rien obtenu, aucun succès. J'avais bien quelques données dans mon esprit, mais je savais par expérience que cela ne signifiait encore rien. L'idée de la protection du travail sur le chantier avait commencé à m'obséder. Je ne perdais pas mon temps à analyser pourquoi. A première vue, ce n'était que l'effet de quelques dispositions très sévères de la part du Comité Central des Syndicats et de la Direction. J'ai commencé à me creuser la cervelle pour les normes de la sécurité du travail, en allant au-delà des obligations qui m'incombaient, comme l'a dit un beau jour Celmare à l'hôpital, en me rabrouant. Oui, un beau jour, je m'étais rendu à l'hôpital afin de voir. . . Vous êtes au courant? Comment, vous savez ça aussi? Il n'y a que l'accident dont vous ne sachiez rien. Je ne vois pas en quoi je suis allé au-delà de mes obligations. Existe-t-il ou pas des obligations en matière de protection du travail? J'avais peur qu'une épidémie ne se fût déclenchée. — Dix congestions en deux semaines ! J'avais bien le droit de m'y intéresser, non? Celmare s'est mis à hurler, en me disant de ne pas fourrer le nez dans ses affaires. « D'accord, je n'y fourre pas le nez, mais je voudrais tout de même savoir ce que signifie cette épidémie ! » « Monsieur l'ingénieur, s'est mis à crier Celmare — c'est un type qui vous donne du « monsieur » — vous avez assez de culture pour savoir qu'il n'existe pas d'épidémie de congestions. » « Bon, bon, docteur, ne parlons pas de ma culture pour l'instant,

il va falloir donner aux gens des canadiennes. Une demande écrite et tout sera dit. » Le reste, vous le savez — sans vous, on n'aurait pas eu de canadiennes. Le fait est qu'il faisait un froid terrible, il y a juste deux semaines.

Avant-hier matin, autre incident. On abaisse les barrières en vue de l'explosion, on crie « feu ! », on prévient les gens. Je regarde faire les boutefeux qui se démènent parmi les rochers, de la fenêtre de la baraque, machinalement, sans répondre aux questions que Farcaş me pose, derrière moi. Tout à coup, je vois que les boutefeux se cachent et j'aperçois Scoruş, très mal abrité derrière un rocher, à deux pas de la mine. Comment était-il arrivé là? Je n'en sais rien. Il avait dû se faufiler sans qu'on le voit. Je sens que je deviens fou. Il n'y avait pas trois jours que le môme était sur le chantier, je l'avais remarqué à cause de son air frêle et délicat, mais en cet instant, de ma fenêtre, je ne savais plus qu'une chose: qu'il allait mourir et que je n'y pouvais rien. Trois secondes plus tard, les explosions commencent, je le vois qui se blottit derrière un rocher, après quoi il disparaît. Sans me rendre compte, j'ouvre la fenêtre — j'étais comme fou — tandis que les pierres et la terre s'abattent sur le toit de la baraque — elle est mal située. mais il n'y a pas de danger. Farcaş se moque de moi — « Qu'est-ce qui te prend, t'es pas dingo? Ferme la fenêtre. » Je ne m'étais même pas aperçu que je l'avais ouverte. Pendant des minutes entières, tant que durent les explosions, je n'aperçois plus le môme. Dès qu'on hurle « Fini ! » — j'avais envie de me saisir moi-même du porte-voix de Csorvassy — je rassemble les gens, toute l'équipe du matin. Je cherche Scoruş et je le découvre tout tremblant, blanc comme un linge, entre Pake et Colţun. Le soleil éclairait déjà bien, et les rayons tombaient drôlement sur sa figure, le transformant en un ange effrayé, qui portait sans cesse la main à ses yeux irrités par la poussière. Nom d'un chien, voilà que ce geste aussi m'énerve, et cet hurluberlu qui ne veut pas aller à l'infirmerie pour voir ce qu'il a dans les yeux et qui ne fait que se les frotter de ses mains sales. Tous se rassemblent sur le rocher, et personne ne sait ce que je veux. Je me propose de parler avec calme, mais j'en suis incapable et dès les premiers mots, je me mets à crier, à leur dire tout ce qui me ronge. Ils m'écoutent pétrifiés, sur les rochers. Je leur débite des généralités — que je n'entends pas travailler avec des têtes fêlées, des types inconscients, que le socialisme a besoin d'ouvriers qui sachent penser, que chacun a une tête, une cervelle, dont notre travail a besoin. Je m'énerve de ne pouvoir débiter que des généralités mais je ne sais comment je m'y prends, je crie et tout le monde m'écoute. Je veux ensuite parler concrètement de la folie de Scoruş, mais le gars se frotte tranquillement les yeux et je suis incapable de sortir un mot contre lui. Alors je veux leur dire tout autre chose, leur parler du parti, du communisme, enfin quelque chose de très beau, qui ressemblerait à une étreinte, ou quelque chose comme ça. . . Mais aucun mot ne passe mes lèvres, je me tais, je fixe Scoruş qui continue à se frotter les yeux. Alors nom d'un chien, je ne sais plus que faire et je transforme le tout en une rapide réunion de production. J'étais convaincu d'avoir fait chou blanc à nouveau, mais eux ils avaient une rude envie de travailler, ils discutaient avec plaisir — ça se remarque chez eux, comme un lingot d'or sur une table noire — ils avaient des idées et semblaient tout le temps pressés de se mettre au boulot. Puis je les vois qui descendent des rochers et courent à leurs outils. Colţun s'approche de moi: camarade ingénieur, qu'il me dit, ne vous en faites pas, ça ira, seulement, faut pas vous donner des airs. Je fais dire à Scoruş de venir à la baraque. Il apparaît tranquillement, comme si de rien n'était, je lui dis que je l'ai vu pendant les explosions. « Qu'est-ce qui t'a pris d'aller te fourrer là-bas, depuis combien de temps es-tu sur le chantier pour faire le malin? Le môme m'écoute en clignant les yeux; il a l'air intimidé. Pensez-vous ! Il se met à me raconter où il a travaillé auparavant, à me dire qu'il a été partout ouvrier d'élite; seulement qu'ici tout est sens dessus dessous, personne ne le prend au sérieux et voilà qu'il me raconte comment son frère ne fait que se moquer de lui depuis qu'il est arrivé, le traite de gamin, lui dit que le barrage n'est pas une affaire pour lui, qu'il fera dans ses culottes à la première explosion. Et alors, ce matin-là, il a voulu montrer à son frère qui travaillait tout là-haut, à la benne, qu'il n'avait pas peur de se tenir à deux mètres de l'explosion. « T'es pas toqué? que je lui dis. Tu sais que si tu mourrais aujourd'hui, on serait tous dans le pétrin, moi, les boutefeux et les gardiens? » Le môme lève les yeux vers moi, avec une candeur qui me désarme. « Et vous avez peur, qu'il me demande, vous avez peur d'avoir à en répondre? » Je le menace brusquement de lui apprendre à vivre s'il se remet à faire le héros. Le gamin me répond qu'il ne fait pas le héros, qu'il s'agit d'autre chose. C'est que lui aussi il a le sentiment d'être peureux; son frère a sans doute raison. Le fait est qu'il a peur des explosions, de la grue gigantesque, et même

de la benne de son frère. Son rêve serait de travailler à la benne, mais il n'ose en souffler mot. De sorte qu'il lutte pour vaincre cette peur dont il est conscient ; il ne peut souffrir qu'on ait la frousse sur les chantiers ; le courage n'est pas ce que tout le monde croit, non ! Il consiste à réaliser qu'on a peur et à en avoir honte. C'est pourquoi je le déçois quand je lui dis avoir peur de répondre pour lui. Qu'est-ce que je gagne, moi et les autres, à voir quelqu'un vivre et grandir dans la crainte? Nom de nom que je lui réponds, mais quel âge as-tu donc? Et combien de classes? Quelles ont été tes lectures pour avoir de pareilles idées? Le môme secoue ses vêtements et me prie simplement de parler à son frère et de lui demander de ne plus se moquer de lui, sans quoi il lui rendra la pareille. Les jours suivants, je me suis lié d'amitié avec lui, je suis allé parler à son frère, il me semble vous l'avoir dit. Scoruş m'est devenu si sympathique qu'il me donnait l'impression que tout le travail allait mieux. Il était intelligent, avait des idées, il lisait un tas de choses, faisait des vers, mais ne me les a jamais montrés, par dépit, parce que je n'avais pas voulu lui expliquer un projet qu'il avait découvert sur ma table. Il les envoyait à la revue « Luceafărul » sous un pseudonyme. Il avait peur de la réponse, mais on ne lui a rien répondu, c'est du moins ce qu'il prétendait. Je crois, moi, qu'on lui a répondu, car savez-vous ce qu'il faisait? A certaines périodes il n'achetait pas la revue, justement de peur d'y trouver la réponse !— Quel est ce pseudonyme? Je ne sais pas, j'ai oublié de le lui demander, nom d'une pipe . . . Vous êtes fantastique camarade Dobre, tous les petits riens vous intéressent. Après tout cela, pour comble de malheur, il y a eu l'accident d'hier. Et ça, à cause de la fureur qui s'est emparée de moi lorsque j'ai vu que les gars avaient peur de la benne. Dites voir, qu'y a-t-il de si terrible que ça dans une benne chargée de pierres? Je vous le répète, j'avais la conviction que le travail allait mieux, qu'on avait commencé à travailler autrement, que j'avais obtenu quelque chose. En tout cas, je ne m'attendais pas à voir mes gens décamper à l'approche d'une benne. Peut-être qu'ils n'ont pas décampé et que j'exagère, mais il est certain qu'ils ont reculé et cela m'a mis hors de moi. Je me suis mis à les rabrouer : «Qu'est-ce que vous faites, bon sang?» J'ai réussi à me dominer et à ne pas y aller d'un mot plus fort, tout cela en l'espace d'une seconde, et pour parler franchement, quand je songe à ce qui s'est passé, le seul motif de satisfaction que j'ai, c'est d'avoir réussi à me dominer et à ne pas laisser échapper quelque chose de vexant. J'ai ramassé une barre de fer, j'ai heurté à plusieurs reprises l'ouverture de la benne, c'était simple comme bonjour, et les pierres ont commencé à tomber. J'ai aimé ça, ces grosses pierres qui dégringolaient de la benne : un torrent de pierres, voilà qui est plutôt rare. Je me retourne, tandis que la benne se relève pour le second transport. A côté de moi il n'y avait que Scoruş, les autres étaient à quelques mètres de là, sur les rochers. Je m'approche d'eux, c'étaient les cinq gaillards dont je vous ai parlé tout à l'heure ; je m'étais attendri à les voir peiner et suer quelque soir auparavant, mais à présent j'avais envie de leur chanter pouilles comme s'ils m'avaient roulé, mené par le bout du nez. Je les regarde dans les yeux, l'un après l'autre, mais chacun fait semblant d'être occupé, histoire d'éviter mon regard. Le môme était là derrière moi — je crois bien qu'il les regardait lui aussi — mais à les voir là faisant mine chacun d'avoir affaire, cela me met davantage en rogne. De nouveau, je veux leur dire quelque chose, mais ce sont d'autres mots qui passent mes lèvres : alors quoi, vous n'avez encore jamais vu une benne? On vous a jeté un sort? Allons, venez décharger. La benne flottait dans l'air, je sens que le grutier l'arrête au-dessus de nos têtes et la fait descendre en quelques secondes. Je l'entends qui plane, et au même instant mon cœur se serre, oui, je ne sais pas pourquoi, mais je me souviens que j'ai eu un pressentiment. Je ne veux pas vous impressionner, je vous ai déjà dit que je ne suis pas superstitieux, que je ne discute pas de la mort, que je ne crois pas à la fatalité. Mais je crois bien qu'en cet instant, alors que la benne descendait vers nous avec un long grincement et avec les pierres qui grondaient dedans, j'ai entendu pour la première fois dans ma vie passer l'aile de la mort. Sous l'apparence d'une benne . . . Cependant, je me suis repris aussitôt, ils se sont mis debout, mais sans faire un pas vers la benne qui oscillait, prête à se renverser. «Allons, venez décharger! que je leur dis.» Personne ne voulait. Alors, Scoruş s'est saisi de la barre et s'est jeté sous la benne ; un geste rapide comme l'éclair, et il ne m'est pas venu à l'idée de l'arrêter. Je vous le dirais franchement, j'étais enchanté. « Bravo Scoruş ! » Je ne lui ai donné aucun conseil, je ne lui ai pas montré comment se garer. J'étais enchanté par son courage, et je crois bien que je n'ai même pas vu ce qu'il a fait, comment il a frappé, je ne me souciais de rien. Lorsque j'ai mieux ouvert les yeux, Scoruş avait disparu ; je me suis demandé où il s'était fourré. Ce n'est qu'après cette seconde de stupeur durant laquelle

je n'avais rien entendu — j'ai l'impression que tout mon corps s'était transformé en un œil immense, tendu pour voir Scoruş, j'avais à la fois mal aux yeux et aux jambes, de ne pas l'avoir découvert — oui, c'est seulement après que j'ai perçu les cris autour de moi et que je me suis précipité pour le dégager. J'étais seul à avancer, les autres avaient décampé, je ne savais plus où ils étaient. Quand ils ont vu que je me dirigeais vers la benne, ils sont revenus, mais je ne me souciais bien d'eux ! Il m'a été impossible de les regarder, me croirez-vous? C'est drôle, ils avaient peur de la benne, n'est-ce pas? Eh bien, ils ont dégagé le gars à une vitesse fantastique, je crois bien que je n'ai même pas eu le temps de rejeter une pierre. Je ne sentais plus ce qui se passait autour de moi. Je crois à présent qu'ils étaient devenus courageux, j'en suis même sûr, en l'espace d'un instant, tandis que Scoruş s'écroulait à terre. Oui, c'est peut-être cela qu'il leur fallait, un exemple qui les ébranlât. Ils ont eu le courage de le prendre dans leurs bras, d'essuyer le sang qui coulait, de lui caresser les cheveux, je les voyais faire tous ces gestes et moi j'avais dans la main l'un de ses souliers, avec un lacet trop court, passé seulement dans deux trous. Ils l'ont transporté jusqu'à l'infirmerie. Lena était de service. On est restés tous là dans la baraque jusqu'à ce qu'elle lui ait tâté le pouls. Lena me cherchait parmi eux, j'ai essyé d'éviter son regard, elle a demandé comment cela était arrivé, quelqu'un s'est mis à lui expliquer. Elle l'écoutait, et je ne pouvais comprendre comment elle pouvait écouter et tâter en même temps le pouls du malheureux. Je ne m'intéressais qu'à ce pouls, j'entendais mon sang qui battait à mes tempes et je me disais que c'était le pouls de Scoruş. Après, Lena leur a dit de s'en aller ; ils sont sortis et sont restés sur le seuil. Lena lui a fait una piqûre et tout en emplissant la seringue, elle m'a dit de ne pas me faire de mauvais sang, que c'était un accident de travail justifiable, dans lequel l'ingénieur n'avait aucune responsabilité. Ce souci qu'elle avait de me tranquilliser m'a semblé quelque chose d'épouvantable, d'autant plus qu'elle n'avait pas raison. Elle était lâche, apeurée, effrayante, comme seule la femme que l'on aime peut l'être. Enfin, passons. Je suis parti, ou plutôt je me suis enfui, j'ai attendu dans la cour jusqu'à ce que l'ambulance soit venue le prendre ; lorqu'ils l'ont emmené, il était recouvert d'un drap, et je suis resté là les yeux rivés à la place où je soupçonnais que devait être la bouche, pour me rendre compte s'il respirait, mais je n'ai pas pu m'en assurer. J'ai pris peur comme un gosse. Dites, vous ne voudriez pas, camarade Dobre . . . vous ne voudriez pas aller voir ce qu'il devient? Tenez, prenez le couloir; vous trouverez le médecin qui est de garde, là, sur la droite. Vous voulez bien? Moi, je ne veux pas y aller, comprenez-moi, maintenant je vous ai tout dit. Je vous attends ici, peut-être que vous pourrez aussi entrer dans sa chambre et me dire quelle est votre impression. J'ai confiance en vous, je vous attends.

✧

Vous l'avez vu? Comment se sent-il? Une transfusion? Quelle sorte de transfusion? Non . . . il n'y a que moi . . . Il faut vérifier les groupes de sang . . . Je suis sûr . . . qu'on a le même groupe de sang . . . Je lui donne le mien . . . Allez le dire aux médecins.

Camarade Dobre, vous avez tout compris. Essayez de comprendre cela aussi.

La Roumanie vue par ses hôtes

Du 2 au 9 juin 1962, ont eu lieu dans la capitale de la R.P.R., les solennités du 50e anniversaire de la mort du grand classique roumain Ion Luca Caragiale. De nombreux hommes de lettres, de théâtre, messagers culturels de différentes parties du monde y ont assisté. Rendant hommage à la maîtrise artistique et à l'acuité de cet esprit critique original, créateur d'une valeur universelle, célébré par le Conseil Mondial des Partisans de la Paix, ils ont, dans le même temps, manifesté leur estime et leur admiration à l'égard des réalisations actuelles du peuple roumain, tant sur le plan matériel que spirituel.

Personnalités bien connues dans le monde des lettres et des arts, on remarquait parmi nos hôtes: *Nazim Hikmet*, figure d'avant-garde de la poésie contemporaine, *Spiros Melas*, dramaturge et romancier grec de renom, *Orlin Vassilev*, dramaturge d'avant-garde de la R. P. de Bulgarie, *Horst Coblenzer*, acteur et professeur d'art dramatique à Vienne, *Karel Jonckheere*, poète et prosateur flamand, *Yukiyo Yamakawa*, l'un des plus célèbres metteurs en scène japonais, *Sakari Puruunen*, directeur du Théâtre Populaire d'Helsinki, *Daynanda Gunawardena*, metteur en scène, acteur et écrivain de Ceylan, l'écrivain allemand *Maximilian Scheer* et *Emil Chaberski*, metteur en scène et directeur de théâtre en R.P. Polonaise. Représentant de pays à systèmes sociaux différents et de civilisations diverses, nos hôtes étrangers, tout en ayant en général les opinions esthétiques et les idées les plus variées, ont trouvé un terrain d'entente, un point de communion: l'humanisme de l'œuvre de I. L. Caragiale et celui des valeurs créées par le socialisme dans la Roumanie démocratique populaire. De ce point de vue, très significatives ont été les déclarations de ceux qui, nous faisant part de leurs impressions, ont souligné la marche ascendante et l'élan créateur de notre pays. Avec satisfaction, tous ont déclaré que la commémoration du 50e anniversaire de la mort de I. L. Caragiale, leurs rencontres avec les représentants de la culture roumaine, leurs visites dans les instituts et les centres culturels de Bucarest et de province ont constitué de nouvelles et fécondes occasions de renforcer les liens entre les hommes et les peuples qu'anime une même aspiration à la paix et à l'amitié.

NAZIM HIKMET

IMPRESSIONS D'UN AMOUREUX

J'ai déjà entendu bien des fois le timbre de cette voix. Et, chaque fois, il m'a été impossible de dominer mon émotion. C'est la voix de celui qui a traversé des continents, renversant tous les obstacles, sur sa route, c'est la voix de l'homme qui, dans ses vers, appelle à la joie, apaise les douleurs, répond aux questions de l'amoureuse — la voix du poète des grands sentiments humains. Celui que j'entends parler, c'est Nazim Hikmet, le plus grand poète turc actuellement en vie, dont les vers chantent en différentes langues de la terre...

— *...En quittant la Roumanie, j'emporte les impressions d'un véritable amoureux. J'aime ce pays plus ardemment, plus profondément que jamais. Et cela n'a pas été le coup de foudre : je l'aime parce que je le connais bien.*

— Et qu'aimez-vous...

Mais je n'ai pas le temps de terminer ma phrase, que déjà Nazim Hikmet entonne un chant d'amour:

— *...J'aime cet effort splendide entrepris par le peuple roumain pour forger une Roumanie légendaire, mais dans un sens nouveau, c'est-à-dire en mesure de donner la vie à des images qu'autrefois seules les légendes pouvaient créer. J'ai toujours considéré le peuple roumain avec une profonde admiration. Cette dernière visite en Roumanie a décuplé mes sentiments.*

— Vous êtes déjà venu plusieurs fois dans notre pays. Qu'avez-vous trouvé de nouveau, cette fois-ci?

— *Le goût socialiste en toute chose, qu'il s'agisse d'architecture, d'habillement, des relations humaines.*

— Je m'adresse spécialement au poète Hikmet. Que pourriez-vous nous dire au sujet de notre littérature?

— *Je dois commencer par le grand Caragiale, à la commémoration duquel j'ai participé. Ion Luca Caragiale est l'un des dramaturges contemporains dotés d'une conception particulièrement neuve, moderne. Il est intéressant*

de remarquer qu'entre la dramaturgie de ce génial auteur roumain du début de notre siècle et la dramaturgie de Maïakovski, certaines similitudes existent indiscutablement. Tous deux créent des caractères concrets, des relations humaines concrètes et en même temps des masques. Cela revient à dire qu'ils combinent les caractères réels et les éléments conventionnels. Et tous deux sont des hommes de le tres militants — bien entendu en fonction de l'époque à laquelle ils ont créé leurs œuvres.

Avec ce génial précurseur — Caragiale étant l'un des classiques de la culture roumaine — la littérature de cet admirable pays s'appuie sur une tradition remarquable. Je crois que la littérature roumaine est une des branches de la littérature universelle qui est appelée à contribuer dans une large mesure à la formation d'une civilisation nouvelle, humaniste.

Je connais d'innombrables œuvres de la littérature roumaine, malheureusement rien que sous la forme de traductions. Par-delà la diversité des tendances littéraires et des styles, en dépit des différences qui se manifestent d'une génération à l'autre, elles comportent toutes un caractère commun, une conviction identique : toutes témoignent d'une même confiance dans les possibilités du peuple roumain, dans son idéal socialiste — d'une confiance absolue en l'homme. Et si parfois il s'y glisse une note de mélancolie, on ne saurait parler d'une propension au pessimisme, d'un scepticisme à l'égard de l'avenir, du destin de l'homme.

La littérature roumaine nouvelle, qu'il s'agisse d'œuvres d'écrivains plus jeunes ou plus âgés, bénéficie de vastes perspectives, dues non seulement à son contenu, à son orientation sociale, mais aussi à sa large base populaire, à ses puissantes racines plongées dans les paysages et dans l'âme du pays.

Il faut faire tout le nécessaire pour que votre littérature — qui a le don d'insuffler à d'autres peuples, parmi lesquels le cher peuple auquel j'appartiens, la confiance en soi, la joie de vivre et une disposition méditative — soit toujours mieux connue par-delà vos frontières.

Notre entretien se poursuit et, bien entendu, porte sur la poésie et les poètes. Nazim Hikmet parle pathétiquement de la nouvelle génération de poètes contemporains, pour lesquels la tradition n'est pas lettre morte; il rappelle les nouveaux modes d'expression, moins baroques, plus simples, plus « concrets », comme il dit (citant Eluard, Ritsos et Maïakovski), pour finir par la littérature contemporaine turque. A ce moment sa voix devient plus chaude, on y sent vibrer le cœur d'un grand patriote:

— La littérature turque, notamment le roman, fait de remarquables progrès. Les romanciers qui abordent les thèmes actuels sont aussi les plus doués. Leurs héros sont des paysans, des ouvriers, des intellectuels. Le peuple a pénétré, dans la littérature, et c'est là un point décisif pour la configuration prochaine de celle-ci.

— Que voudriez-vous transmettre, par l'entremise de notre revue, à ses lecteurs de l'étranger?

— Mes remerciements à la Revue Roumaine *pour les efforts qu'elle déploie en vue de faire pénétrer dans la conscience d'autres nations l'image de son pays, si cher à mon cœur.*

SPIROS MELAS

VOTRE PAYS ÉVEILLE EN MOI LE POÈTE

Une éminente personnalité de la culture grecque, Spiros Melas, membre de l'Académie d'Athènes, auteur de romans historiques de valeur et de nombreuses pièces jouées sur les scènes des théâtres d'Europe et d'Amérique, poète et journaliste des plus actifs, a été l'hôte de notre pays à l'occasion de la commémoration de Ion Luca Caragiale. Spiros Melas est un vieil ami de la Roumanie et ses pièces « Papa se vernit » et « Le Roi et le Chien » ont été hautement appréciées par le public roumain.

Nous avons rencontré Spiros Melas au cours de sa visite à Bucarest, et lui avons adressé quelques questions au nom des lecteurs de notre revue:

— Les sentiments d'amitié que vous nourrissez à l'égard de notre pays, où vous venez pour la cinquième fois, nous sont bien connus. Quelles impressions avez-vous recueillis durant ce dernier voyage?

— *Si je reviens aussi souvent en Roumanie, c'est que j'aime ce pays. Lorsque je suis arrivé ici pour la premiere fois, en 1913, avec notre délégation* Elefterios Venizelos *au congrès des pays balkaniques, j'ai été tout de suite conquis par ce charmant pays si beau et si riche, si différent de notre sol rocheux et pauvre. Il est vrai que notre terre peu étendue et aride produit, par ses contours une impression des plus esthétiques; je songe notamment à la silhouette élégante de la Crète. Nos montagnes, vues de près, sont grises, mais vues de loin elles sont bleues; au coucher du soleil elle prennent des tons mauves. Mais nous n'avons pas comme vous des montagnes vertes, baignées d'ombres et de fraîcheur, habitées par les biches et les cerfs, toutes vibrantes de vie et d'amour aux mois de septembre et d'octobre. Chez nous il n'y a pas de ces animaux légendaires; les chamois entre autres, que vos paysans aperçoivent parfois. Sur les crètes de nos montagnes on ne peut pas cueillir*

l'edelweiss. Nous n'avons pas vos beaux lacs dans les eaux desquels se mirent en été les nuages encore tout imprégnés des rêves de l'hiver. Et nous n'avons pas le Danube aux méandres enchanteurs où se reflètent tant de villes pittoresques dont les toits vibrent dans l'onde. Il m'est arrivé bien souvent d'être jaloux de cette terre noire d'une si prodigieuse fertilité. Je suis certain que si l'on y plantait un parapluie il en pousserait tellement qu'on en pourrait récolter tout un magasin. J'ai souvent été étonné de voir que le peuple d'une terre aussi fertile n'est pas devenu paresseux, mais, travaille au contraire, avec ardeur, contribuant ainsi à accroître la richesse de ce pays. Le spectacle de vos champs parsemés, au printemps, de fleurs magnifiques et de belles paysannes travaillant avec joie et élan, riant de toutes leurs belles dents, m'a toujours enchanté.

Nous écoutons avec plaisir la description de notre hôte, en qui les beautés de notre patrie ont suscité un tel élan lyrique.

L'écrivain s'arrête sur un sourire.

— *Je vous demande pardon, mais votre pays éveille en moi le poète, et j'en oublie de répondre aux questions si précises que vous avez formulées. Je passerai donc tout de suite aux impressions recueillies au cours de mon dernier voyage.*

J'ai retrouvé une Roumanie métamorphosée. J'ai visité des combinats dans différentes régions de votre pays aux aspects industriels et agricoles si divers. J'ai partout admiré une parfaite organisation, de même que j'ai admiré les exploitations agricoles collectives et les exploitations agricoles d'Etat, admirablement dirigées. J'ai admiré les grandioses ouvrages d'intérêt commun entrepris par le nouveau régime, par exemple la construction de la centrale de Bicaz. Cette réalisation, qui utilise le courant des eaux de la Bistriţa pour donner de la lumière et de l'énergie à toute la Moldavie, est admirable et a été réalisée uniquement avec les ressources financières et techniques de votre pays. J'ai vu plusieurs de vos nouvelles usines comme par exemple celle de Jassy qui produit de la pénicilline et tant d'autres produits de la chimie antibiotique. J'ai visité des usines produisant des matières plastiques, celle de la région de Bacău et beaucoup d'autres. J'ai vu le réacteur atomique, le premier qui existe dans la péninsule Balkanique, et qui produit des isotopes radioactifs pour l'industrie et pour l'agriculture. Mais, s'il fallait décrire tous les progrès obtenus dans les différents domaines de l'économie nationale, j'aurais besoin de toutes les pages de votre revue.

— Puisque vous êtes un homme de théâtre possédant une riche expérience, puisque vous êtes auteur, metteur en scène et animateur du mouvement théâtral en Grèce, vos opinions sur le théâtre roumain, sur les spectacles auxquels vous avez assisté pendant votre séjour ici, nous seraient très précieuses.

— *Vous me demandez mon opinion sur le théâtre de votre pays. Ce problème présente deux aspects : d'abord la mise en scène de certaines œuvres appartenant à la littérature dramatique roumaine ou universelle et ensuite la création, par les écrivains roumains, d'œuvres originales.*

En ce qui concerne le premier aspect, je peux vous dire dès le début qu'à mon avis le théâtre roumain est de beaucoup supérieur à de nombreux théâtres de l'étranger. Il est certain qu'il existe un élément propre à la plupart des Roumains, qui les rend aptes à faire du théâtre. Les Roumains, tout comme les Grecs, sont très doués pour la scène. L'inclination naturelle de votre peuple pour l'art dramatique est nettement attestée par le nombre immense des petites équipes d'amateurs, qui ont pris naissance dans la plupart des entreprises et des villages en vue de participer aux concours organisés par les organisations culturelles du régime de démocratie populaire. Dans cette multitude d'équipes d'amateurs des villages roumains, l'on trouve aussi bien souvent, des auteurs populaires qui, tout comme leurs ancêtres, improvisent de petites pièces de théâtre.

J'ai vu en Roumanie des spectacles comme par exemple «Le Réviseur» de Gogol, que je n'oublierai jamais. La compréhension profonde et la parfaite réalisation des types de cette comédie ont dépassé à tous les points de vues les diverses interprétations de cette comédie de Gogol que j'ai vues jusqu'à présent. La mise en scène est très attentive au détail artistique; elle accorde un grand intérêt à l'évolution de chaque acteur sur la scène, en sorte que l'on obtient des tableaux esthétiques tout pleins de vie. La mise en scène s'applique à réaliser le rythme convenant à chaque pièce.

Je voudrais aussi dire quelques mots sur le développement de votre dramaturgie. Je n'ai pas vu assez de pièces roumaines pour avoir une opinion complète à ce sujet; pourtant, le peu que j'en ai vu m'encourage à dire que, dans son ensemble, cette production est digne d'estime et de respect. Vous avez des auteurs dramatique comme Mirodan et quelques autres encore qui justifient les meilleurs espoirs pour l'avenir.

En ce qui concerne les fêtes organisées en l'honneur de l'écrivain Ion Luca Caragiale à l'occasion du 50e anniversaire de sa mort, tout s'est déroulé dans l'atmosphère qui convenait, avec une impressionnante simplicité. Les écrivains qui ont pris la parole ont brillamment évoqué la personnalité de Caragiale.

Je pars le cœur rempli d'émotion. La Roumanie, son peuple, les écrivains roumains occupent dans ma pensée une place encore plus grande qu'auparavant.

ORLIN VASSILEV

CARAGIALE N'EST PAS SEULEMENT AUX ROUMAINS

La création de Caragiale a résisté à la vérification du temps. Plus encore: la valeur réelle, l'immense force de cette création n'a été mise en valeur qu'après le renversement du régime bourgeois-agrarien dans la patrie de l'écrivain.

C'est seulement de nos jours, quand les terres du monde exploiteur disparaissent, que le peuple libéré sent pleinement combien grande fut la haine de Caragiale pour les représentants de ce monde, pour la malhonnêteté, la lâcheté et la rapacité.

Les spectateurs et les lecteurs bulgares se sont approchés de la création de I. L. Caragiale non pas comme d'un monument de la littérature mais comme de quelque chose de vivant, actif, constructif, nécessaire à nos efforts quotidiens pour nous débarrasser des vestiges du vieux monde et pour atteindre à l'épanouissement spirituel de l'homme socialiste.

Je suis venu dans votre pays ami pour dire que I. L. Caragiale n'est pas seulement à vous, aux Roumains, mais qu'il est aussi à nous, les Bulgares. Il faut entendre les applaudissements dans la salle de notre Théâtre National quand on présente La lettre perdue; *il faut savoir comme rient aux larmes nos lecteurs en lisant le volume d'*Oeuvres choisies *de Caragiale, pour vous convaincre qu'il appartient aussi au peuple bulgare. Son œuvre, nous l'avons adoptée dans notre trésor culturel, à côté des œuvres de Gogol, de Tchékhov, d'Ostrovski, de Gorki et d'autres grands créateurs.*

Pour la richesse inépuisable qu'il nous a offerte, nous apportons nos hommages et exprimons nos profonds remerciements au peuple qui a donné naissance à Caragiale.

HORST COBLENZER

NOTES SUR LE THÉÂTRE

Le 'public d'Allemagne et d'Autriche a souvent applaudi l'acteur Horst Coblenzer. Ses créations dans les rôles les plus divers de la dramaturgie classique et contemporaine sont bien connues. De son expérience scénique profitent aussi les générations de jeunes acteurs, étudiants à l'Institut de théâtre «Max Reinhardt» de Vienne, où Horst Coblenzer est conférencier. Comme bien l'on pense, la discussion avec Horst Coblenzer, qui a visité notre pays, ne pouvait commencer que par un thème concernant le théâtre.

— *Chez nous, en Autriche, nous savons qu'en Roumanie la culture a de profondes racines dans le peuple, que les traditions et l'art populaire y sont vivants et cultivés comme des valeurs précieuses. Cette opinion quelque peu abstraite j'ai eu le plaisir de la vérifier pendant mon séjour, malheureusement trop court dans votre merveilleux pays si hospitalier.*

J'ai vu la pièce du classique roumain I. L. Caragiale Une lettre perdue *interprétée par les acteurs du Théâtre National de Bucarest. Le spectacle m'a enthousiasmé.*

Mais revenons à ce que je disais. J'ai eu l'impression non seulement que le public roumain fait preuve d'une réceptivité particulière à l'égard des œuvres de grands dramaturges tels que Caragiale, mais aussi, que ce public manifeste en général un très grand intérêt pour l'art. J'ai remarqué les réactions spontanées du public, sa sensibilité artistique. En vérité, la culture a des racines profondes dans votre peuple et le théâtre fait partie intégrante de celle-ci.

— Après les spectacles auxquels vous avez assisté, après vos visites à différentes institutions d'art et les discussions que vous avez eues avec des hommes du théâtre, que pouvez-vous nous dire sur le niveau du théâtre roumain?

*— Tout d'abord, je voudrais attirer l'attention sur les acteurs roumains. J'estime que ce sont de très bons acteurs, admirablement doués et bien préparés. Je ne voudrais pas parler des qualités individuelles des interprètes d'*Une lettre perdue, *car cette splendide création des acteurs et du metteur en scène est le résultat d'un effort collectif, au meilleur sens du terme. Une symphonie exécutée par un orchestre de premier ordre.*

J'ai remarqué dans la pièce Les filles *de Sidonia Drăguşanu, la jeune actrice Coca Andronesco qui a réalisé une magnifique création.*

— Je crois que vous avez visité aussi l'Institut de Théâtre.

— Oui. Et c'est là que j'ai compris pourquoi, en Roumanie, il existe une génération de jeunes acteurs si bien formés. Naturellement, le talent ne s'apprend pas, mais il faut absolument le cultiver et votre Institut dispose de toutes les conditions nécessaires. J'ai appris combien est large la base de recrutement des étudiants de cet institut. A l'aide de nombreuses commissions on choisit 2.000 candidats dans tout le pays. Je trouve très intéressant le fait que plusieurs de ces candidats soient issus du théâtre d'amateurs, cette inépuisable source de talents.

En tant que spécialiste de la respiration et de la phonétique à l'Institut « Max Reinhardt » de Vienne — je vous prie d'excuser cette incursion dans un domaine de ma spécialité—j'ai apprécié le fait qu'à l'examen d'admission on procède au contrôle médical de l'appareil phono-respiratoire.

Il est bon que les études durent 4 ans, cela permet d'assurer aux étudiants une formation complète. Il serait heureux que chez nous aussi les étudiants ne participent aux spectacles que lorsqu'ils ont déjà acquis une certaine maturité, c'est-à-dire au cours de la IVe année.

J'ai apprécié le fait que 600 étudiants ont des bourses et que les taxes d'inscription sont infimes.

Je crois qu'un échange d'expérience entre la Roumanie et l'Autriche dans le domaine de l'enseignement théâtral serait profitable.

— Puisque vous parlez d'échange d'expérience, comment à votre avis les relations culturelles internationales peuvent-elles contribuer à une meilleure connaissance entre les peuples?

— Je crois que l'échange de valeurs culturelles entre les Etats est aujourd'hui l'un des terrains les plus sûrs pour le renforcement des relations entre les peuples, pour l'entente et l'amitié entre tous les hommes. J'ai fait personnellement une pareille expérience à l'occasion de ma visite en Roumanie, visite qui m'a procuré beaucoup de joie et de satisfactions.

Comme on le sait, les relations entre nos deux Etats — la Roumanie et l'Autriche — sont bonnes, amicales, comme entre bons voisins. Sur la base de ces relations amicales, se développent aussi les relations culturelles. Cette année, dans le cadre des échanges culturels, deux étudiants roumains viendront faire leurs études en Autriche, à l'Académie de Musique de Vienne.

Mais j'aimerais développer un peu notre sujet.

— Je vous en prie.

— Je tiens à mentionner les films de Ion Popesco-Gopo. Ils sont vraiment uniques dons leur genre. Une fantaisie exceptionnelle accompagne son message profondément humain : l'homme ne peut être vaincu. De tous les films de Popesco-Gopo j'ai particulièrement aimé Homo Sapiens.

Je quitte la Roumanie avec un seul regret : que ma visite ait duré si peu. Mais peut-être reviendrai-je dans le cadre d'un échange d'expérience entre l'Institut de Théâtre « I. L. Caragiale » de Bucarest et l'Institut «Max Reinhardt » de Vienne.

En conclusion, je voudrais souligner encore une fois qu'ici, en Roumanie, il existe une liaison organique évidente entre le peuple et sa culture, comme est évidente la sollicitude que vos organismes dirigeants marquent au développement de l'art et de la culture, à la conservation et à la mise en valeur de tout votre patrimoine artistique.

KAREL JONCKHEERE

CARAGIALE EST VENU CLORE UNE ÉPOQUE

Karel Jonckheere est avant tout Flamand. Si l'on tient compte de ce fait, toute conversation devient possible avec Jonckheere, poète, essayiste, journaliste flamand, conseiller littéraire au ministère belge de l'Education nationale et de la culture. Jonckheere s'abandonne au plaisir de penser. Car il ne fait pas de déclarations,il ne se plie à aucune des lois de l'interview: il fait, simplement, part de ses réflexions. Et l'on a parfois la sensation que Jonckheere se confie ses réflexions à lui même, joue avec ses propres pensées.

A travers la Flandre, le poète aime l'humanité entière, qu'il connaît pour avoir parcouru le monde dans les directions les plus variées. Loin de se confiner dans son pays, Jonckheere a visité toute l'Europe, il s'est rendu à quatre reprises en Afrique, par deux fois dans les deux Amériques et une fois en Asie.

Mais il *me serait difficile* — dit-il — *de trouver une ville comparable à Bucarest. J'ai admiré le calme de votre capitale, si éloigné des villes occidentales au trafic nerveux.*

Aussitôt une discussion s'engage autour des perspectives de la ville de demain, des moyens de transport qui tendront, aux dires des spécialistes, à devenir des voyages en commun, à la fois rapides et confortables.

L'architecture de Bucarest? Elle est captivante.

Et le poète évoque brusquement la couleur de nos villes, du paysage roumain en général.

Le rouge, le jaune et le bleu, les couleurs fondamentales, vous offrent toutes les possibilités pour obtenir les nuances les plus différentes que j'ai jamais remarquées, nées de la grande tension de la création. Le mélange

du neuf et de l'ancien donne naissance à des accents tout particuliers. Et, dans la diversité des types humains que l'on rencontre dans les rues, les femmes semblent avoir partout accaparé la beauté.

Puis le poète nous parle de l'idée que les différents peuples se font du beau. On sent, dans ses paroles, la vibration de l'homme épris de beauté, du Flamand qui recherche la joie dans la pureté. Et la référence à Van Eyck, le peintre aux tons sombres mais sereins, n'est pas fortuite.

Ensuite le poète parle de Brancusi...

Ce n'est pas le seul Roumain que j'aie connu. La poétesse Hélène Vacaresco, Panaït Istrati, Voronca, Tzara et même Ionesco, voilà quelques noms qui soulignent, dans ce domaine aussi, la contribution roumaine à la culture universelle. J'ai rencontré Voronca deux semaines seulement avant sa fin tragique.

J'ai acheté, à Bucarest, des disques de musique d'Enesco. Encore un nom roumain que l'univers revendique.

Tout naturellement, nous en venons à parler de Caragiale. Le jour même où nous prenions ces notes, Radio-Bruxelles diffusait dans la soirée, imprimée sur bande magnétique, une conférence dont le sujet était notre grand classique. L'auteur? Karel Jonckheere.

Par l'entremise de ce jouet merveilleux que nous a offert la science moderne, j'ai essayé de recréer pour les auditeurs belges l'atmosphère des œuvres de Caragiale. J'ai décrit la situation des différentes classes sociales de Roumanie en ce temps-là. J'ai parlé de la révolution de 1848. J'ai évoqué le massacre des paysans en 1907. Car, sans aucun doute, Caragiale résume une époque bien déterminée, ce que Dante a fait pour le Moyen Age, Shakespeare pour la fin de la Renaissance, Balzac à la chute de l'Empire. Quand, en Roumanie, quelques générations ont connu des révolutions de qualités différentes, Caragiale est venu clore une époque.

Du reste, certains types crayonnés par Caragiale peuvent être assimilés à des spécimens de notre société.

Partie de l'universalité de l'œuvre du classique roumain, de la contribution apportée par la culture roumaine au développement de la civilisation, la conversation aboutit aux œuvres les plus remarquables créées durant les dernières années et, de là, passe aux échanges d'idées et de biens spirituels et matériels entre les peuples. Les tableaux du Greco, dans nos musées, peuvent constituer, par exemple, de véritables traits d'union entre la Belgique et la Roumanie. En effet dans le courant de cet automne une exposition ouverte à Bruxelles sera consacrée au grand peintre. (On sollicitera sans doute, pour cette exposition, certains tableaux du Greco se trouvant dans notre pays.)

Les échanges culturels sont le cordon ombilical des bonnes relations entre les pays — dit l'hôte de Bucarest, qui ajoute: *Le rideau de fer est un conte à dormir debout. Il n'y a pas de rideau. La Roumanie doit être connue. Vous apportez une note particulière à l'esprit latin, note qui ne se retrouve ni chez les Wallons, ni chez les Français. J'ai hâte de connaître le plus grand nombre possible d'œuvres de la culture roumaine contemporaine. Mon voyage ici est pour moi une heureuse occasion de prendre connaissance de ces valeurs.*

Du rôle de la culture en tant que valeur irremplaçable dans les échanges internationaux témoigne clairement la poésie même de Karel Jonckheere, traduite en plusieurs langues et, en premier lieu, en français. Le traducteur est près de nous, c'est l'écrivain belge **Roger Bodard,** hôte lui aussi de notre pays, qui nous dit: *Les gens de chez vous m'ont conquis par leur tempérament, leur vitalité, leur gaîté... Ce n'est qu'une goutte parmi les impressions que j'ai recueillies ici...*

Que la poésie d'un Flamand soit connue des Roumains par le truchement d'un Wallon, et que ces deux lettrés se trouvent réunis dans notre pays pour la commémoration de Caragiale, n'est-ce pas ce que l'on peut appeler une communication établie par la culture, facteur de rapprochement entre les peuples?

YUKIYO YAMAKAWA

LA PERFECTION DE L'ŒUVRE DE CARAGIALE

J'ai été très heureux de l'invitation qui m'a été faite de participer à la commémoration du cinquantenaire de la mort de I. L. Caragiale. Depuis que j'ai monté la pièce Une lettre perdue, *je me considère bien plus proche de la Roumanie. Et je ne me suis pas trompé: ma première impression, en arrivant sur le sol roumain, a été merveilleuse. Quand on va de l'aéroport de Tokyo (un aéroport bien aménagé et assez moderne) vers les quartiers du centre, on voit se dérouler le panorama sans grâce ni système de la ville. En comparant ce paysage à celui de Bucarest, j'ai été agréablement surpris par la beauté de la capitale roumaine. En auto, pendant le trajet de l'aérodrome à la ville, j'ai eu l'impression que Bucarest était entouré de forêts ou plutôt qu'il est situé en pleine forêt. J'ai goûté l'harmonie qui règne entre la nature et la civilisation, entre les anciens et les nouveaux bâtiments. Cette impression a été renforcée à la suite des visites que j'ai faites dans quelques villes de province, comme par exemple à Brașov. Il y a peu de villes au monde qui puissent lui être comparées quant à la beauté.*

En tant qu'homme de théâtre, c'est naturellement le théâtre qui m'a le plus interessé, en Roumanie. Mon échange d'expérience avec les hommes de théâtre roumains m'a été des plus utiles. J'ai beaucoup aimé la manière dont on interprète ici Caragiale et les autres auteurs dramatiques contemporains. Je suis certain d'avoir compris plus profondément ce qui est spécifique au théâtre roumain en général, et particulièrement ce qui est propre à Caragiale. Je me suis rendu compte en assistant à la représentation des pièces de Caragiale que c'est lui qui a le mieux compris le langage des hommes de son temps.

Je regrette que l'œuvre de Caragiale n'ait pas été connue au Japon beaucoup plus tôt. Il y a six ans, un jeune Japonais qui visitait la Roumanie a vu la pièce Une lettre perdue *et a été très impressionné par ce spectacle.*

Revenu au Japon, il en a parlé à son père Yosi Hizikata, l'un des créateurs du théâtre japonais moderne, qui a tout de suite entrepris de mettre en scène cette pièce. Malheureusement Hizikata est mort. Ses élèves, respectant son désir, ont monté cette comédie, dont ils m'ont confié au mois de janvier 1962 la mise en scène (je suis moi-même l'un des élèves de Hizikata). Le spectacle a eu un grand succès. Les spectateurs, de même que les critiques, ont été surpris par la perfection de l'œuvre de Caragiale. Je suis certain que ce succès est dû au caractère universel de cette œuvre. Une lettre perdue *ne reflète pas seulement les milieux bourgeois d'Europe, mais aussi la situation actuelle du Japon. J'espère pouvoir mettre également en scène les autres pièces de Caragiale, et contribuer ainsi à développer le théâtre japonais et à consolider l'amitié entre le peuple japonais et le peuple roumain.*

SAKARI PURUUNEN

DES PROGRÈS ÉVIDENTS

La culture finlandaise est l'une des plus jeunes d'Europe. Il est donc naturel que les valeurs artistiques des autres peuples soient accueillies chez nous avec intérêt et exercent une influence sur le développement de notre culture nationale.

La représentation de la pièce Une lettre perdue *sur les scènes finlandaises est venue enrichir notre répertoire classique d'une satire sociale encore actuelle. J'estime, en effet, que les pièces du dramaturge roumain n'ont rien perdu de leur actualité. La Finlande est un pays où des élections ont lieu tous les deux ans, et même plus souvent. Or, nombre des situations comiques, ridicules, satirisées par Caragiale, se retrouvent dans les luttes électorales de notre pays.*

En général, je considère que la comédie présente aujourd'hui une extrême importance, qu'elle est plus proche de l'homme contemporain que la tragédie. Peut-être est-ce par le fait qu'elle reflète mieux les contradictions de notre époque.

Caragiale est un écrivain doué d'une grande verve. Il mêle la satire sociale à la comédie de caractère. Ses dialogues sont très spirituels, et excellent à faire ressortir la psychologie des personnages, ce qui permet au spectateur de se distraire sans que l'intelligence y perde ses droits. Je retrouve, dans le théâtre de Caragiale, la même note spécifique que dans la musique populaire roumaine.

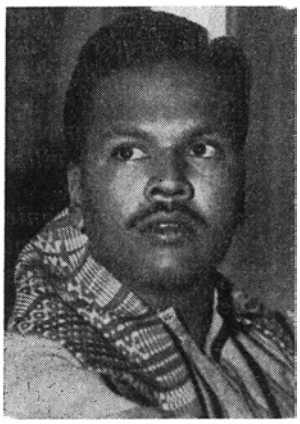
Comme j'ai pu m'en convaincre au cours des deux visites que j'ai faites dans votre pays, le peuple roumain est plein d'énergie, de vitalité, de vigoureuses ressources créatrices. J'ai fait, à travers la Roumanie, des voyages intéressants et j'ai constaté les remarquables réalisations obtenues par ce peuple durant les dernières années. J'ai été frappé par le nombre de nouveaux bâtiments, par le bouillonnement de la vie nouvelle dans tous les domaines.

Ce qui m'a particulièrement touché, c'est la générosité avec laquelle l'Etat assure les ressources matérielles nécessaires au développement de

la culture. A Bucarest, j'ai vu trois nouvelles salles de spectacles. Ce sont des salles spacieuses, ultra-modernes. Le nouveau local du cirque est un chef-d'œuvre d'architecture. On m'a affirmé, à l'Union des architectes, qu'une nouvelle salle de théâtre serait terminée dans deux ans.

A Ploiești et à Brașov j'ai également vu des salles de théâtre nouvelles et modernes, qui semblent destinées plutôt à une capitale qu'à des villes de province de 100.000 habitants.

J'ai une excellente mémoire et me souviens parfaitement de la Roumanie que j'ai visitée il y a cinq ans. Je puis dire avec certitude, en comparant mes impressions d'alors avec les choses vues à présent, que des progrès évidents ont été réalisés dans tous les domaines d'activité.



DAYNANDA GUNAWARDENA

LES BEAUTÉS DE LA NATURE ROUMAINE – SOURCE D'INSPIRATION POUR LES ARTISTES

J'ai eu le plaisir de séjourner pendant un mois en Roumanie, de connaître les réalisations de votre pays dans le domaine culturel et économique et de jouir en même temps de la beauté de la nature roumaine.

La littérature roumaine n'est devenue accessible au public de Ceylan qu'après la victoire de Bandaranaike qui a levé tous les obstacles en ce qui concerne les relations avec les pays socialistes. Une équipe roumaine de danses populaires a obtenu un remarquable succès lors de sa tournée dans différentes villes de notre pays. De même, une exposition d'art populaire roumain a été ouverte à Colombo.

La revue La Roumanie d'aujourd'hui *et la* Revue Roumaine *sont particulièrement appréciées par les lecteurs de Ceylan pour leur haut niveau littéraire et leur présentation graphique. Je voudrais mentionner tout spécialement les photos parues dans la revue* La Roumanie d'aujourd'hui. *On pourrait croire que ces belles photos ont été retouchées en vue de leur publication et qu'en fait, elles ne reflètent pas la véritable image de la Roumanie. Mais d'après ce que j'ai personnellement observé, je peux affirmer que toutes ces images sont authentiques. J'ajouterai même que la beauté de la Roumanie ne peut être rendue par des photos. Grâce à la* Revue Roumaine, *nous pouvons avoir des informations concises et précieuses sur l'art et la culture roumaines de nos jours.*

Pendant mon séjour en Roumanie, j'ai été frappé par le nombre des librairies pleines de livres et de périodiques traitant les sujets les plus divers. J'ai visité la « Casa Scînteii » où sont éditées des publications de très bonne qualité. Tous les livres sont très bon marché et les Roumains peuvent aussi être fiers de leurs traductions des œuvres de la littérature mondiale.

Au cours de ma visite en Roumanie j'ai accordé une attention particulière au théâtre. Le répertoire des théâtres (ici je voudrais mentionner spécialement le splendide Théâtre d'Opéra et de Ballet, ainsi que la Salle du Palais de la

R.P.R., à Bucarest qui sont de vrais chefs-d'œuvre d'architecture et d'art), est très varié et comprend des pièces roumaines classiques et contemporaines et beaucoup de pièces étrangères. A tous ces spectacles assiste un public nombreux. Pour la plupart des cinémas, il faut se procurer les billets quelques jours auparavant. Tout cela s'explique par le niveau supérieur des spectacles!

Les Roumains accordent une grande attention au contenu des pièces et optent pour une mise en scène sobre. Parmi les pièces de la dramaturgie étrangère que j'ai vues, La ménagerie de verre *et* Orphée en enfer *de Tennesse Williams m'ont particulièrement plu. Le metteur en scène, fidèle à l'esprit de l'auteur, a réalisé des spectacles très réussis.*

La brillante comédie roumaine Take, Ianke et Cadîr *devrait être représentée sur les scènes d'autres pays aussi. C'est une belle pièce qui montre comment un Juif, un Turc et un Roumain ont vécu en bons amis dans un monde plein d'intérêts contradictoires. Les Roumains ont de solides traditions en ce qui concerne la comédie. J'ai eu l'occasion de voir quelques pièces de Caragiale, le plus grand écrivain satirique de la dramaturgie roumaine.*

Les pièces de Caragiale sont de grandes œuvres d'art; elles constituent une arme contre la société capitaliste corrompue. Ainsi, dans Une lettre perdue *et dans* Une nuit orageuse *Caragiale démasque sans pitié les politiciens corrompus, tandis que* Maître Leonida aux prises avec la réaction *représente une satire à l'adresse des petits bourgeois ultrarévolutionnaires dans leur langage et conservateurs timorés dans leurs actes.*

Le théâtre roumain est riche en acteurs et actrices de talent. Coca Andronesco dans la pièce Les filles *est tout à fait charmante. J'ai beaucoup aimé Florin Piersic dans* Orphée en enfer, *Birlic dans* Une lettre perdue, *Ana Barcan dans* La ménagerie de verre. *J'ai eu l'occasion de rencontrer, puis de voir sur la scène, les acteurs Florin Scărlătesco et George Calboreanu.*

Sică Alexandresco, Niki Atanasiu, Loghin, Moni Ghelerter, ou encore Zaharia Stanco, le directeur du théâtre « I. L. Caragiale » à Bucarest, personnalités éminentes du théâtre roumain, sont des gens simples et amicaux.

Les conditions de vie et de travail que le gouvernement assure aux écrivains et aux artistes sont remarquables. Les anciens palais royaux de Mogoşoaïa et de Sinaïa sont à présent des maisons de création pour les écrivains. J'ai été frappé par la beauté de ces deux endroits. Les écrivains trouvent là un site merveilleux, propice à la création artistique.

Il n'est donc pas étonnant que les écrivains et les artistes soient si dévoués à leur travail et créent des œuvres brillantes.

MAXIMILIAN SCHEER

LE VISAGE LUMINEUX DE LA ROUMANIE NOUVELLE

Etant donné l'importance que l'œuvre du grand écrivain a dans votre culture, la popularité dont jouit Caragiale au sein du grand public et tout le prix que votre Etat lui accorde, le fêter est devenu une tradition. Je suis heureux d'avoir eu la possibilité de participer aux manifestations d'une haute tenue dédiées à Caragiale: spectacles, expositions, conférences, autant d'occasions de rencontrer, au milieu du public roumain, des représentants de la culture des pays les plus divers.

J'ai également eu le loisir de visiter les coins par où je suis passé. Et quoiqu'on m'ait beaucoup parlé du paysage roumain, j'ai quand même été émerveillé par sa diversité et sa richesse, par le développement de la vie dans tous les domaines. Votre pays va vers un avenir heureux et je vous souhaite de tout cœur d'en profiter. Quel contraste entre le visage lumineux de la Roumanie nouvelle — irradiant l'enthousiasme créateur et la chaleur spécifique à l'humanisme socialiste — et l'image repoussante de l'ancien monde, pourri, se croyant, bien sûr, immuable dans ses « principes » stigmatisés par Caragiale.

EMIL CHABERSKI

LA CRÉATION DE CARAGIALE NE SOUFFRIRA PAS LES ATTEINTES DU TEMPS

Dans leur ensemble, les manifestations de la Semaine Caragiale *m'ont semblé tout à fait à la hauteur des exigences. J'ai surtout été enchanté par deux d'entre elles: le spectacle* Le procès de M. Caragiale *de Mircea Ştefănesco — qui témoigne d'une compréhension admirable de l'œuvre satirique de Caragiale—et la session de gala sous l'égide de l'Académie, d'où Caragiale fut écarté par les « Dandanake » du temps, il y a plus de* 50 *ans.*

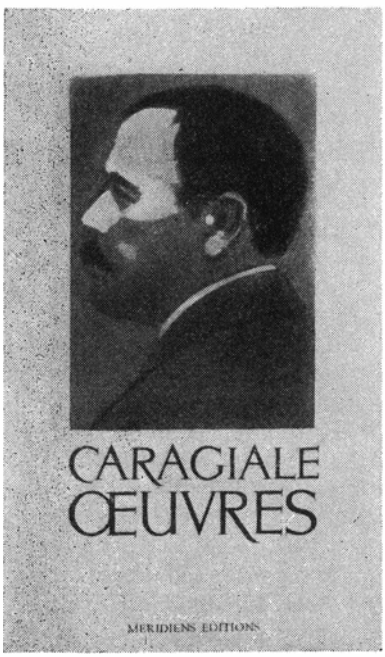
Pour ce qui est de l'œuvre proprement dite de votre grand écrivain, je crois qu'il n'est plus nécessaire d'insister sur son actualité. La valeur de la création de Caragiale est et restera, j'en suis convaincu, intacte; elle ne souffrira pas les atteintes du temps. La vision caragialienne de la vie, de l'homme et de de l'époque du dramaturge est animée d'un réalisme lucide et d'un grand amour pour la vérité et le progrès. Malgré son ironie amère, l'œuvre de Caragiale respire l'optimisme, la foi dans le triomphe final de l'homme sur les vices hérités des régimes fondés sur l'oppression et la mutilation de l'âme. Caragiale apprend à haïr le passé d'exploitation et de perversion; il vous incite à faire encore plus d'efforts pour anéantir définitivement les tares de l'égoïsme, de l'hypocrisie, du mensonge, vestiges d'une mentalité que le socialisme a vaincue en même temps que la société qui l'avait engendrée.

Je revois la Roumanie au bout d'un an. Avec la même curiosité, copieusement alimentée par les nouveautés. Surtout les constructions, qui me semblent faites non seulement de béton et de briques, mais de lumière, de couleurs et d'exubérance. Tous mes compliments pour le bon goût des architectes et des constructeurs.

Commentaires

LUCIAN RAICO

«Œuvres» de I. L. Caragiale — en français



Les manifestations qui ont eu lieu dans notre pays et à l'étranger à l'occasion du semi-centenaire de la mort de I. L. Caragiale ont confirmé la vitalité exceptionnelle que l'œuvre du grand écrivain roumain garde à travers le temps et l'espace. L'immortalité et bien autre chose qu'une tiède approbation et une commémoration pieuse privée d'un véritable écho dans la conscience des générations suivantes viennent ainsi couronner le destin d'une œuvre qui est elle-même une expression concentrée de la vie, un sommet de la vie. Chaque virgule, placée avec un soin méticuleux, chaque accent, chaque réplique ayant sa place définitive et même son intonation obligatoire — tout palpite de vie dans l'œuvre de Caragiale. Cet artiste — qui se disait lui-même si violemment incliné vers la caricature, vers l'énorme et l'excessif — est étonnant de réalisme et sa propre vision s'harmonise parfaitement avec les données de la vie. Ce qui vaut peu à peu à Caragiale la consécration universelle, c'est justement ce puissant souffle vital qui anime son œuvre. A cette célébrité croissante contribue aussi la brillante intelligence de l'écrivain — valeur impérissable, qui constitue comme un langage universel défiant l'atteinte du temps. Caragiale est un génie du rire, un

des grands auteurs comiques du monde, digne d'être placé à côté d'Aristophane et de Molière, de Gogol et de Mark Twain—et le rire, on le sait, ne vieillit guère; il est, lui aussi, un langage universel des plus intelligibles.

Un récent événement culturel exprime cette consécration internationale de plus en plus évidente: la parution en français d'une sélection massive des œuvres de I. L. Caragiale, un volume réalisé dans d'excellentes conditions graphiques par les *Méridiens* - Editions en collaboration avec la Commission Nationale Roumaine pour l'U.N.E.S.C.O. Une préface, substantielle, due au critique Silvian Iosifesco décrit la vie de l'auteur et jette un regard synthétique sur son œuvre. Les textes ont été traduits sous la direction de Simone Roland et de Valentin Lipatti.

Dans ce volume d'œuvres choisies, le théâtre est intégralement représenté: on y trouve les comédies: *Une nuit orageuse*, *Une lettre perdue*, *Scènes de carnaval*, *Monsieur Leonida aux prises avec la réaction* — et un drame: *Le malheur*. L'œuvre narrative est représentée par des nouvelles et des récits: *Un cierge pascal*, *Cănuţă tête à l'envers*, *A l'auberge de Mînjoală*, *Deux gros lots*, *En temps de guerre*, *Kyr Ianulea* — suivis par un nombre important de *Moments* choisis parmi les plus connus et les plus significatifs.

Enfin pour que le lecteur étranger puisse connaître aussi les convictions du grand écrivain roumain en tant que citoyen, son attitude face aux problèmes sociaux et politiques, —attitude exprimée sans détour tout au long de son activité de publiciste —, on trouve inséré dans le volume un fragment du pamphlet *1907 — du printemps à l'automne*, écrit en exil, sous l'impression des révoltes paysannes qui venaient de secouer le pays et de menacer l'édifice social de ce temps.

Certes, ce volume laisse de côté toute une série d'aspects concernant l'œuvre, la personnalité et l'activité publique de I. L. Caragiale: ses articles sur le théâtre et la littérature, son abondante correspondance, ses poésies, ses parodies, etc. Il peut cependant offrir au lecteur étranger une image exacte et multiforme de ce que Caragiale représente pour la culture roumaine, et fait ressortir l'esprit qui anime son œuvre, le « caragialisme» en tant que méthode artistique et en tant qu'attitude. La parution du volume en français a de plus une signification particulière. De toutes les littératures, la littérature française fut la plus chère à Caragiale, qui y retrouvait l'expression de son propre penchant vers une pensée lucide, rationaliste, vers la concision et la mesure en art.

Le nom de Caragiale a été livré pour la première fois à l'opinion publique grâce à une excellente traduction de la pièce « Rome vaincue» d'Alexandre Parodi — une occasion pour nous de vérifier la parfaite maîtrise que Caragiale avait du français. Caragiale transposa aussi en roumain, d'après Baudelaire, quelques-unes des *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poë. Chaque fois qu'il s'est agi de situer l'œuvre de I. L. Caragiale dans la littérature universelle, c'est à la comparaison avec des écrivains français, Molière, Balzac, Flaubert, que la critique littéraire roumaine s'est livrée le plus souvent. La généralité des caractères, la saine vitalité du rire chez Caragiale justifient la comparaison avec l'auteur

du *Bourgeois gentilhomme.* La vigueur de l'analyse sociale apparente Caragiale à Balzac. Et sa scrupuleuse conscience artistique, son culte fanatique de la perfection le rapproche de Flaubert. En ce qui concerne sa littérature fantastique, certains critiques lui trouvent des ressemblances avec celle d'un Villiers de l'Isle-Adam ; d'autres découvrent dans son talent de conteur et de moraliste un Anatole France oriental. Ces faits ne peuvent qu'accroître l'intérêt du lecteur français pour l'œuvre de Caragiale.

Le lecteur étranger en général pourra, lui aussi, en consultant les textes parus aux *Méridiens*-Editions, se faire une idée précise non seulement de l'œuvre de Caragiale, mais aussi de l'orientation de sa critique, de son esprit impitoyable, toujours dressé contre l'ancien régime des bourgeois et des boyards, contre ses instruments d'oppression et contre sa mentalité philistine ; il comprendra la profondeur de l'intuition sociale qui renforce le réalisme critique de l'écrivain roumain. Il reconnaîtra, sans aucun doute, en *Une lettre perdue* et *Monsieur Leonida aux prises avec la réaction* deux des sommets de la comédie de tous les temps. Il sera à même de goûter les qualités hors pair du conteur, si évidentes dans *Kyr Ianulea.* Il pourra méditer le sens philosophique d'une nouvelle comme *Cănuță tête à l'envers ;* apprécier la fine observation sociale présente dans tant de *Moments* et de récits de Caragiale — tous d'une sobriété et d'une concision exemplaires. Il sera frappé de l'habileté avec laquelle Caragiale sait créer des caractères vivants et typiques, habileté dont témoignent toutes ses œuvres de prose et de théâtre. Il admirera enfin la diversité de ses préoccupations, son intérêt pour les milieux sociaux les plus divers, des représentants des classes possédantes jusqu'aux paysans qui peinaient sur les terres des boyards.

Le volume que publient les *Méridiens*-Editions offre aux lecteurs étrangers la possibilité de situer Caragiale à la place qui lui est due parmi les grands créateurs de tous les âges.

TRAIAN ŞELMARU

La saison théâtrale — Notes

Pour le lecteur — mais surtout pour l'homme de théâtre – qui vit dans des conditions politiques, sociales et culturelles, autres que celles de chez nous, il est assez difficile de comprendre un trait caractéristique très particulier à notre vie; il s'agit de la *continuité*. Continuité de la construction matérielle, continuité de l'œuvre culturelle et artistique. C'est pour cela qu'il lui semblera peut-être curieux de trouver dans ce qui suit, en le comparant à ce qu'il a lu, il y a un an, dans les pages de la *Revue Roumaine*, les éléments d'un processus de développement propre au socialisme. Tandis que dans les pays capitalistes, la vie en général et donc la vie artistique se déroulent sous le signe du provisoire et de l'arbitraire (ainsi, les troupes de théâtre ne peuvent avoir aucune perspective d'une saison à l'autre, elles se constituent et se défont d'une manière absolument contraire aux critères artistiques); chez nous, le mouvement théâtral connaît un développement pareil à celui d'un organisme sain en continuel développement. En lui assurant des conditions matérielles toujours meilleures, en lui offrant une liberté de création inconnue auparavant par la société humaine, le régime socialiste donne à l'artiste la possibilité de concentrer toutes ses capacités en une seule direction — de participer à l'édification d'une culture nouvelle, d'un art nouveau, qui prend sa source dans les nouvelles réalités sociales elles-mêmes. Le régime socialiste donne à l'artiste la possibilité de jouer le rôle dont les grands créateurs ont toujours rêvé, le rôle d'artiste citoyen de son époque; il lui offre le climat de création sans lequel un véritable travail artistique est inconcevable.

En flagrante opposition avec ce climat de création qui est l'atmosphère quotidienne de chez nous, les témoignages de grands artistes d'Occident expriment avec toujours plus de lucidité le fait que leurs efforts se heurtent à une indifférence du public toujours croissante. Voyons par exemple un récent article de Peter Brook, publié en février dernier dans *World — Premières mondiales*, sous le titre *Recherche pour une*

faim. Peter Brook, dans cet émouvant document, écrit entre autres: « ...on ne peut plus croire qu'une entreprise artistique quelle qu'elle puisse être, soit *nécessaire*... La redoutable vérité est que si dans ce pays (Grande-Bretagne, n.n.) tous les théâtres fermaient, la seule impression de perte serait une sensation collective, courtoise, du manque d'une certaine commodité civilisée — comme nous manqueraient les autobus ou l'eau du robinet. L'émotion, l'indignation seraient celles du contribuable. Il y aurait peut-être un sujet de conversation de moins. Mais y aurait-il une véritable protestation soutenue, d'un manque, d'une « faim »?» Après avoir catégoriquement affirmé que: « Nous sommes tous d'accord pour dire que le théâtre bourgeois est mort», Peter Brook poursuit: « Je veux seulement souligner le vide de notre position actuelle et la nécessité d'une recherche. Une recherche de quoi? De quelque chose que nous ne connaîtrons et ne pourrons définir que lorsque nous l'aurons trouvée».

Cet article m'est parvenu le jour même où sur l'une des scènes bucarestoises, la pièce d'un jeune auteur roumain atteignait sa 300e représentation. Il s'agit de la pièce d'Alexandru Mirodan *Le célèbre 702.* La troupe qui en est arrivée à cet impressionnant jubilé est celle du Théâtre de Comédie. C'est avec cette pièce que ce théâtre a inauguré son activité il y a deux saisons. Il faut ajouter que pendant ce temps, le Théâtre de Comédie de Bucarest, sous la direction de l'artiste du peuple Radu Beligan, a présenté encore 5 pièces qui — à part le *Chveïk* de Bertolt Brecht — sont des pièces roumaines contemporaines d'auteurs de moins de 40 ans. En lisant l'article de Peter Brook, je me rendais compte que la situation dramatique qu'il décrit est normale, quant à des millions de personnes préoccupées par de graves problèmes vitaux, le théâtre ne peut donner aucune réponse, perdant ainsi sa grande fonction sociale. Dans nos conditions, c'est justement cette fonction librement exercée qui explique l'attraction des masses pour le théâtre, qui détermine une communion indissoluble entre les créateurs et le public. Chez nous, la « faim» dont parle Peter Brook, la faim de théâtre, la faim d'art, la faim de culture ne doit pas être cherchée. Cette faim est l'une des caractéristiques de notre vie quotidienne, un moteur puissant du développement de la création artistique. Et il ne peut y avoir de plus grand bonheur pour l'artiste que celui de savoir qu'entre lui et ses contemporains il n'y a pas de mur de séparation, mais une liaison permanente qui lui permet de renouveler sans cesse la source de sa création dans l'enthousiasme vital des masses; de savoir que chaque jour lui apporte une nouvelle merveille créée par le génie libéré du peuple; de savoir que son art est attendu, que les hommes en ont besoin comme d'un guide sage et émouvant. Chaque fois que le théâtre a reflété de manière originale les signes caractéristiques du temps, le neuf dans la vie, quand il a combattu pour anéantir ce qui était périmé, quand il a été une arène où débattre les problèmes qui préoccupent l'humanité, le théâtre est devenu une nécessité. Quand il s'est éloigné du souffle vivant de l'actualité, quand il a perdu ses idées, sa force d'influence, quand il est devenu tout juste un divertissement, bon à tuer quelques

heures, le public — tôt ou tard — lui a tourné le dos. Et si chez nous cela n'arrive pas, c'est que le théâtre se transforme peu à peu en une arène. La saison 1961/62, de ce point de vue, a révélé de nouvelles pièces, de nouveaux noms de dramaturges, de nouvelles recherches pour ce qui est aussi bien du texte dramatique que de l'art du spectacle.

Considérons brièvement la littérature dramatique roumaine parue cette année. Au fond, elle a continué à illustrer une idée plus large, propre au développement socialiste et communiste de la société, celle de la « formation d'une nouvelle conscience, qui correspond à cette société ». Dans cet ordre d'idées, très significative est la pièce *Si l'amour n'existait pas*, de Dorel Dorian. L'auteur y explore l'un des traits les plus nouveaux de l'homme socialiste, la passion du travail libéré, la passion de la création, celle que Dorian appelle « une seconde nature » et qui marque profondément toutes les actions de la vie. La pièce se déroule près de l'un des grands derricks roumain. Cadre dramatique: l'expérimentation d'une nouvelle méthode de forage, sous la menace permanente de la montée de la pression. Mais l'auteur est avant tout préoccupé par le forage dans les consciences humaines, par l'extraction de la richesse humaine des gisements de ces consciences, extraction difficile menacée à chaque pas par la pression d'une vieille mentalité et de vieilles habitudes. Presque tout le temps, la scène est vide de décors: pas de derricks, pas d'autres éléments du paysage pétrolier. Seulement des personnages. Des personnages dans lesquels vit justement ce nouveau gisement, cette passion de la création qui détermine leurs réactions dans tout leur mode de vie, leur façon de penser, des personnages qui, comme le jeune ingénieur Jana Minco, découvrent qu' «il n'y a pas une partie à toi, que tout est à toi et que ce tout est le sens de l'amour», que «l'héroïsme — le plus grand amour — signifie le don de la vie pendant toute la vie». On rencontre encore sur scène d'autres personnages. Des gens d'un autre temps, pour qui l'amour n'est que l'amour de soi, pour qui la vie, la création, la réalisation veulent dire « Je peux, je veux, je dois ! Au mépris de tout et de tous !». Et entre eux, oscillant sans cesse, d'autres encore — tel l'ingénieur Radu Andone — qui, en fin de compte, sont arrachés, par les premiers aux scories de l'égoïsme et gagnés, après de dures épreuves, au grand amour communiste triomphant. A côté des héros de la pièce on en découvre encore d'autres dans la salle: nous-mêmes. Car l'auteur nous a inclus dans le déroulement de l'action, il nous appelle à participer, à juger et *à nous juger*. C'est d'ailleurs pour cela qu'il a donné à l'œuvre une facture un peu inhabituelle, celle d'un débat entre interprètes et héros, entre la salle et la scène. C'est un procès de conscience qui continue encore longtemps chez le spectateur après que le rideau est tombé. Et elle est significative, l'émotion avec laquelle le public participe à des pièces de cette facture, sa disponibilité pour le théâtre d'idées. Le véritable théâtre populaire dans un pays comme le nôtre où l'ascension culturelle des masses est vertigineuse, devient de plus en plus un théâtre intellectuel, un théâtre des grandes idées, des recherches les plus audacieuses, fidèle à de nobles idéaux.

La même passion du travail créateur se retrouve dans la pièce du jeune écrivain Gheorghe Vlad. Cette fois-ci, l'action se passe dans le monde du village collectivisé. On sait que cette année, en Roumanie, le processus historique de collectivisation de l'agriculture s'est achevé, ce qui a changé non seulement l'aspect des champs, mais a également entraîné une profonde transformation des relations humaines dans les villages, une profonde transformation de la conscience du paysan. L'image du paysan esclave sur le domaine du boyard, paysan arriéré et sans forces, a disparu, pour faire place à celle du collectiviste, avec tous les attributs de l'homme libre, maître de son destin, ouvert aux conquêtes de la technique moderne, participant activement à l'édification de la nouvelle société. La pièce de Gheorghe Vlad, comme son titre *Audace* lui même l'indique, est un éloge de l'audace créatrice, de l'esprit novateur, un appel passionné à la découverte et à la défense du neuf, contre la routine et l'esprit conservateur. La pièce est d'autant plus importante qu'elle accentue justement le caractère nouveau du monde du village.

Păun Ciocîlteu, héros principal de la pièce, mérite qu'on insiste sur lui. Qui est-il? Un collectiviste, l'un des millions de paysans pour qui l'exploitation collective signifie une radicale modification de son mode de vie et de penser. Il symbolise la force créatrice du peuple, libérée par les nouvelles conditions de vie, la conscience d'être maître de cette vie, mais aussi la responsabilité qui découle de cette conscience, la confiance illimitée dans le communisme, l'enthousiasme et la joie de l'incessante marche en avant. Ciocîlteu est un personnage remarquable justement par sa nouveauté, il nous est proche par sa pureté d'âme, il conquiert par sa passion de créer toujours, de se joindre à toute idée nouvelle. C'est justement cette passion, cet esprit novateur, qui ont été admirablement surpris par le jeune auteur — par ailleurs, reporter passionné et bon connaisseur des nouvelles réalités des campagnes — et c'est à partir de ces données qu'il a construit son personnage. Authentique, vrai et convaincant, Păun Ciocîlteu est d'emblée un personnage qui s'impose dans la nouvelle dramaturgie roumaine.

La saison passée a également connu un développement de la comédie, de la comédie qui utilise l'humour pour attaquer au fond des problèmes très sérieux, la comédie d'idées, à laquelle ne manque ni le filon lyrique, ni la charge mordante. Voici par exemple *Costaké et la vie intérieure*, de Paul Everac. C'est une satire dirigée contre l'esprit petit bourgeois qui règne encore dans la conscience de certaines personnes généralement avancées, mais qui, du point de vue de « la vie intérieure », se considèrent supérieures à la collectivité, restent loin des gens et préfèrent débattre sans eux leurs problèmes personnels. Mais la collectivité s'impose par son unanimité pleine d'optimisme et d'humour, faisant en fin de compte la conquête de ceux qui, vivant dans un monde où règnent camaraderie et compréhension, s'en étaient isolés artificiellement.

En une métaphore scénique pleine d'originalité, Radu Cosașu se moque, dans *Cela me semble romantique*, du romantisme désuet, plaidant pour un romantisme lucide et réellement poétique, fondé sur la confiance en la vie, en l'honneur, en la force créatrice de l'amour. Sütö Andras, dans

sa *Noce au château*, nous a enchanté par un tableau plein de charme de la vie nouvelle dans les campagnes, nous faisant rire de tout cœur des péripéties de ceux qui sont encore en retard sur les nouvelles réalités.

Arrêtons-nous ici. On pourrait encore citer toute une série d'autres œuvres dramatiques qui ont eu du succès au cours de la saison passée, mais celles que nous avons mentionnées plus haut sont sans doute suffisantes pour donner au lecteur une image sur les tendances nouvelles du développement actuel de la dramaturgie en R.P.R.

Passant aux problèmes de l'art du spectacle, il faut remarquer comme l'un des faits les plus caractéristiques, l'affirmation massive de la jeune génération de metteurs en scène et surtout la façon passionnée dont ils montent les pièces roumaines. Il s'agit d'un mouvement aussi puissant que divers. Chacun d'entre eux a sa personnalité bien définie, ce qui mène à une grande variété de modes d'expression scénique. Radu Penciulesco, par exemple, monte *Si l'amour n'existait pas* sur une scène presque vide. « Je crois que l'exigence et l'accroissement du niveau culturel de notre spectateur — a-t-il déclaré — nous imposent un renoncement à toutes les exagérations scénographiques et technico-scéniques, nous imposent une préoccupation presque exclusive du contenu. Il faut qu'une pièce vive sur scène par elle-même, que les répliques en soient écoutées, pour éveiller l'intérêt et la participation du spectateur. Je voudrais un spectacle vidé de tout artifice de montage, de tout « théâtralisme» qui rendent plus difficile le duel des idées. Ce dernier doit se faire au niveau le plus incandescent». Ceci ne veut pas dire que Penciulesco est maniéré dans ses mises en scène. Il tient compte de la forme de la pièce et traite le spectacle en conséquence. Qu'il préfère surtout les textes proches d'un théâtre ayant au premier plan le débat scénique, la sobriété, la prépondérance de l'acteur, cela va de soi. Au pôle opposé, il y a Dinu Cernesco, dont l'inventivité de metteur en scène semble inonder la scène de gags plus spirituels les uns que les autres, obtenant ainsi des effets de suggestion artistique remarquable. C'est de cette manière que Dinu Cernesco a traité en vision contemporaine un spectacle du classique Alecsandri, et l'une des comédies originales les plus réussies, celle d'Aurel Baranga, *L'agneau enragé*. Bien que la pièce ait joui en son temps d'un grand succès, dans une mise en scène de Sică Alexandresco, artiste du peuple, le spectacle du jeune metteur en scène Cernesco lui a donné une nouvelle vie, par son montage réellement original. Aussi plein d'inventivité, mais — semble-t-il — plus laconique, plus rigoureux que Cernesco, plus mesuré et même plus critique envers sa propre effervescence, David Esrig a monté *Cela me semble romantique* avec une intelligence aiguë et une fantaisie pleine d'expressivité. L'un des plus grands succès de la saison théâtrale, fut celui de Lucian Giurchesco, le réalisateur de *Chveïk* sur la scène roumaine. Liviu Ciulei a soulevé des discussions interminables par son intéressant spectacle *Comme il vous plaira*, plein de recherches novatrices. C'est également lui qui a mis en scène, selon une ligne plus classique, mais tout aussi expressive, *Les enfants du soleil*, de Gorki. Liviu Ciulei joue également deux des rôles principaux dans ces spectacles, tout en signant aussi les décors. La critique dramatique,

tout en faisant de nombreuses remarques critiques pour ce qui est de l'interprétation par Liviu Ciulei de Jack, dans *Comme il vous plaira*, a souligné son excellente création dans Protassov, dans la pièce de Gorki. Dinu Negreanu a signé la mise en scène de l'intéressante pièce de Simonov, *Le quatrième*, renonçant à tout artifice pour accentuer le jeu concentré des acteurs, mais soulignant le côté philosophique et éthique du texte. L'un des plus récents succès de la saison théâtrale est dû au Théâtre National « I. L. Caragiale », avec la pièce *Orphée aux enfers*, de Tennessee Williams, mise en scène par l'artiste émérite Moni Ghelerter. Sur cette même scène, Al. Fintzi a mis en scène *Boulevard Durand*, d'Armand Salacrou. Parmi la jeune génération de metteurs en scène, signalons Mihai Dimiu, dont la mise en scène a beaucoup fait pour le succès de la pièce *Audace*, dont il a été question plus haut, et qui a également monté cette année des pièces aussi différentes que *Fleurs vivantes* de N. Pogodine, et *Romagnola* de Squarzina.

L'un des traits caractéristiques de cette saison a été sans aucun doute l'initiative créatrice de certains théâtres régionaux. Certaines scènes ont offert des premières, d'autres — des spectacles qui ont concurrencé avec succès ceux des théâtres bucarestois. C'est ainsi que le Théâtre d'Etat de Sibiu a été le premier en Roumanie à présenter *L'Océan*, de l'écrivain soviétique Al. Stein, et le Théâtre National de Craïova le premier à monter *Arturo Ui* de Brecht, spectacles aussi difficiles qu'intéressants qui posent de grands problèmes créateurs et ont contribué au développement des acteurs et des metteurs en scène, tout en éveillant un grand intérêt chez le public des régions mentionnées.

Comme il était par ailleurs normal, l'événement central de cette année fut le semi-centenaire Caragiale. La commémoration du cinquantenaire de la mort du plus grand dramaturge classique roumain a été célébrée par l'opinion publique mondiale, et fit partie des manifestations du Conseil Mondial de la Paix. Il est significatif de souligner aujourd'hui, quand Caragiale a conquis le monde, prouvant son universalité, les « opinions » de la critique bourgeoise d'autrefois, qui prétendait que les pièces et, en général, l'œuvre de Caragiale étaient d'un intérêt purement local. L'œuvre de Caragiale, satire violemment anti-bourgeoise, est devenue aujourd'hui une arme partout où circulent encore, sous différentes formes, les modèles de l'écrivain roumain.

Chez nous, le semi-centenaire de Caragiale a été célébré, comme il se doit, par des manifestations variées, allant des remarquables spectacles du théâtre qui porte le nom même de l'écrivain jusqu'à ceux des milliers d'ensembles d'amateurs. Chez nous, la présence d'un grand nombre d'hôtes étrangers a spécialement souligné l'ampleur de l'événement. La première scène du pays a repris tout le répertoire de Caragiale, interprété par les plus grands acteurs, dans la mise en scène — devenue classique — de l'artiste du peuple Sică Alexandresco. En même temps, les jeunes metteurs en scène ont fructueusement discuté de nouvelles recherches novatrices pour la présentation du théâtre de Caragiale. Certaines de ces recherches ont déjà été réalisées, et d'autres vont l'être au cours de la saison prochaine. A signaler encore un autre grand succès, celui de la

première du Théâtre de Comédie, *Le procès de monsieur Caragiale*, de Mircea Ştefănesco, qui met en scène l'écrivain lui-même. La pièce, inspirée du procès intenté par Caragiale à un calomniateur connu de l'une de ses pièces, transforme cette affaire judiciaire en un acte d'accusation porté par l'auteur et, en même temps, par notre monde, contre la société bourgeoise-agrarienne. Comme on le voit, la commémoration de I. L. Caragiale a été l'occasion non seulement de manifestations de gala, mais également de débats passionnés et créateurs sur le thème si important de la tradition et de l'innovation dans l'art théâtral contemporain.

Au cours des derniers jours de la saison théâtrale, à Bucarest a eu lieu une conférence nationale des metteurs en scène. Elle a couronné la série de discussions sur le théâtre, habituelles dans notre vie culturelle, et mettant en évidence les succès obtenus, a souligné les problèmes qui se posent encore aux hommes de théâtre. En dehors d'un riche échange d'expérience sur une série de spectacles présentés à cette occasion, ce débat a également constitué un passionnant duel d'opinions entre différents créateurs. On a demandé aux auteurs de traiter encore plus audacieusement les problèmes fondamentaux de la vie, d'approfondir les conflits, de faire un effort encore plus soutenu pour montrer les gens de notre époque. On a également loué, malgré les opinions conservatrices de certains critiques et hommes de théâtre, les pièces et les spectacles qui ont cherché des modes d'expression plus suggestifs, pleins de fantaisie; on a encouragé ces recherches, jalons importants pour la création d'un théâtre contemporain, propre à l'époque où nous vivons. Pour ce qui est de la mise en scène, on a combattu aussi bien les spectacles plats, gris et inexpressifs, que ceux qui relèvent d'un exhibitionnisme formel, gratuit. Le problème de la qualité de la mise en scène, de l'exigence croissante des créateurs envers eux-mêmes — conscients du fait que le degré d'influence des spectacles sur le public dépend de la profondeur et de la force d'expression artistiques — ce problème donc s'est trouvé au centre de l'attention. *La lutte pour la qualité*, comprise comme partie intégrante de la lutte pour *une nouvelle qualité humaine*, est à la base de toute notre activité créatrice.

EUGEN SCHILERU

Le mois de la gravure

Le goût de notre peuple pour la gravure s'est révélé de bonne heure — comme en témoignent les gravures qui décorent les nombreux livres religieux, documents de l'art roumain à l'époque de la féodalité. En témoignent aussi les gravures réalisées vers la fin du XVIIIe siècle et au cours du XIXe siècle, en Transylvanie, dans le village de Haşdat, par une véritable école de xylographes paysans.

Et pourtant, dans la vieille Roumanie, cet art n'a pu se développer comme il aurait fallu. Les initiatives prises depuis Theodor Aman (1831—1891) par les artistes roumains se sont heurtées sans cesse à l'indifférence glaciale des cercles officiels du passé. Un graveur sur métaux scrupuleux et raffiné comme le fut Gabriel Popesco (1866—1937) vécut obscurément. Mais en dépit des adversités, les graveurs roumains ont continué à créer, enrichissant toujours notre patrimoine dans ce domaine. C'est ainsi que chaque génération d'artistes roumains a donné naissance à un ou à plusieurs graveurs de talent. Citons notamment Theodor Aman, Nicolae Vermont (1866—1932), Iosif Iser (1881—1958), Jean Al. Steriadi (1880—1956), G. Petraşco (1872—1949). Autour de 1933 certains graphiciens militants s'affirment — tels Vasile Dobrian, Vasile Kazar, Aurel Mărculesco, Jules Perahim. Ils utilisent pour réaliser des images inspirées par les violentes contradictions sociales de l'époque et par la lutte de la classe ouvrière, les techniques de gravure sur linoléum, et, plus rarement, sur bois. Cette génération-là a préparé l'orientation actuelle dans l'art de la gravure roumaine.

Après la libération du pays du joug fasciste et avec l'édification du socialisme, la gravure a connu un étonnant développement quantitatif et qualitatif. Il n'existe aucun genre, aucune technique auprès de laquelle nos graveurs soient passés avec indifférence; ils ont cultivé, simultanément, les plus diverses techniques de gravure: sur papier, linoléum, bois, métaux, celluloïde — gravure au ciseau, à l'eau-forte, à l'aiguille,

etc. De très bonne heure, la couleur a fait son apparition dans notre gravure contemporaine, sans toutefois devenir picturale.

Nos graveurs d'aujourd'hui se sont efforcés de transformer leur art en un reflet passionné de la vie contemporaine. Leurs œuvres, formant souvent des cycles unitaires, ont prouvé que leurs auteurs s'appuient sur une recherche toujours plus ample et plus profonde des réalités sociales, psychologiques et morales, spécifiques de notre société nouvelle. Se voulant un art d'action et un facteur de la transformation des consciences, la gravure roumaine contemporaine s'est préoccupée en permanence de la croissance de sa force d'expression. S'opposant au naturalisme et au formalisme, nos graveurs se sont efforcés de se forger un langage original. C'est ainsi qu'ils ont accordé l'importance nécessaire aux synthèses graphiques, à la mise en page, à la composition, aux angles d'observation efficaces et éloquents, au dosage suggestif du noir et du blanc etc.

Parallèlement à l'accentuation de son caractère militant, contemporain et populaire, la gravure s'est également efforcée d'utiliser les moyens les plus aptes en vue de s'assurer une large diffusion. Sa présence sur les panneaux des expositions annuelles, l'utilisation des techniques de gravure pour illustrer les livres, l'édition par le « Fonds plastique» de cartons de gravures diverses se sont révélées des moyens efficients de popularisation. Pour pénétrer plus avant dans les masses, l'« Union des artistes plasticiens» et le « Fonds plastique» ont organisé, à partir de 1961, un mois de la gravure. Dans l'une des galeries du « Fonds plastique» à Bucarest s'ouvre, chaque année, une vaste exposition des travaux les plus récents et les plus représentatifs créés dans ce domaine. Les visiteurs peuvent, dans le même temps, y feuilleter les cartons de gravures mis à leur disposition. Des graveurs ou des critiques d'art, présentant les œuvres exposées, entretiennent le public des problèmes de la gravure, des lois de ce langage artistique et de ses différentes techniques. Le dialogue qui s'engage entre le présentateur et le public reflète la croissance permanente des exigences esthétiques de ce dernier et se révèle une source de suggestions particulièrement féconde pour l'artiste. Dans le cadre des expositions, des ventes ont lieu, les prix des gravures étant très accessibles.

En mai 1962, on a organisé, pour la deuxième fois, un mois de la gravure. Il a joui de la participation massive des artistes de toutes les générations. La génération plus âgée y a été représentée par des artistes comme Jules Perahim, Vasile Dobrian, Gh. Ivancenco, Corina Beiu-Angheluță, Gion etc., et les jeunes par Geta Brătesco, Marcel Chirnoagă, Lia Szasz, Ethel Lucaci-Băiaș, Clarette Wachtel, Iulian Olariu, Alma Redlinger, Vasile Celmare, Cornelia Daneț etc. Personnalités originales, unies par la même méthode de création: le réalisme socialiste, par une préoccupation passionnée pour la vie contemporaine du peuple, par le respect des lois spécifiques du langage graphique.

La sélection des œuvres présentées dans le cadre du dernier mois de la gravure nous a semblé un miroir déplacé le long de notre chemin vers le socialisme. En effet, il n'existe presque aucun domaine auprès duquel le graveur soit passé avec indifférence, aucun secteur du travail qui n'ait trouvé son poète.

Jules Perahim était présent à l'exposition avec *Interview*, gravure en couleurs réalisée sur une seule plaque. Sur un pont suspendu à grande hauteur, un journaliste fait la causette avec un gamin. Les constructions que l'on peut observer de la passerelle semblent se dresser, audacieuses, vers le ciel. L'image créée par Perahim s'impose par sa vigueur et son lyrisme, par son sens de l'espace et l'inédit de ses angles d'observation.

Tout comme Perahim, le jeune graphicien *Marcel Chirnoagă* apporte, dans ses gravures de scènes de travail, une vision panoramique: des angles d'observation audacieuses destinés à mettre en évidence des aspects inédits et des rythmes dynamiques.

Vasile Dobrian s'est affirmé depuis longtemps un graveur de grand talent. Il transmet la poésie du travail quotidien, l'élan des hommes nouveaux, dans un langage laconique et expressif. Le caractère décoratif de ses linogravures colorées en grands plans aux teintes vibrantes en leur intensité ne nuit aucunement à la transmission d'un contenu riche en sentiments et en idées. Dans l'art de Dobrian, le côté décoratif reste représentatif, c'est-à-dire qu'il transmet un message humaniste, à la fois lyrique et audacieux.

Gh. Ivancenco développe dans ses planches représentant des scènes de travail ou des portraits de travailleurs un art bâti sur des oppositions nettes entre le noir et le blanc. Les formes se détachent amples et cristalines, les figures semblent monumentales comme une sorte de premier plan cinématographique.

Corina Beiu-Angheluță est connue depuis longtemps par sa manière d'exploiter les techniques les plus variées de la gravure en noir sur blanc ou de la gravure en couleurs: xylogravure, eaux-fortes, etc. Les stylisations par lesquelles elle s'efforce de souligner les dimensions monumentales et héroïques de la personnalité humaine, la tension dramatique des événements ou des êtres, la grâce des figures, des gestes ou des mouvements dépassent quelquefois la mesure, glissant dans la gratuité, dans une sorte d'arabesque « pure». Le coloris anime la composition, pour suggérer une atmosphère affective, un timbre lyrique bien spécifique.

L'art de la jeune artiste *Cornelia Daneț* s'est développée dans la direction d'un enrichissement continu de l'expression synthétique. Elle a tendance à réduire la composition à des éléments de moins en moins nombreux et à lui imprimer un caractère monolithique. Désirant mettre en relief le côté monumental des héros et de leurs actions, Cornelia Daneț glisse cependant quelquefois dans la monotonie (monotonie des solutions de composition, monotonie des figures excessivement stylisées) et le schématisme.

Geta Brătesco est plus attentive à l'individualisation des personnages et à leur ambiance spécifique. Le respect de la réalité objective s'allie, dans son art, à une grande plasticité intérieure — qui lui permet d'entrer en communication immédiate et spontanée avec les milieux les plus différents — et à la faculté d'imaginer des situations plausibles, véridiques, tout en respectant le langage graphique. Ainsi dotée, Geta Brătesco peut facilement passer des cycles de gravures destinées à l'illustration d'un livre sur Nasreddin-Khodja ou d'un recueil de proverbes

populaires, à des images inspirées par la réalité présente et quotidienne (*Le grain donnera ses fruits*, *La fête* etc.). Son langage d'une grande concision ne prive pas l'image de lyrisme, ni les visages représentés, d'expression. Au contraire, *Geta Brătesco* ne recourt aux synthèses que dans la mesure où celles-ci exaltent l'image.

Iulian Olariu est passé de la gravure ondoyante et lyrique, où la ligne fondamentale créait les formes et suggérait les volumes, à une gravure construite en gros plans contrastés en noir et blanc, à une ligne presque égale sur toute sa longueur. Dans cette vision au caractère décoratif accentué, il a réussi à mettre en valeur le côté monumental et le dynamisme de notre vie contemporaine.

Dans ses gravures, le jeune peintre et graphicien *Vasile Celmare* témoigne également d'une vision synthétique et décorative — crayon âpre, ignorant la mollesse ou les adoucissements de la ligne comme pour suggérer précisément la hardiesse des âmes fortes et des héros qu'il met en scène. De temps à autre, de grands espaces blancs glissent dans la composition de véritables territoires de rêve et de lyrisme évoqués par la lumière.

Clarette Wachtel, dans ses linogravures en couleurs, mêle le symbole à la vie quotidienne, soulignant ainsi dans une vision décorative les diverses significations de la scène représentée.

Enfin, dans cette exposition où le nombre des portraits a sensiblement augmenté, de jeunes artistes comme *Lia Szasz* et *Alma Redlinger* se sont fait remarquer par la chaleur avec laquelle elles ont rendu sensible la complexité spirituelle des travailleurs.

Le mois de la gravure a, cette année également, attiré un nombreux public. Celui-ci a admiré — dans la riche sélection qui lui a été présentée et que nous avons brièvement évoquée — des œuvres reflétant notre vie, des images surprenantes par leur côté inédit, chaleureux et d'une fraîcheur fascinante.

Profils

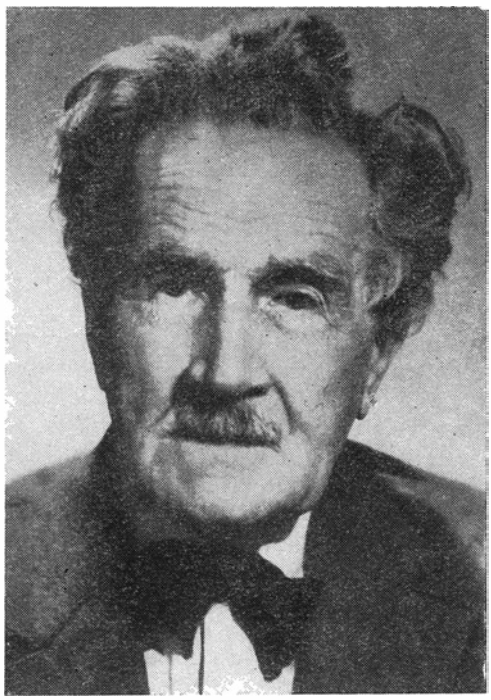
Alexandru Cazaban a 90 ans

par **GEORGETA HORODINCĂ**

Alexandru Cazaban, figure évocatrice du vieux Bucarest, avec sa lavallière et ses longs cheveux « d'époque », a le privilège d'être le plus âgé de nos écrivains.

Né à Jassy le 6 octobre 1872, le futur écrivain connut une enfance et une adolescence difficiles. Orphelin de bonne heure, il fut élevé par un parent, qui — semble-t-il — ne réussit pas à donner à l'enfant sensible, le sentiment de posséder un foyer. Tôt émancipé de la tutelle de sa famille d'adoption, Al. Cazaban, après avoir terminé le lycée national de Jassy, vient à Bucarest où il s'inscrit à la Faculté d'Architecture. Deux ans plus tard, contraint par sa situation matérielle précaire et aussi par un réel manque d'aptitudes pour le métier choisi, il se décide à renoncer à celui-ci quand un ordre de recrutement l'appelle sous les drapeaux. Après son stage militaire, le jeune Cazaban essaye de gagner sa vie en faisant toutes sortes de métiers: correcteur, instituteur, dessinateur technique, agent vétérinaire, fonctionnaire au Service des ponts et chaussées, journaliste enfin. Il commença son activité littéraire en collaborant, quelquefois même sans être payé, à différents journaux et revues du temps: *Zeflemeaua*, de George Ranetti; *Moftul romîn* de Caragiale; *Revista literară; Rampa* de N. D. Cocea; *Viața Romînească à Jassy; Luceafărul; Universul; Viitorul* etc. Ses croquis et nouvelles, publiés dans les revues, l'écrivain les réunit périodiquement en volume, groupant et systématisant une activité littéraire assez vaste. Le premier volume paraît en 1903, sous le titre de *Embrouille-tout*, dont l'écrivain dira plus tard avec ironie: « Je crois que ça s'appelait *Embrouille-tout*, mais j'aurai dû l'appeler *Embrouille-littérature*, cela aurait mieux cadré avec mes débuts. » Ensuite, à de brefs intervalles, entre 1904 et 1914, ce furent quelques volumes de croquis peignant, d'un trait de pinceau, des visages ou des attitudes typiques caractérisant l'un ou l'autre des vices de la société du temps. Le déclenchement de la première guerre mondiale produisit un certain changement dans l'œuvre de Cazaban, lui offrant de nouveaux thèmes pour ses « croquis ». C'est le tour des volumes *Pour l'âme des Allemands* — 1916; *La Dame de la Croix-Rouge* — 1919; *A l'ombre d'une charrette* — 1920; *Entre frac et houppelande* — 1922. Le roman *Un homme agaçant* — unique dans la carrière de Cazaban — inter-

rompt la série de recueils de croquis, pour raconter la biographie spirituelle de l'auteur, qui s'y caractérise avec une bonne dose d'amertume et de fierté insultée d'«homme agaçant» — selon le titre du livre lui-même — agaçant pour les grands du jour par son sens de l'honneur et de la justice. En 1922, nouveau recueil de croquis: *L'oiseau perdu*, et en 1939 — *Récits de chasse*. Après la libération de notre pays du joug fasciste, le 23 août 1944, une grande partie de ses croquis furent réédités. Ils gardent aujourd'hui encore, par leur verve satirique et leur force d'évocation, la valeur d'un intéressant document d'époque sur certains aspects caractéristiques du régime bourgeois-agrarien de triste mémoire. Citons les



recueils *De ce temps-là* — ESPLA, 1951; *Le souci du maître* — Editions de la Jeunesse, 1955; *Vues et entendues* — ESPLA, 1958; et *Pas bête, ce garçon* — ESPLA, 1961.

Sans être un écrivain d'une grande imagination, qualité nécessaire à l'élaboration d'une ample construction artistique, Al. Cazaban est un observateur attentif de la vie, qui se sent appelé à fixer sur le papier des moments particuliers, révélateurs. C'est un auteur de « moments ». Ce genre a été lancé dans notre littérature par le génial Caragiale, sous la direction duquel, d'ailleurs, celui que l'on fête aujourd'hui a fait son apprentissage littéraire, et dont il subit l'influence. Les deux exceptions — la nouvelle *Pas bête, ce garçon*, et le roman *Un homme agaçant* — ne font que confirmer le trait spécifique de son talent, qui est de surprendre les

lueurs rapides mais frappantes de la vie. *Pas bête, ce garçon* est en fait un croquis aux dimensions de nouvelle, sans en avoir le caractère défini. On y voit, dans toute son ampleur, un personnage souvent rencontré sous la plume de Cazaban: le type du vaurien parvenu, le petit bourgeois briguant une situation sociale supérieure. Etudiant les étapes par lesquelles a dû passer le petit employé obscur, sa « tactique » pour entrer dans la « haute société » bucarestoise, Cazaban a réalisé, avec le personnage de Stefan Crăiesco, le gars « pas bête » — l'une de ses meilleures créations satiriques, pleine d'ironie et d'humour.

Le roman *Un homme agaçant* vaut surtout par le témoignage qu'il apporte sur une époque, témoignage qui se transforme parfois en information documentaire mais vivante. Il reconstitue l'image de toutes les difficultés encourues autrefois par un intellectuel honnête.

La force du talent de Al. Cazaban se manifeste surtout dans le croquis, où son sens satirique et sa protestation contre le monde bourgeois atteignent leur apogée. On trouve dans ses recueils des images éloquentes sur l'exploitation de type féodal, sur l'oppression du paysan roumain sous le régime bourgeois-agrarien.

Les croquis sur ce thème sont presque les seuls où, tout comme Caragiale, Al. Cazaban n'utilise pas sa verve satirique. Les douleurs cachées, voilées avec discrétion, des paysans, trouvent toujours un large écho dans le cœur de l'écrivain. Le père Gheorghe, poursuivi pour une dette envers le boyard et dans l'impossibilité de prouver que le régisseur l'a chargé en plus de dettes imaginaires, est pris d'un accès de fureur qui frise la démence. Le médecin du district voit le père Gheorghe arrêté au poste, derrière les barreaux, lui lance un regard méprisant et déclare que la pellagre l'a rendu fou. . . *(Sans pitié)*. Bodoreanca, traînée de force comme témoin à un procès, refuse de prêter serment. Le juge furieux ordonne qu'elle soit enfermée au poste de gendarmerie. Sous escorte, la vieille est conduite sous la pluie pendant quelques kilomètres, et emprisonnée selon l'ordre de monsieur le juge. Le lendemain matin, on la retrouve morte *(Bodoreanca)*. Remarquable aussi l'esquisse *Florian*, sur un même thème: un paysan passe dans les rues de la capitale avec sa charrette à bœufs. Indignation des citatins. A un moment donné, l'un des bœufs tombe, épuisé de fatigue et de faim, et ne peut plus se relever. Tandis que quelques « messieurs bien » protestent, et qu'un vaillant sergent de ville frappe brutalement le pauvre animal, le paysan parle doucement à sa bête, d'une voix pleine de compréhension « Allons, Florian, allons, mon vieux... »

Les croquis inspirés par la première guerre mondiale montrent que l'écrivain—bien que limité par une incompréhension fondamentale des causes et du caractère de la guerre — a réussi à discerner, malgré tout, certains aspects significatifs des horreurs de la guerre. Tandis que le peuple supportait les privations et la misère croissantes, portant sur ses épaules un lourd fardeau, les classes privilégiées continuaient leur vie de luxe, se dédommageaient sur les masses des effets de l'aventure où elles s'étaient engagées. A Jassy, plein de réfugiés, les aliments et le combustible manquent; dans un hôpital, le gel fait des ravages. Les blessés meurent littéralement de froid, parce que le bois réservé à l'hôpital tarde à arriver.

Un matin, un docteur, exaspéré par la tragédie qui se déroule sous ses yeux, laisse échapper la vérité: «Le bois de l'hôpital, c'est un ministre... qui l'a pris... et il l'a emmené chez lui.» *(Le bois des blessés)*. La figure de l'*invalide sans patrie*, victime de la politique nationaliste de la bourgeoisie, est elle aussi une apparition caractéristique dans la prose de Cazaban. Le tzigane qui a perdu un œil à la guerre est traité, comme auparavant, en étranger qui, selon la mentalité chauvine, ne mérite aucune attention. « Alors il releva le col de son manteau, et sans un mot de plus, il s'éloigna, vacillant comme il avait vacillé quand un éclat d'obus l'avait blessé à la tête » *(Invalide sans patrie)*.

Les croquis sur la vie des journalistes, des petits fonctionnaires, des instituteurs et des professeurs, sur les pérégrinations de chasseur, de l'auteur viennent compléter le tableau de la société roumaine des premières décennies de notre siècle.

La longue activité d'Alexandru Cazaban nous dévoile un écrivain attentif aux moments significatifs de la vie qu'il fixe dans la mosaïque de ses croquis. L'atmosphère des premières décennies de notre siècle a trouvé en Cazaban un chroniqueur consciencieux qui brosse minutieusement les petits incidents de la grande histoire.

Al. Cazaban fut, comme nombre d'intellectuels de cette période, victime des illusions petites-bourgeoises, fondées sur la naïve croyance que la liquidation des maux sociaux pouvait être l'œuvre subjective de quelques individus de bonne volonté, et non pas d'une force sociale unie, révolutionnaire, capable de changer les assises d'une société pourrie. La nature de sa conception du monde, l'absence d'une perspective révolutionnaire ont évidemment influé sur la valeur de sa critique, de sa satire, en limitant les objectifs et la profondeur. Cepedant, dans le cadre du réalisme critique, l'œuvre de Cazaban est venue enrichir le paysage de la littérature roumaine de la première moitié de ce siècle par ses aspects originaux et la marque d'une plume incisive et vigoureuse.

Alexandru Sahia et la revue «Les Blouses bleues»

par **TEODOR VÎRGOLICI**

Cet écrivain, dont la passion fut de créer une littérature du prolétariat, de la classe ouvrière, est mort jeune, il y a 25 ans, le 13 août 1937, victime des conditions inhumaines d'existence imposées par le régime bourgeois-agrarien. Il n'avait même pas 30 ans. Sa vie durant, Sahia n'a cessé de consacrer avec ardeur toutes ses forces à la lutte pour la liberté, s'efforçant de produire des œuvres littéraires susceptibles d'appuyer la lutte du prolétariat. Durant ses quelques années d'activité, Alexandru Sahia a travaillé fébrilement, intensément; il a écrit des nouvelles, des contes, des articles, des reportages, des chroniques littéraires. Et tous ses écrits reflètent l'idéal de combat de la classe ouvrière.

Alexandru Sahia est né le 11 octobre 1908 dans le village de Mănăstirea, région de Bucarest. Ses parents étaient des paysans. Entré au lycée militaire de Craïova, en 1920, il quitte bientôt cette institution, profondément révolté et écœuré par l'atmosphère de caserne qui y régnait. Il passe alors au lycée « St. Sava » de Bucarest. *Les murailles grises du lycée militaire ont étouffé mes années d'enfance et d'adolescence, serrées dans les sangles d'une éducation de type prussien, dont la trique n'était pas exclue*, avoue l'écrivain. Devenu étudiant à la Faculté de Droit, en 1928, Sahia mène une vie dure, une vie de privations et de rancœurs. Il est notamment déçu par l'atmosphère et le monde qu'il trouve dans l'ambiance universitaire de l'époque, ce qui le détermine, dans un moment de dépression morale, à se retirer au monastère de Cernica, aux environs de Bucarest. *En suivant les cours de l'Université* — avoue l'écrivain — *mon état psychique s'est aggravé, car je n'y ai connu ni des hommes véritables, ni la vie authentique dont je rêvais entre les murs du lycée militaire. Tout cela m'a complètement désorienté. Aussi, me sentant incapable de trouver un point d'appui, me suis-je retiré dans un monastère à l'âge de 21 ans, en proie à une totale détresse.* Mais là non plus il ne trouve pas le sens pur et élevé de l'existence qu'il cherchait; il découvre au contraire la corruption du monde monacal, l'hypocrisie et la fausseté des moines. Au monastère, Sahia devient athée et commence à étudier avec passion les œuvres de Marx et de Lénine.

Par ses écrits, Alexandru Sahia a fidèlement servi la lutte livrée par le Parti de la classe ouvrière de Roumanie; son idéal de vie se confondait avec l'idéal des masses travailleuses. En octobre 1935, quand le journal « Facla » organisa une enquête parmi les écrivains, leur demandant pourquoi ils écrivaient, Sahia donna cette réponse significative: *Certes, je n'écris pas pour me distraire. Ce serait un crime. Si j'écris, c'est pour contribuer aux efforts déployés en vue de la libération des masses ouvrières. Leur idéal est aussi le mien.* Les nouvelles d'Alexandru Sahia sont

pénétrées d'un souffle révolutionnaire et dénotent une grande force critique et dénonciatrice. L'auteur y a dépeint, en des images impressionnantes, l'exploitation à laquelle était soumise la classe ouvrière *(L'usine vivante* et *Révolte dans le port)*; il a également décrit des épisodes dramatiques de la vie de misère et de douleur des paysans pauvres *(Pluie de juin)*, a dénoncé la monstruosité du racisme *(Chômage sans distinction de race)*, a condamné la guerre et ses conséquences néfastes *(Mon père est revenu du front* et *Sur le champ de bataille sanglant de Mărășești)* et a critiqué les méthodes barbares utilisées dans l'armée d'autrefois *(La mort de l'élève officier)*.

Par ses nouvelles *L'usine vivante* et *Révolte dans le port*, Sahia a introduit pour la première fois dans la littérature roumaine des pages d'un profond réalisme, inspirées de la vie menée par la classe ouvrière, évoquant des figures d'ouvriers conscients, pleins de confiance dans la justesse de la cause de leur classe, et tournant résolument leurs regards vers un avenir lumineux.

Alexandru Sahia avait des attaches organiques avec la vie: il a vécu intensément, plongé dans l'actualité de son temps. Son activité de journaliste, il l'a accomplie avec une conscience et une persévérance toutes révolutionnaires, s'intéressant toujours aux problèmes majeurs de son temps, s'efforçant de pénétrer l'essence même des faits et des événements. Dans un grand quotidien, il tenait la rubrique intitulée « La tribune ouvrière », où il présentait des images dramatiques de la vie du prolétariat, pleine de tourments et d'âpres combats. Pour rédiger cette rubrique, il parcourait les fabriques et les usines, les banlieues, les chantiers, dont il notait les aspects importants, essentiels. D'autres fois, dans son modeste bureau, à la rédaction du journal, il recevait des groupes d'ouvriers révolutionnaires avec lesquels il s'entretenait longuement.

Alexandru Sahia fut au nombre des premiers écrivains ayant visité l'Union Soviétique dans la période d'édification du socialisme. Il a décrit l'homme soviétique et ses grandioses réalisations dans un livre paru en 1935 et intitulé *L'U.R.S.S. aujourd'hui.*

Fils dévoué du Parti Communiste de Roumanie, Sahia s'est efforcé à chaque instant de faire connaître aux masses les idées et les appels au combat du Parti. Pour y parvenir, il fonda, le 3 avril 1932, la revue *Veac Nou (Le nouveau siècle)*, qui au bout de 3 numéros fut supprimée par la censure. Dans le premier numéro, Sahia écrivait: *Notre journal entend s'adresser aux larges masses populaires et non à la minorité omnipotente. Nous voulons être, honnêtement et sans parti-pris, le vrai porte-parole des masses. Nous le ferons sans ménager nos efforts, sans reculer devant les sacrifices.*

Après la suppression de *Veac Nou*, Sahia fait paraître, il y a eu trente ans exactement le 5 juin, la revue *Les Blouses bleues.* Bien qu'elle n'ait eu qu'une existence brève, la parution de cette revue a marqué un moment lumineux dans l'histoire de la littérature roumaine. Sous le régime bourgeois-agrarien, elle a posé la première pierre pour la création d'une littérature du prolétariat de Roumanie, d'une littérature directement au service des aspirations révolutionnaires de celui-ci, en vue de la réalisation d'un monde nouveau. La littérature promue par *Les Blouses bleues* contenait, en germe, les débuts du réalisme socialiste dans la littérature roumaine.

Dans *Les Blouses bleues*, Alexandru Sahia militait fermement pour une littérature profondément réaliste, organiquement liée aux aspirations du peuple travailleur tout entier, littérature reflétant véridiquement la réalité. Dans le premier numéro de la revue, un article-programme précisait: *Comme tout élément véritablement vital, l'art doit plonger ses racines dans la vie, il doit incarner la vie, s'adresser à la vie.*

Aussi longtemps que la vie est une lutte, aussi longtemps que l'humanité entière est divisée en deux camps foncièrement hostiles l'un à l'autre, et lorsque le conflit entre ces deux camps a atteint un point culminant, on ne saurait parler « d'art pur », dépourvu de préoccupations sociales et évitant de prendre position.

Dans de telles conditions, ceux qui veulent tricher en affirmant qu'ils font de la littérature pure, sans intérêt actuel, et n'ont que des préoccupations « éternelles » et « abstraites », sont tout simplement les représentants, dans le domaine de l'art, de ceux qui se satisfont de la situation actuelle, des profiteurs.

De l'autre côté de la barricade, nous entendons faire de l'art véritable, de la littérature décrivant la réalité effroyable, cette réalité masquée par les multiples légendes et théories qui n'ont que trop duré.

La littérature militante, la littérature critique, la littérature prolétarienne fait ses premiers pas chez nous, par l'entremise des « Blouses bleues.

Les idées exprimées dans cet avant-propos sont reprises et amplifiées dans l'article *Une génération fausse*, signé par Alexandru Sahia dans le deuxième numéro de la revue. Critiquant et blâmant les jeunes écrivains qui faisaient des courbettes à l'art bourgeois en se tenant à l'écart des préoccupations de la vie et des masses, Sahia exprimait une fois encore les convictions artistiques révolutionnaires de la revue: *Nous nions l'art pur et entendons faire une littérature prolétarienne, une littérature révolutionnaire, appelée à dévoiler les réalités horribles, masquées et mutilées par des esthètes conscients ou non, servant à la bourgeoisie.* Fidèle aux idéaux du Parti Communiste, Sahia affirme un nouveau principe de travail, le principe léniniste: *Nous croyons à un style de travail nouveau, au style de travail de Lénine.* L'écrivain plaide pour une littérature dans l'esprit révolutionnaire, marquant les perspectives de l'avenir et contribuant à la marche en avant de la société: *L'esprit révolutionnaire* — écrivait plus loin Sahia — *est la force vivifiante, qui éveille la pensée, qui propulse, rompt avec le passé, ouvre de vastes perspectives, et sans laquelle aucun progrès n'est possible.*

La littérature préconisée par Sahia d'une manière théorique n'est pas restée un désidératum abstrait: l'écrivain lui-même l'a réalisée dans ses écrits. Il a publié dans *Les Blouses bleues* aussi bien *L'usine vivante* que *Révolte dans le port*, nouvelles qui, on l'a vu plus haut, font paraître pour la première fois dans la littérature roumaine la figure de l'ouvrier conscient, ferme militant pour la cause de sa classe.

La revue *Les Blouses bleues* ne se proposait pas seulement d'offrir au prolétariat une littérature au service de sa lutte, mais aussi de découvrir et de développer de jeunes talents issus des masses travailleuses, susceptibles de créer la littérature à venir. Dans le numéro 2 de la revue, aussi bien, d'ailleurs, que dans les numéros suivants, on trouve des appels aux ouvriers tels que celui-ci: *Les Blouses bleues, revue de littérature prolétarienne, exclusivement dédiée aux masses travailleuses pour lesquelles on n'a encore rien écrit en Roumanie, n'aura atteint son but véritable que lorsqu'une collaboration effective entre les ouvriers et notre rédaction sera assurée.*

S'efforçant d'offrir aux masses une littérature correspondant à leurs aspirations, une littérature qui les éduque et les mobilise pour la lutte, *Les Blouses bleues* publient, en plus d'œuvres originales, de nombreuses traductions de la littérature soviétique et de la littérature progressiste d'autres pays. Ainsi ont paru *Les parasites* de Maxime Gorki, le fragment *La conquête des champs*, extrait du roman de F. Gladkov *Terres nouvelles*, la poésie *Nous, la jeune génération*, de S. Essénine, le reportage *Une journée dans un kolkhoze du Kouban* de S. Trétiakov, un ample fragment du poème *150.000.000*, de Maïakovski, l'article *L'Amérique tragique* de Théodore Dreiser, *La ballade de Karl Schmidt dans la ville grise* par Johannes Becher, etc.

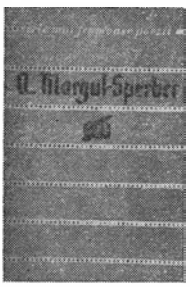
Reflétant les problèmes et les préoccupations majeures de l'époque, pour la solution desquels le prolétariat était appelé à intervenir directement, la

revue *Les Blouses bleues* a mené une campagne soutenue contre la préparation de la guerre tramée par les fascistes et les impérialistes contre l'Union Soviétique, elle a appelé les masses à entreprendre une action unie pour la défense de la paix. Ainsi, l'appel lancé par Maxime Gorki, Henri Barbusse, Romain Rolland, Théodore Dreiser, Heinrich Mann, Paul Langevin et d'autres grands noms de la culture du monde entier, demandant à tous les peuples d'appuyer le Congrès antibelliciste tenu à Genève, le 28 juillet 1932, a été largement popularisé par *Les Blouses bleues*. Dans l'article *Le Congrès antibelliciste*, publié dans le numéro 3, Alexandru Sahia exprimait le désir de paix de notre classe ouvrière et l'attachement indéfectible de celle-ci à l'égard du premier Etat socialiste du monde. En même temps, il se dressait résolument contre la guerre impérialiste et demandait à la jeunesse *de créer l'harmonie générale des peuples*.

Par les inlassables efforts qu'il a su déployer en vue de la création d'une littérature de la classe ouvrière, Alexandru Sahia occupe une place d'honneur dans l'histoire de la littérature roumaine contemporaine.

Vient de paraître

ALFRED MARGUL SPERBER: **Poésies**
(Editions de la Jeunesse)



Un gros volume réunit pour la première fois des poésies originales d'Alfred Margul Sperber, poète de langue allemande qui a aussi traduit, avec une constante passion et une intuition parfois extraordinaire, nombre de poésies lyriques roumaines allant de *Mioritza*[1] à l'*Hiperion* d'Eminesco et d'anciens chants funèbres populaires jusqu'aux vers d'Arghezi. Sperber, connu et aimé pour ses poésies qui ont paru de temps à autre dans notre presse littéraire, est présenté aujourd'hui aux lecteurs roumains dans des traductions de choix, que signent des maîtres de notre poésie (Al. Philippide, auquel nous devons aussi une chaleureuse présentation du poète, Maria Banuş, Virgil Teodoresco, Theodor Balş, Geo Dumitresco, etc.). Les traducteurs ont uni leurs efforts afin de rendre le plus proche possible à notre public le vibrant message du poète, l'un des plus remarquables écrivains de langue allemande de la R.P.R. C'est ce message qui donne à sa poésie sa couleur particulière et qui en forme le centre d'équilibre. En effet, si nous voulions tenter de définir son lyrisme, il nous faudrait sans doute commencer par citer la pièce intitulée *Amour de la patrie :*

Qui nous apprit donc l'amour du pays?
Demande à l'oiseau qui erre et qui fuit
Mais toujours vient clore un vaste voyage
Au même tilleul du même village.

On pourrait, sans craindre de se tromper, affirmer que l'amour pour le sol de sa patrie, uni à son amour pour les hommes, forme le pivot de toute son œuvre poétique. A cela s'ajoute la passion pour nos chansons populaires, que lui apprit sa nourrice, évoquée elle-même en des vers émouvants. Nul n'a su, mieux que lui, transposer ces chansons dans la langue de Faust. La poésie qu'il dédie au poète anonyme pourrait être gravée en lettres d'or au frontispice de n'importe quelle anthologie du folklore:

Et discernant la voix en plein vent emportée
L'un reprit la chanson que l'autre avait chantée.

Toute la nature du pays, sources et saules, clairières et forêts — autant de thèmes et de titres, autant de constantes amours: des «symboles du paysage» — titre même de son premier volume, paru en 1934. Pendant les années suivantes, durant lesquelles le fascisme étend ses ailes noires sur l'Europe, à l'époque où la Tchécoslovaquie se voit brutalement arracher un lambeau d'elle-même, Sperber publie, dans un volume au titre amer *Ombre et renoncement*, la poésie *Anton Dvorak — Humoresque* — discrète façon de se solidariser avec le peuple tchèque si douloureusement éprouvé. Il y a dans ce même volume une protestation, directe celle-là, contre d'autres

[1] Vieille ballade populaire

manifestations, non moins fascistes, mais d'outre-océan. C'est la poésie *Un nègre bat le record olympique pour les Etats-Unis :* pendant le cross qui se déroule au milieu de la « Mer Blanche » des spectateurs, le nègre a l'hallucination d'être traqué, comme une bête, parmi les hourras qui le poursuivent. De la même époque sont aussi certaines poésies parues plus tard: *Fausse adresse* (aventure tragi-comique d'un nègre qui, après avoir souffert ici-bas un véritable enfer, finit par atteindre un enfer supraterrestre infiniment plus doux) et *Chanson d'une cueilleuse de coton de la Louisiane* où Sperber concentre un véritable « cantique des cantiques » noir. Ici l'élan, la joie de l'amour y semblent brisés, dès le début, pareils à la coupe renversée qui, chez les anciens, figurait la mort.

Dans les recueils suivants (*Témoin du temps* — 1951; *Perspective et Rétrospective* — 1955; *Les yeux ouverts* — 1956; *Vers choisis* — 1957; *Faits* et *Rêves* et *Août l'immortel* — 1959; *Vers pour la Jeunesse* — 1960) Sperber demeure fidèle à cette définition de lui-même qu'est le titre de son volume *Témoin du temps*. Toujours présent aux événements décisifs du pays, il sait déchiffrer, à travers des données nécessairement passagères, les sens profonds et durables, ce qu'il appelle lui-même, de façon si suggestive, « l'éternel circuit ».

Variété de thèmes, variété de moyens: odes et chansons, ballades et satires descriptions délicates ou évocations fantastiques d'essence réaliste — tout ceci se retrouve dans les vers de ce poète, qui écrit en langue allemande mais qui appartient à notre pays. Le poème *Les voyages de Gulliver* compte parmi les plus réussies de ses suggestions fantastiques.

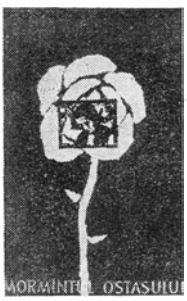
Les poésies dédiées à Eminesco et Sadoveanu — permanentes passions littéraires du poète — demeurent, parmi les hommages apportés à ces génies de la littérature roumaine, dignes de figurer dans une anthologie. D'autres poèmes, tels *Spartacus* (ce rebelle était, paraît-il, natif de nos contrées), *Inscription sur la tombe d'un soldat de la Révolution d'Octobre* ou *Le Poète et le Peuple* sont reliés entre eux — comme par un fil rouge qui traverse toute l'œuvre lyrique de Sperber — par la reconnaissance envers le parti, envers la force qui conduit les destinées de la patrie dans la voie du socialisme, qui assure aux hommes une existence digne.

Feu, élan, sincérité et jeunesse d'âme — voici ce qui caractérise les vers de ce poète né avec le siècle, de cet amoureux de la poésie roumaine qu'il a passé sa vie à traduire et qui le considère aujourd'hui doublement sien, grâce à ce volume qui nous apporte, traduite en roumain, une partie de sa création originale.

Veronica Porumbaco

GYÖRGY KOVÁCS: **Le tombeau du soldat**

(Editions Littéraires)



L'auteur des nouvelles groupées sous le titre *Le tombeau du soldat* compte parmi les écrivains de langue hongroise de notre pays les plus marquants. Plusieurs de ses livres — au nombre desquels nous mentionnerons ici les romans *A coups de griffes et de crocs* et *Le bouquet* — ont été traduits en roumain et sont vivement appréciés des lecteurs.

Dans ce recueil, autant que dans ses ouvrages antérieurs, György Kovács prouve sa parfaite connaissance de la vie menée par les habitants des villages de Transylvanie. Cette fois encore il fait ressortir la présence de l'élément nouveau, qui s'impose dans les circonstances les plus simples de la vie quotidienne, ainsi que les hautes qualités humaines de ceux qui luttent pour assurer son triomphe. Considéré sous cet angle, le volume, bien que s'inspirant de différents moments historiques, n'en a pas moins une indiscutable unité intérieure, résultant d'une même attitude à l'égard de la vie.

La plus importante nouvelle du livre, celle qui se situe en pleine actualité, s'intitule *Cristina et la condamnée.* Cristina est une diligente trayeuse qui prend bien soin des bêtes confiées à sa garde, mais qui n'a pas la langue dans sa poche. Aussi le diagnostic de Tankó, le médecin vétérinaire de Vasileni, constatant, après un minutieux contrôle sanitaire, que Joïana est malade — Joïana est la vache préférée de Cristina, parce que sa production de lait est la plus élevée — déchaîne-t-il une véritable tempête. Cristina accuse Tankó d'être de mauvaise foi et le traite de saboteur qui voudrait nuire au cheptel de l'exploitation. Sur quoi — bien que Joïana, suspecte de tuberculose, soit destinée à être abattue — la trayeuse, avec la complicité du père Gergely, isole la vache dans une écurie abandonnée. Quelques-uns des collectivistes — bien entendu, ceux qui ont une mentalité rétrograde — font courir toutes sortes de bruits. Gergely excite lui aussi l'agitation des commères par des racontars invraisemblables. Le président de l'exploitation collective, Istvàn Sos, voudrait bien défendre le vétérinaire. Mais, ébranlé par les accusations dont Cristina accable ce dernier, il ne se décide pas à intervenir avec fermeté pour faire cesser les médisances. Tankó, cependant, continue à vaquer à ses occupations avec calme et confiance, sans se laisser démonter par les accusations imaginaire portées contre lui. L'écrivain suggère ainsi la force de caractère de Tankó, dont la conscience est nette, et qui résiste à toutes les attaques grâce à la ferme conviction que la science aura le dernier mot. Finalement l'enfant de la trayeuse tombe malade en buvant le lait de Joïana, circonstance qui donne raison au vétérinaire.

Cette nouvelle, écrite dans un style nerveux, présente une image haute en couleurs du village transylvain collectivisé. Sur cet arrière-plan contemporain, György Kovács entreprend, par des images pleines de fraîcheur et de naturel, une étude des rapports entre l'élément ancien et l'élément nouveau dans la mentalité même des gens. Chaque épisode témoigne du soin que les collectivistes prennent des biens de la communauté. La persévérance du vétérinaire Tankó, soutenu par les collectivistes aux idées avancées, déterminera, dans la masse des habitants de Vasileni, le désir d'acquérir des connaissances scientifiques, propres à les empêcher de tomber dans l'erreur comme ceux qui soupçonnaient injustement leur compagnon de travail, homme loyal et spécialiste compétent.

Les deux autres nouvelles du volume évoquent des aspects d'un passé relativement proche. Dans *Les chrysanthèmes de Dali Jáska* est reconstitué un épisode des années 1940—1945, tel qu'il se reflète dans l'esprit d'un enfant sensible aux épreuves de la guerre. Ce récit est, malheureusement, quelque peu conventionnel. Bien plus réussie nous a paru la nouvelle *Le tombeau du soldat,* expression de la reconnaissance que les simples gens de notre pays témoignent aux soldats soviétiques héroïquement tombés aux côtés de soldats roumains dans les combats livrés pour libérer la Transylvanie des envahisseurs fascistes.

Les différentes péripéties de cette nouvelle décrivent l'embarras des fonctionnaires appelés à mettre en pratique une décision du conseil populaire régional: il s'agit, en l'espèce, de réunir au cimetière de la ville les ossements de soldats soviétiques, ensevelis dans divers villages avoisinants. Cette initiative se propose d'honorer la mémoire des héros libérateurs. Mais l'excellente intention des milieux administratifs ne tient pas suffisamment compte du sentiment pieux des paysans, désireux de veiller eux-mêmes sur les tombes de ceux qui sont morts pour assurer leur liberté. Dans le refus obstiné de la communauté, qui cache le tombeau du soldat pour le soustraire aux recherches et le conserver dans leur village, on reconnaît l'amour sincère des paysans, la vénération du peuple entier à l'égard de ses bienfaiteurs. Ce dévouement émeut le monde officiel lui-même. Avec l'appui des autorités, le village élèvera, sur l'emplacement de l'ancien tombeau, un petit mausolée, symbole du triomphe de la volonté qui vient à bout de tous les obstacles, symbole également de la libération et du progrès, du rêve réalisé et de la lumière de la paix.

Maître dans l'art d'agencer les scènes essentielles et d'équilibrer l'action, György Kovács nous apparaît une fois de plus comme le peintre inspiré des hommes qu'il a connus et dont il a suivi l'évolution tout au long du processus rénovateur de la collectivisation.

H. Zalis

N. ŢAŢOMIR : **Uu homme sur le promontoire**
(Editions de la Jeunesse)

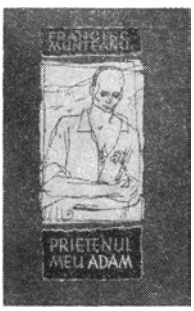
N. Ţaţomir appartient à la génération des poètes qui firent leurs débuts avant la libération du pays de sous le joug fasciste (23 Août 1944), mais qui ne découvrirent leur vraie voie qu'à l'époque de construction du socialisme. Adepte dès la première heure des formes prosodiques régulières, il manie un mètre cadencé avec soin, à la rime pleine. A l'instar d'autres poètes, N. Ţaţomir atteste par son dernier recueil de vers que les formes classiques ont leur place dans notre poésie actuelle, et que le sonnet, par exemple, prédestiné semble-t-il à chanter les sentiments amoureux, se prête fort bien également à célébrer le travail du mineur, ce « scaphandrier plongeant sous les vagues de pierre » pour « pénétrer au cœur de la planète ».

Un homme sur le promontoire est un vibrant hommage à l'homme nouveau sous ses multiples aspects. La poésie qui donne son titre au volume et d'autres encore célèbrent les conquêtes de la science soviétique dans le domaine du Cosmos, et il est intéressant de noter que le poète ne s'arrête pas à telle ou telle étape de ces gigantesques conquêtes, mais qu'il les synthétise toutes dans l'image d'un « discobole de l'univers » — l'homme soviétique. *La Sonate à la Lune* et *Le Cosmonaute* s'encadrent dans la même image généralisatrice, et le lien qui unit de telles poésies à celles qui chantent la Grande Révolution d'Octobre est tout naturel et significatif.

Les sites de Jassy, la vieille cité aux nobles traditions culturelles, ville natale du poète, occupent dans le volume un chapitre à part. La vie nouvelle de la ville, que hantent les ombres glorieuses d'Alecsandri, d'Eminesco, de Sadoveanu, emplit les rues de son bouillonnement et, faisant ressortir la grandeur dramatique du passé, révèle et met en valeur de nouvelles sources de beauté. Le vers adopte parfois la forme des brèves notations d'un carnet de reporter et concentre avec un relief saisissant, dans quelque bref quatrain, les aspects quotidiens du nouveau. Dans la vision de Ţaţomir, Eminesco et le grand conteur Ion Creangă prennent place tout naturellement à côte d'Ilie Pintilie, héros de la classe ouvrière né, lui aussi, dans la vieille capitale moldave, tous trois fils d'un Jassy qui regardait vers l'avenir, vers aujourd'hui. Jassy est « la ville des poètes » non seulement du fait qu'elle a vu naître tant de créateurs de beauté, mais aussi parce que ses riches traditions de lutte — auxquelles viennent s'ajouter les grandes réalisations de nos jours — furent et sont encore une intarissable source de poésie. Sensible à ces valeurs, N. Ţaţomir ne saurait ne point ajouter à sa « palette de Jassy » — c'est le titre de l'un de ses poèmes — les couleurs inédites du vaste paysage humain de notre époque.

Mihail Andrei

FRANCISC MUNTEANU: **Mon ami Adam**
(Editions Littéraires)



Le nouveau livre de Francisc Munteanu est un recueil de nouvelles et autres récits d'une forme concentrée, inspirés par la dernière guerre et les années d'après-guerre. Les héros des événements narrés sont pour la plupart des hommes qui ont souffert de la guerre et sur qui les drames, les épreuves de la vie ont laissé une empreinte visible; ils ont découvert un sens supérieur à leur existence dans leur participation à la lutte de libération contre le fascisme et, plus tard, à l'œuvre de construction d'un monde nouveau. Sur tous ces hommes, dans la plupart desquels il voit des héros possibles de roman, Francisc Munteanu fixe un regard avide de connaissance. Il s'efforce de déchiffrer leurs sentiments intimes,

cet élément invisible qui échappe aux regards superficiels. Et il y parvient le plus souvent, aussi longtemps qu'il reste fidèle à sa manière originale de considérer la vie et les hommes. Francisc Munteanu est, en effet, attentif au côté caché des réactions humaines, et chaque fois qu'il procède avec naturel et sans ostentation, selon sa vision et sa conception particulières, il réussit à nous faire voir les choses sous un aspect nouveau et à nous faire réfléchir.

Un souffle humain, une générosité acquise au prix de dures épreuves, parcourent les nouvelles réunies dans ce volume, entre autres, *Adam*, *Récit*, *La Cigarette*, *Le Secours rouge*, *Le Plafond étoilé*. Plaidant pour ce que l'homme a de meilleur, pour la défense de ce qui est humain, les pages les plus réussies du volume attestent une connaissance approfondie de notre époque. Le droit au bonheur est exalté par l'écrivain dans le récit intitulé *Premier concert*. C'est un appel à la solidarité que lance *Le Secours rouge*. Le besoin de tendresse, l'amer destin de l'amour dans des conditions hostiles, tel est le thème, épique en même temps qu'affectif, de la nouvelle *Adam*.

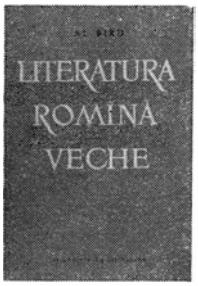
D'une manière générale, Francisc Munteanu accorde une grande attention au fonds affectif, à la tonalité lyrique. C'est au contraste entre le thème affectif et la relation sèche et laconique des faits dont il use presque constamment qu'est dû le meilleur de l'effet artistique. L'écrivain a d'ailleurs une prédilection particulière pour de tels effets, dont il abuse parfois, au risque de tomber dans l'artificie.

Il est intéressant de signaler que ses œuvres ont toujours suscité la curiosité des lecteurs, et que Francisc Munteanu est l'un de nos écrivains contemporains les plus lus. La critique littéraire se fait l'écho de cet intérêt que les lecteurs témoignent pour ses livres. Presque tout ce qu'écrit Munteanu suscite des discussions. Ses pages les moins réussies même, les plus contestables au point de vue des idées ou de l'équivalent artistique de l'idée, ne laissent indifférents ni lecteurs ni la critique, et font l'objet de controverses qui, au-delà de leur intérêt littéraire, prennent un intérêt social et éthique. C'est là une curiosité qui récompense, en dernière analyse, la propre curiosité de l'écrivain à l'égard de la vie et des hommes. Francisc Munteanu est profondément convaincu — et c'est ce qui confère une tonalité particulière à ses écrits — que chacun des hommes qui vivent autour de lui — amis, connaissances éphémères, passants rencontrés dans la rue et qu'il ne reverra jamais, tous ceux auxquels le mêle la vie quotidienne, en voyage, dans une salle de cinéma ou ailleurs — que chacun d'eux sans exception, non seulement *pourrait être* mais qu'il *est* effectivement le héros d'un récit intéressant ou qu'il connaît pour le moins quelque circonstance ou événement captivant, particulièrement significatif et totalement imprévu. Francisc Munteanu est convaincu que son devoir d'écrivain est de découvrir le plus grand nombre possible de circonstances et d'événements de ce genre et de les rapporter à ses lecteurs. Et il les leur narre en toute hâte, donnant à entendre qu'il en connaît une foule d'autres, mais n'a pas le temps de les conter toutes. Simple procédé peut-être? Nullement, car sous la relation pressée, indifférente, on dévine l'émotion et un perpétuel émerveillement; et lorsque cette émotion nous est trasmise comme une réalité indiscutable, l'écrivain peut considérer qu'il a fait son devoir.

Francisc Munteanu sait narrer, mais il s'entend aussi à écouter ceux qu'il soupçonne de connaître un fait intéressant, et bien souvent le charme de ses récits est dû à la sympathie confiante avec laquelle il sait écouter les confidences de son interlocuteur, à la manière dont il procède à son enquête en usant de toute une gamme de questions en apparence insignifiantes, de silences décisifs etc. Les héros de son dernier livre, ceux qu'il a soumis à son interrogatoire, sont des gens de tout âge, appartenant à des milieux divers, à des nations différentes parfois. L'élément imprévu n'est presque jamais absent et s'étend à tout un registre d'attitudes humaines. Plusieurs récits du livre, relevant de préoccupations déjà manifestes dans les précédents romans de l'auteur (*Dans la ville au bord du Mureș*, *Les statues ne rient jamais* etc), évoquent des aspects de l'attitude nouvelle, de la nouvelle éthique, des nouveaux rapports humains instaurés par le régime socialiste. L'écrivain approfondit ainsi à chaque volume, à chaque nouvelle parue dans les revues, son œuvre passionnante d'investigation contemporaine.

Lucian Raico

AL. PIRU: **La littérature roumaine ancienne**
(*Editions Littéraires*)



Le principal mérite de l'auteur se rattache peut-être au caractère esthétique de l'analyse qu'il entreprend de faire dans un domaine réputé aride et jugé peu littéraire. Se proposant, semble-t-il, de combattre ce préjugé, en même temps que de « réhabiliter », du point de vue artistique, les textes des chroniqueurs du passé, Al. Piru en a extrait un certain nombre de passages parmi les plus significatifs — chose particulièrement importante lorsqu'il s'agit d'œuvres peu connues — citant des scènes et des moments dramatiques, des image et des vers, les uns remarquables en soi, d'autres parce que, des siècles plus tard, ils ont inspiré d'indiscutables chefs-d'œuvre. Il accompagne ces extrais de commentaires, amples ou succints, mais toujours révélateurs quant aux idées formulées et aux qualités esthétiques des « vieux textes poudreux ».

Là où semblait devoir dominer exclusivement l'érudition philologique, interviennent une vue d'ensemble, sociale, propre au marxisme, l'esprit critique et le goût artistique. L'interdépendance de la littérature ancienne et de la littérature moderne est incontestablement l'une des idées directrices de cet ouvrage; elle permet à son auteur de faire ressortir davantage encore certaines filiations et sources littéraires. Ainsi, le grand démocrate révolutionnaire Nicolae Bălcesco, l'écrivain Alexandru Odobesco, aussi érudit qu'artiste, le poète Eminesco, le prosateur Sadoveanu sont souvent les héritiers directs du trésor littéraire légué par les chroniqueurs, dont plus d'une fois ils se sont inspirés. Leurs opinions sur les œuvres des écrivains du passé deviennent, pour le chercheur, des arguments suprêmes. En invoquant l'autorité des classiques chaque fois que l'occasion s'en présente, Al. Piru ne fait qu'enrichir sa démonstration, qui tend à se présenter sous la forme de définitions objectives et claires: « Les chroniques du XVIIe siècle sont les premiers monuments véritables de la langue roumaine, les premiers écrits d'un caractère original, comprenant de petites narrations, des descriptions et des portraits, ou constituant des mémoires pleins de considérations profondes sur la vie sociale et morale, d'observations concernant l'humanité sous l'aspect de la caractérologie. » Sur ce même plan il convient de noter certaines associations très naturelles et suggestives entre l'ancienne littérature roumaine et la littérature universelle: « Antim Ivireanul (écrivain religieux du XVIIIe siècle — n.r.) est le premier classique roumain qui, sans franchir les limites que lui imposait sa fonction, n'en est pas moins parvenu — tout comme Bossuet, Bourdaloue et Massillon — à pénétrer assez profondément, par l'éloquence sacrée, dans la sphère de la littérature proprement dite. »

Le traité d'histoire de la littérature roumaine ancienne de Al. Piru insiste sur des moments importants des relations roumano-russes (l'époque des princes régnants Matei Basarab et Vasile Lupu et celle du prince de Moldavie Dimitrie Cantemir, c'est-à-dire les XVIIe et XVIIIe siècles). Il précise en outre la conception de classe — essentiellement aristocratique — qui se trouve à la base des chroniques de Grigore Ureche et de Miron Costin (XVIIe siècle) et consacre de nombreuses pages à ces hommes de grand savoir, que leur culture et leur patriotisme permet, en un certain sens, de considérer comme des écrivains de type humaniste. Le chapitre relatif à Miron Costin, chroniqueur qui fit des études approfondies dans les collèges jésuites de Pologne au XVIIe siècle, est l'un des plus complets et des plus réussis. Le commentaire se signale par sa finesse et par sa précision, qui a la rigueur d'une définition. Miron Costin — note très judicieusement Al. Piru — est « un mémorialiste qui a une intuition psychologique des circonstances et des hommes, en même temps qu'une tendance à philosopher en marge des situations, et aussi la possibilité de faire ressortir des aspects caractéristiques, de narrer les événements de façon humoristique ou de les dépeindre d'une manière concrète ».

Une place importante est accordée à Dimitrie Cantemir, grand écrivain et historien roumain connu dans l'Europe du XVIIIe siècle comme le meilleur auteur d'une historire de l'empire ottoman, savant remarquable qui fut membre de l'Académie de Berlin et proche conseiller du tsar Pierre le Grand. De même, l'auteur analyse avec la plus grande attention les œuvres de deux artistes de la langue roumaine ancienne, le métropolite Dosoftei (poète religieux du XVIIe siècle) et le chroniqueur Ion Neculce (XVIIe—XVIIIe siècle) qui, en son temps, manifesta le plus grand talent de conteur, et se trouve être, en ce sens,' un précurseur de Creangă et de Sadoveanu.

En écrivant un ouvrage aussi vaste que cette histoire de la littérature roumaine ancienne, qui s'étend sur plus de trois siècles et demi, Al. Piru est généralement parvenu à dominer un sujet assez ingrat, à lui assurer une unité de conception. Très rarement, il s'est laissé entraîner à suivre la ligne de moindre résistance critique, se limitant alors à compulser les textes et à les résumer avec une extrême minutie, au détriment d'une interprétation personnelle. Mais de telles lacunes, inévitables dans un volume de 600 pages, sont néanmoins mineures par rapport à ce que Al. Piru a réalisé en étudiant de vieux textes religieux et des chroniques du passé. Son ouvrage *La littérature roumaine ancienne* constitue incontestablement un grand succès dans le domaine de notre histoire littéraire actuelle.

Al. Săndulesco

HORIA ZILIERU: **Les fleurs du jeune cornouiller**

(Editions Littéraires)

Les *fleurs du jeune cornouiller* composent un bouquet de thèmes lyriques variés, célébrant à la fois le mystère de la germination et l'inauguration d'un moderne immeuble d'habitation dans tel quartier ouvrier. Pour chanter le nouveau et condamner ce qui est vétuste, le poète se situe au cœur de notre époque, participant d'une façon effective aux préoccupations, aux joies et aux aspirations des constructeurs du socialisme. En parlant de ceux-ci, en peignant leur visage qu'embellit l'effort du labeur libre, Horia Zilieru insiste sur le cadre général de leur activité, sur le climat de sérénité et d'abondance dans lequel travaillent et se réalisent ceux qu'il nomme les compagnons de ses rêves. Discernant autour de lui « des renouvellements sans pareil et sans nombre », Horia Zilieru prête une oreille émue à leur « chant » et en respire «le parfum printanier », en poète sensible aux « arômes » et aux spectacles de la nature. Ce qui confère l'unité aux motifs lyriques, est un généreux élan romantique, un ardent amour de la vie et de la nature, un constant effort pour l'intelligence des rapports entre le passé et l'avenir, entre la réalité et la fantaisie créatrice, entre l'actualité innovatrice, les traditions folkloriques et les ressources poétiques des légendes et des contes populaires. Aussi, jusque dans les thèmes majeurs inspirés par les événements de notre temps, l'élément merveilleux, le ton familier et évocateur de la ballade populaire demeurent présents. C'est ainsi que le poète célèbre la mémoire de Vasile Roaită, l'un des héroïques martyrs de la classe ouvrière, tombé au combat en février 1933, lors de la fameuse grève des Ateliers des chemins de fer « Grivitza », à Bucarest:

Sur moi et sur mon chant ton nom plane sans cesse,
tel un jeune arc-en-ciel.

. . . . . .

L'écho vivant de ta légende
persiste et coule dans mon sang
ainsi qu'un crépuscule attardé, nostalgique
et dans ma voix, à mes tempes, résonne,
tel le bruit de la mer au fond du coquillage,
l'appel de la sirène aux jours ardents de
Grivitza.

Les vers qu'inspirent au poète les succès qui jalonnent l'œuvre de construction de la vie nouvelle sont particulière-

ment riches de sens lorsqu'il compare le passé d'oppression au lumineux présent. L'achèvement de la collectivisation de l'agriculture stimule sa veine lyrique. Le spectacle des champs, que nulle borne ne sépare plus, est par lui-même une image de la solidarité des opprimés de naguère. Le temps n'est plus des minuscules lopins de terre, du dur combat pour l'existence, de la lutte perpétuelle contre les forces hostiles de la nature et l'âpre sentiment de la propriété. La paysannerie a compris ses véritables intérêts et s'est engagée dans la voie de l'abondance. Le poète n'ignore pas que si le grandiose processus de la transformation socialiste de l'argiculture a été possible, c'est grâce à la sage direction du parti, et il se plaît à évoquer les vaillants communistes de tout rang qui ont contribué avec dévouement à former les hommes et à les mobiliser pour cette grande œuvre. La reconnaissance qu'ils inspirent au poète se traduit en accents solennels: « Cent fenêtres — proclame-t-il — s'ouvrent en poésie, pour éclairer leur face ! »

C'est la même sensibilité, le même don des images que l'on retrouve dans tous les cycles du volume, qui pourtant pêchent parfois par une certaine uniformité des préoccupations, trop limitées à un horizon domestique. Le tumulte caractéristique de notre époque ne trouve pas un assez large écho dans quelques-uns de ces poèmes, ce qui explique certains accents élégiaques, d'ailleurs peu nombreux.

Dans sa phase actuelle, la poésie de Horia Zilieru révèle néanmoins chez l'écrivain la préoccupation manifeste d'élargir l'aire de son inspiration, ainsi que celle d'un renouvellement de son langage artistique. Le jeune poète lyrique est en plein effort pour la cristallisation de sa pensée et de son style.

H. Z.

MIHAÏ STOÏAN: **On ne naît pas héros**
(*Editions Militaires*)

Connu pour ses livres destinés aux enfants (il a publié les volumes *Moi, Tică et d'autres, Les jumeaux, La poulette d'or, Comme les grandes vacances sont petites)* et pour son activité de reporter, Mihaï Stoïan n'a cependant pas tardé à abandonner ses lecteurs en culottes courtes, pour s'adresser, par l'entremise d'une nouvelle, à des lecteurs d'âge mûr.

La lutte qu'un homme aux idées avancées doit livrer pour vaincre une infirmité a fait l'objet de nombreuses œuvres littéraires. Le roman de Boris Polévoï *(L'histoire d'un homme véritable)* revient sans cesse à l'esprit de celui qui lit le volume de Mihaï Stoïan. Son héros, Liviu Popa, est aviateur lui aussi et souffre un accident de vol à la suite duquel il perd l'un de ses pieds. Il est évident que le processus de réadaptation ne réclame pas un héroïsme pareil à celui de Mérésiev. Les difficultés qu se présentent ne sont cependant pas insignifiantes: Liviu Popa avait rêvé dès l'enfance de sa profession d'aviateur ; il avait été un élève exceptionnel, puis un « artiste » dans son métier. Et voilà que, brusquement, tout est définitivement brisé pour lui. Mais le combat qu'il soutient contre le désespoir, contre la résignation, il parvient à le gagner graduellement. L'écrivain retrace ces efforts avec une grande finesse d'observation, et il trouve, pour les décrire, des accents émouvants. Le personnage est surpris dans les moments tragiques du doute et même de la déroute morale, dans les moments où il s'acharne contre lui-même, conscient de la nécessité de se dépasser. Dans une conversation qui est aussi une confession, il compare son combat intérieur à une partie d'échecs jouée sans partenaire: « *Etre son propre adversaire et son propre défenseur, corriger ses propres erreurs, lutter contre sa propre façon de penser et d'agir... Bien que la partie ne mette en action qu'une seule pensée pour les deux joueurs, chacun essai de remporter la victoire sur l'autre. Et l'autre, c'est toujours soi-même!* » Les

étapes de ce processus sont attentivement marquées, en sorte que le lecteur participe aux tourments du héros, à sa lutte contre l'inertie et, enfin, à la victoire obtenue sur lui-même grâce à sa propre conception de la vie, à l'horizon que lui ouvrent ses principes communistes, aussi bien qu'à l'appui donné par la société nouvelle, représentée en l'espèce par sa famille et par des camarades pleines de sollicitude et de réconfortante affection.

Il est peut-être naturel que, dans une nouvelle ainsi construite, tous les autres personnages soient relégués au second plan, privés de relief et réduits à la simple fonction de comparses du héros central. Toutefois, on ne saurait justifier, du point de vue artistique, les interventions lyriques ou certains commentaires de l'auteur, exprimés dans un style métaphorique à l'excès, La présence de ces éléments impropres au caractère de la nouvelle ne parviennent pourtant à compromettre l'œuvre. *On ne naît pas héros* demeure une réalisation intéressante, riche d'élan communicatif et que traverse un souffle généreux, profondément humain.

Z. Ornea

ARCHÉOLOGIE

NOUVELLES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES À TOMES

Au IVe siècle de notre ère, un habitant de Tomes (ou Tomi), sans doute un païen bigot, a caché profondément — pour les protéger des destructions chrétiennes — une vingtaine d'images sculptées, représentant des divinités adorées à cette époque sur les rives occidentales du Pont Euxin.

Environ 1.600 ans plus tard, au printemps, les ouvriers d'un chantier de construction, creusant à l'emplacement des lignes de chemin de fer de l'ancienne gare de Constantza, ont cogné une tête de marbre. Continuant à creuser — c'est Vasile Canarache, directeur du Musée archéologique de Constantza qui parle — «on a dégagé une superbe statue, dont la position verticale nous a fait penser tout d'abord qu'il s'agissait d'une statue se trouvant à sa place. Mais on a trouvé, ensuite, d'autres fragments et même des statues entières.

Tout un tas de plaques de marbre sculpté, de statues bien fixées, ont été déposées ici, à 5 m. de profondeur, à bon escient, et recouvertes de terre. On a trouvé aussi des fragments de céramiques pouvant dater du IVe siècle, ce qui nous porte à croire que ces monuments furent cachés à cette époque ».

La découverte faite en avril à Constantza est peu commune, tout d'abord par le grand nombre de pièces — 24 — entièrement conservées, sans aucune mutilation, protégées des destructions de l'invasion des barbares. Mais ce qui est surtout significatif c'est la diversité des divinités représentées; jamais ne fut si amplement évoquée la diversité des cultes qui coexistaient à Tomes, sous le Bas-Empire romain: cultes greco-romain, thrace et oriental; et cela, en un seul dépôt.

Le croisement de tant d'influences avec le fonds local, phénomène spécifique en Dobroudja au temps de la domination romaine (Scythie Mineure), est encore plus accentué à Tomes, ville portuaire, cosmopolite, et dont l'importance dans l'Antiquité est de plus en plus mise en lumière par les vestiges archéologiques découverts au cours des dernières années.

On sait aujourd'hui, par exemple, que la ville est plus vieille qu'on ne le croyait d'environ trois siècles. Les résultats de l'activité archéologique déployée en Roumanie, sous le pouvoir populaire, ont démontré que Tomes ne date pas du IIIe siècle avant notre ère — selon la vieille historiographie — mais que la ville fut fondée dans la seconde moitié du VIe siècle av. notre ère, par des colons grecs venus de Milet. La cité est donc parmi les plus vieux centres urbains de Roumanie, tout comme Histria ou Callatis (la Mangalia actuelle, station balnéaire sur le littoral de la mer Noire).

L'histoire de Tomes — qui devait s'appeler plus tard, *Constantiniana* ou *Constantia*, en l'honneur du grand empereur Constantin, nom traduit par *Küstendje* sous la domination turque — est en général peu connue. Bien que l'importance de la cité, surnommée « la métropole du Pont » ne soit point douteuse, bien que le corps de la plupart des

édifices de Constantza édifiés aux XIXe et XXe siècles abondent en fragments d'architecture ou même de sculptures antiques (aveuglément utilisés, comme matériaux de construction), les découvertes de ces dernières années n'en sont pas moins étonnantes et dévoilent les véritables dimensions de l'ancienne ville de Tomes. Réveillée de son sommeil millénaire par les fouilles archéologiques, et surtout par celles des bâtisseurs de la nouvelle ville, complètement transformée et agrandie, l'antique fondation ionique paraît de plus en plus imposante.

La Fortune et Pontos

Les chercheurs du Musée archéologique de Constantza, l'un des plus sollicités du pays, ont mené au cours des dernières années une activité fébrile. En quelques années seulement, on a mis au jour l'Acropole et une grande partie des rues de la ville antique, les ateliers et les basiliques précoces, presque 400 tombeaux — dont certains très riches — et surtout, un vaste édifice publique du Bas-Empire romain, avec mosaïque, dans l'enceinte même du port de Tomes. Cet édifice, découvert en 1958, est d'une grande importance pour la reconstitution de la physionomie réelle du Tomes romain; aussi a-t-on décidé une modification radicale du plan urbain de Constantza, pour dégager complètement et consolider l'édifice, qui deviendra un musée.

Datant d'environ 1.700 ans, haut de plus de 20 m (trois étages en terrasses qui devaient probablement servir de magasins et de dépôts de marchandises), l'édifice garde encore sur sa terrasse supérieure environ la moitié d'une mosaïque de pavage,

d'une surface de 2.000 m² (100 m de long et 20 m de large). L'élégance et le rythme équilibré de la décoration, la grâce des éléments floraux, se mariant heureusement aux éléments géométriques, l'harmonie raffinée des 7 couleurs utilisées démontrent le niveau supérieur de l'art de Tomes à l'époque du Bas-Empire romain.

Parmi les 24 sculptures récemment découvertes, certaines témoignent d'une incontestable maîtrise; elles semblent appartenir, en majeure partie, au style romain impérial de la seconde moitié du IIe siècle. Citons surtout le groupe des dieux protec-

Pontos (détail de La Fortune et Pontos)

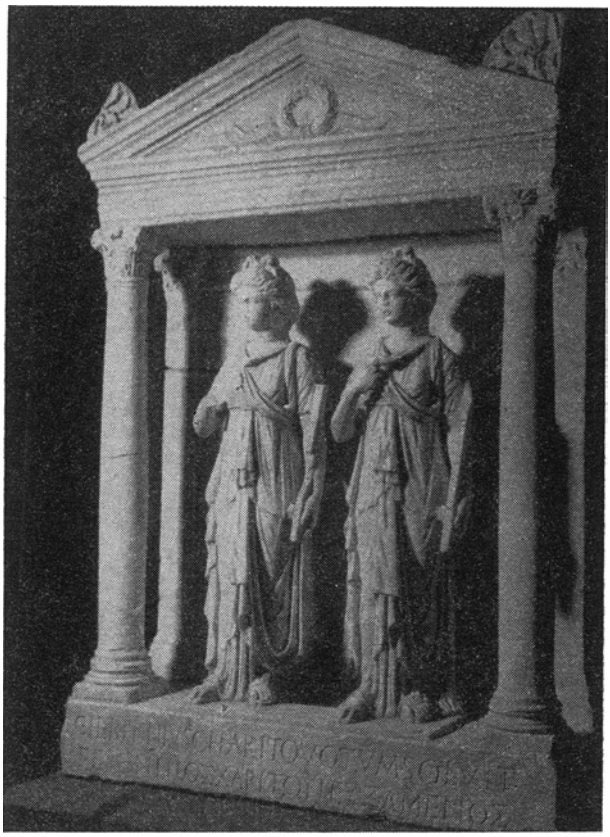
teurs de Tomes — la Fortune et Pontos; le serpent fantastique, à tête d'animal, mais possédant les yeux, les oreilles et les cheveux d'un être humain; les Hécates, le petit *aediculus* de C. Herennius Charito.

La divinité de la Fortune, la plus grande des statues trouvées dans ce dêpôt (quoique beaucoup plus petite que grandeur nature) est incarnée par un superbe personnage féminin, d'une composition parfaitement équilibrée, amplement drapé, tenant dans sa main gauche la corne d'abondance et ayant à ses pieds le fils de Neptune, Pontos. Celui-ci est de dimensions quasi miniaturales; il s'appuie de la main gauche sur la proue d'un navire et porte la couronne murale, symbole de sa double qualité de protecteur de la ville et du port.

On savait déjà que la Fortune et Pontos furent les protecteurs de Tomes, toutes les monnaies romaines battues par la ville pendant environ un demi-siècle — entre

le règne de Septime Sévère (193—211) et celui de Philippe l'Arabe (243—249) portaient l'effigie des deux divinités. Mais c'est pour la première fois que ce patronage est confirmé par une pièce sculpturale de grandes dimensions.

Pourtant, l'œuvre ayant le plus de valeur — et en même temps celle qui pose les problèmes les plus ardus aux archéologues par son étrangeté — c'est le serpent. Sculpté dans un marbre veiné, bien proportionné, d'une remarquable pureté, le serpent — au corps très long et épais, couvert d'écailles, enroulé en un mouvement plein de



Aediculus avec la dédicace de C. Herennius Charito

douceur mais menaçant par la force immense de son corps calme — possède une tête d'animal, mais les yeux, les oreilles et les cheveux sont ceux d'un être humain.

Dans la mythologie gréco-romaine, le serpent apparaît d'habitude dans le culte d'Asclepios, d'Hygie, d'Héraclée, d'Isis ou d'autres divinités. Mais ici, le mouvement compliqué du corps, ses dimensions relativement importantes, et surtout le type complexe zoocéphale et androcéphale, constituent une représentation inconnue d'une divinité protectrice, probablement d'origine orientale. La sculpture, exécutée avec une grande virtuosité, très expressive par l'arabesque du corps et le dessin des écailles qui le recouvrent, et toute l'atmosphère de mystère qui s'en dégage, reportent la pensée vers les animaux fantastiques de l'art oriental antique, du sphynx égyptien aux taureaux androcéphales assyriens.

Par ailleurs, le serpent n'est pas la seule divinité orientale récemment trouvée à Constantza ; le moule de la déesse égyptienne Isis, le bas-relief représentant le dieu iranien Mithras qui égorge un taureau, et d'autres sculptures encore confirment la large circulation des cultes orientaux dans les provinces romaines.

D'autres sculptures aux remarquables qualités plastiques sont à citer : les statuettes d'Hécate — la lune, guide des voyageurs pendant la nuit — divinité représentée par trois personnages féminins dos à dos, comme un indicateur de croisement ; le petit

Le serpent fantastique

aediculus (seuil d'un temple en miniature) portant la dédicace d'un certain C. Herennius Charito, et orné de deux personnages féminins identiques, charmants ; ou encore les images sculptées d'Hermès, Asclepios, Cybèle.

Parmi les 24 sculptures découvertes à Constantza, certaines sont plus gauches ; elles sont dues de toute évidence à des artisans locaux, comme en témoignent l'iconographie, la naïveté et le pittoresque du dessin ou de la façon de sculpter. Outre leur charme et leur spontanéité, il faut mentionner leur signification spéciale. Ainsi, la présence à Tomes de nombreux reliefs représentant « Le Cavalier thrace », divinité autochtone, adorée dans l'antiquité surtout dans les territoires ruraux ou dans les régions éloignées des centres gréco-romains de Bulgarie et de Dobroudja, est sans doute due à l'établissement dans la cité d'une population locale, certainement assez importante.

Les découvertes archéologiques ont perdu en Roumanie leur caractère improvisé. L'ampleur des fouilles archéologiques sous le pouvoir populaire, le développement de la culture et de l'intérêt porté à l'histoire ont donné des résultats inconcevables autrefois. Non seulement les archéologues amateurs — et ils sont nombreux — mais aussi la majeure partie des citoyens signalent aux spécialistes de la localité et de la région toute découverte fortuite, protègent les pièces trouvées ou laissées sur place; chacun comprend l'importance que présente la connaissance scientifique du passé du pays. L'espèce des « chercheurs de trésors » a disparu.

Dans ce climat culturel, il est certain que la Dobroudja, véritable musée en plein air, nous réserve encore de nombreuses surprises dans le domaine archéologique.

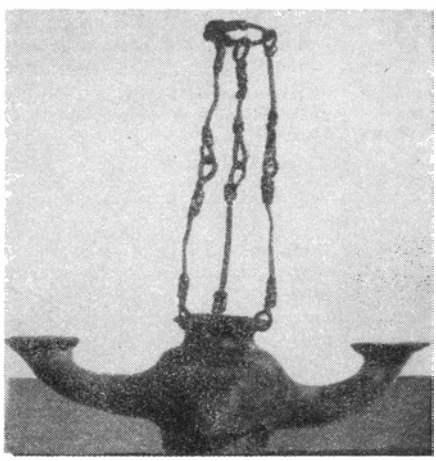
PAUL CONSTANTIN

C. DAICOVICIU et H. DAICOVICIU: **« Sarmizegetusa »**

(Méridiens — Editions)

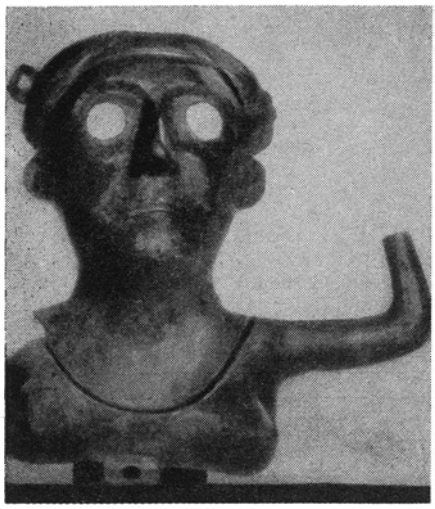
Les noms des Daces et des Gètes — sous lesquels, comme il a été prouvé par la suite, les Grecs et les Romains désignaient un même peuple, — sont connus de longue date, et non pas uniquement des historiens. Il n'est guère d'auteur ancien qui ne mentionne ou ne commente l'existence de ces ancêtres qui nous ont légué un héritage encore mal défini, mais dont il demeure d'ores et déjà acquis que son rôle a été essentiel dans la formation du peuple roumain. D'Hérodote, le «Père de l'Histoire», qui le premier parla des «*Gètes qui se croient immortels*», à Ptolémée, l'auteur de la première géographie de la Dacie, de Platon à Ménandre, de Strabon à Jules César et à Pline, les parchemins portant la patine du temps évoquent la vie et la civilisation des Daces. Le poète Ovide, dont l'exubérance méridionale se changea en tristesse et nostalgie dans l'exil de Tomes, a même écrit des vers dans la langue de ces peuples, langue que par lui nous aurions pu connaître si les textes en question n'avaient disparu sans laisser de trace.

Certes, les indications de ces écrivains sont sommaires et souvent contradictoires, et beaucoup d'entre elles ont été infirmées par les recherches historiques ultérieures, notamment lorsque les auteurs anciens décrivaient l'espace d'au-delà du Danube comme une contrée habitée par des barbares. Qu'il n'en fut pas ainsi, que les Géto-Daces ne formaient point un conglomérat de peuplades primitives, hirsutes et farouches telles que les dépeint Ovide, c'est ce qu'ont prouvé les fouilles archéologiques récentes, et en particulier les travaux entrepris sous la direction du professeur C. Daicoviciu dans les Monts d'Orăştie — où s'étaient constitués jadis les puissants royaumes de Burvbista et de Décébale. Les résultats de ces travaux ont fait l'objet de nombreuses communications scientifiques. Les *Méridiens — Editions* viennent de les mettre à la portée du grand public dans un ouvrage intitulé *Sarmizegetusa*, ayant pour auteurs l'académicien C. Daicoviciu et son fils H. Daicoviciu.



Candélabre de facture sud-italique

L'ouvrage, qui porte le nom de la fameuse capitale dace de Décébale. nous dépeint, tels qu'ils ont pu être reconstitués à la suite des découvertes les plus récentes, la cité de Sarmizegetusa et l'ensemble des fortifications qui l'entouraient harmonieusement en faisant un point stratégique de première importance. Le livre nous donne un aperçu de la puissance militaire des Daces, du haut niveau technique de leurs constructions, de leur civilisation, de leur culture qui témoignent d'une vision originale du monde. Il nous décrit les imposants bastions qui défendaient la ville, ses massives constructions de pierre, ses sanctuaires, les rues pavées de dalles aux formes géométriques, les ateliers pour le travail du bronze et du fer, les conduites d'eau, tout attestant ici une vie évoluée et intense, bien différente de l'image que nous en donnent les écrits d'Ovide.



Buste en bronze d'une divinité dacique

L'ouvrage fournit en outre au lecteur le moyen de connaître la culture spirituelle des Daces, leur religion de type urano-solaire, leur art vigoureux et original attesté par de nombreux objets de céramique et de bronze et l'ornementation des boucliers. Les Daces connaissaient l'écriture, et il est possible que les fouilles réussissent à mettre au jour des documents d'une valeur historique inappréciable. Car les fouilles continuent, et aujourd'hui que l'Etat met à la disposition des archéologues tous les moyens nécessaires à leurs travaux, les perspectives sont des plus prometteuses. Ainsi, les archéologues espèrent mettre prochainement au jour la nécropole de la ville, dont la découverte fournira de précieuses données, nous révélant ce que nous ignorons encore du caractère et des particularités d'une société et d'un monde auréolés de légende, auquel remonte notre généalogie. Les nombreuses photographies qui accompagnent le texte sont autant d'arguments concrets. De même les cartes jointes au volume permettent au voyageur de s'orienter sans peine dans toute la région des fouilles d'Oraştie.

L'ouvrage de C. Daicoviciu et de H. Daicoviciu ne manquera pas d'intéresser le public de chez nous et d'ailleurs. La création de la collection *Les Monuments de notre patrie*, dans laquelle a paru le livre, est au reste une excellente initiative des *Méridiens—Editions*, car nous nous devons de connaître les antiques assises sur lesquelles reposent les grandioses réalisations d'aujourd'hui.

A. E. BACONSKY

Arts

L'exposition d'art décoratif

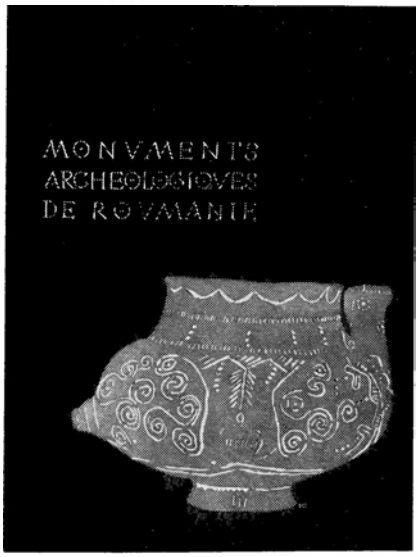
ELLA CANCICOV—MIMI PODEANU—GRAZIELLA STOÏCHITZA

Notre art populaire roumain, connu et admiré à l'étranger, prouve éloquemment par son ancienneté, sa continuité, sa richesse et son originalité, les dons du peuple roumain pour l'art décoratif. Seules l'indifférence et l'incurie de ceux qui régentaient la vie artistique du pays, jusqu'à la libération du pays du fascisme et aux débuts de la révolution socialiste, empêchèrent les arts décoratifs et appliqués de connaître chez nous un plein développement.

Les actions menées pour promouvoir largement les arts décoratifs et appliqués ont revêtu un caractère méthodique et systématique. C'est ainsi que furent tout d'abord créées, dans le cadre de nos deux instituts d'art plastique (l'Institut « Nicolae Grigoresco » à Bucarest, l'Institut « Ion Andreesco », à Cluj) des sections destinées à former les futurs créateurs d'art décoratif et appliqué. On a surtout mis l'accent sur deux branches, la céramique et les textiles. En même temps, on a créé dans le cadre de l'Union des Plasticiens de la R.P.R., une section destinée à réunir et à orienter les meilleurs auteurs de prototypes. Ceux-ci, dès le début, ont joui de droits égaux à ceux des autres membres de l'Union. En effet la distinction faite entre art majeur et art mineur est considérée en R.P.R. comme la preuve d'un aristocratisme artistique incompatible avec le caractère de l'art et de la culture que nous édifions. C'est également le « Fonds plastique » qui a organisé des studios et des ateliers de création, assurant en même temps par ses magasins la vente des objets d'art décoratif et appliqué produits par les membres de l'Union des Plasticiens ou du « Fonds plastique ». En dehors de ces expositions toujours renouvelées que sont les magasins du Fonds plastique, on organise des expositions biennales d'art décoratif et appliqué, qui connaissent une grande affluence et font l'objet d'amples débats dans la presse. Les voyages d'études à l'étranger qu'ont fait les meilleurs créateurs dans ces domaines et la participation de la R.P.R. aux importantes expositions internationales ont permis d'élargir l'horizon artistique, de faire une série de confrontations et de consacrer, sur le plan international, les plus importantes créations roumaines. C'est ainsi que de nombreux artistes roumains représentés à la Triennale d'art décoratif de Milan en 1957 ont reçu différentes médailles. Il y a peu de temps, lors d'une exposition internationale de céramique organisée à Prague, l'un des participants roumains a obtenu la médaille d'or.

C'est dans ces conditions matérielles et morales que se poursuivent, à un rythme soutenu, les recherches et les expériences les plus variées, appelées à élever sans cesse la qualité esthétique des objets d'art décoratif et appliqué. L'exposition inaugurée en 1962 et qui offrait une sélection d'œuvres appartenant à trois artistes décoratrices des plus douées — Ella Cancicov, Mimi Podeanu et Graziella Stoïchitza — s'inscrit dans la ligne ascendante de l'art décoratif de la Roumanie contemporaine.

Ella Cancicov est une pionnière de l'art appliqué. S'affirmant dès avant la seconde guerre mondiale, elle a lutté avec conséquence et passion pour le développement des arts décoratifs et appliqués. Lauréate des Triennales d'art décoratif de Milan en 1940 et en 1957, l'artiste s'est toujours distinguée par son bon goût, son ingéniosité, son sens des formes claires et équilibrées, ses harmonies chromatiques inédites, pleines de fraîcheur et de charme. La reliure est pour elle un ensemble artistique unitaire. Entre le dos et la couverture du livre, entre le caractère des lettres et l'image, entre la texture et la couleur naturelle du matériau employé pour relier le livre d'une part, la texture et la couleur de la décoration de l'autre, il n'y a ni contradictions ni de hiatus. En reliant un livre, Ella Cancicov procède comme le graphicien qui en a fait la maquette avant de la confier à la typographie: elle reconstitue l'atmosphère spécifique du texte et suggère synthétiquement son paysage. A observer aussi que chez Ella Cancicov, un livre broché, pour attirer et retenir l'œil de celui qui regarde, devient une petite affiche. L'identité, jusqu'à un certain point, des tâches auxquelles doit répondre la couverture du livre aussi bien que l'affiche, crée une série d'autres similitudes — de composition, de stylisation, de couleur, de rapports entre le texte et l'image. Ce sont justement ces correspondances qui transparaissant dans la manière de l'artiste. Qu'il s'agisse de livres de sciences ou d'art *(Monuments archéologiques de Roumanie*; Leo van Puyvelde—*Les primitifs flamands)*, de littérature roumaine ou étrangère (Topîrceanu—*Ballades gaies et tristes*; Arghezi — *Vers en kaleïdoscope* et *Feuille;* Virgile—*Les Bucoliques*; Voltaire—*L'ingénu* et *La Princesse de Babylone*, etc), ou de la littérature pour enfants (Gellu Naum—*Le Livre d'Apolodor)*, Ella Cancicov opte pour une composition simple et expressive. L'image, le caractère des lettres, les harmonies chromatiques — tout évoque l'univers d'idées et de sentiments du texte, rendant sensible son atmosphère affective, son timbre lyrique et même le parfum spécifique de l'époque. En même temps, l'artiste fait preuve d'un remarquable sens de la mise en page et de la composition. Il faut souligner que pour les formes de certaines cassettes *(L'œuf emplumé, Le poisson)*, pour la graphie stylisée des motifs d'ornementation ou pour les harmonies chromatiques, l'influence de notre folklore plastique est évidente. Ella Cancicov est cependant loin d'imiter platement, servilement, l'art populaire. L'artiste crée en son sens, usant *d'une manière originale* du langage concis et expressif, de la composition aérée et équilibrée, de la rythmique des formes, des lignes du dessin décoratif, des couleurs fraîches et suggestives, qui caractérisent l'art du peuple roumain.

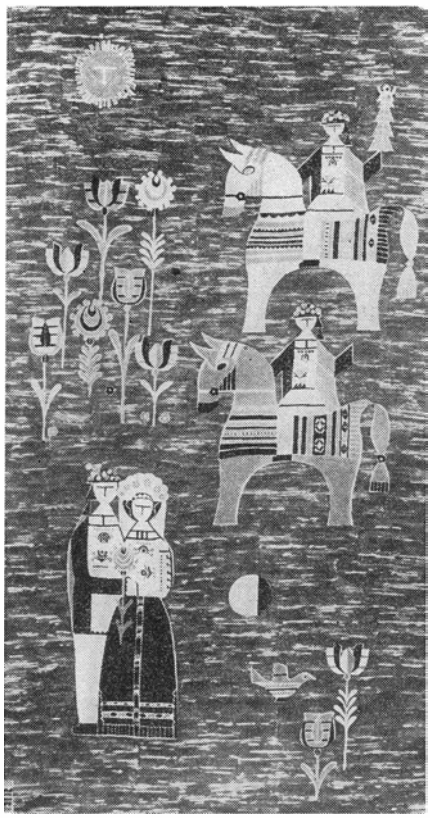


Ella Cancicov: *Couverture de livre pour « Monuments archéologiques de Roumanie »*

Mimi Podeanu a exposé des textiles et de la céramique. Elle excelle surtout dans le premier domaine. Qu'il s'agisse de panneaux décoratifs — improprement appelés « tapisseries » — réalisés par une technique proche de celles des reliures roumaines, ou de tissus vestimentaires, Mimi Podeanu n'a pas recours, pour obtenir les effets décoratifs voulus, à l'impression, mais au tissage. Elle utilise pour ce faire les matériaux les plus divers (coton, lin, laine, soie, fil d'argent, etc.) et les techniques les plus variées (dont certaines fréquentes dans le tissage artisanal). Les sujets décoratifs sont populaires: chadoufs, raisins pendus aux solives, masques de facture populaire, vases à fleurs, paons et dindons. La vision est strictement décorative, parfaitement et exclusivement bi-dimensionnelle. Très rarement, l'espace est suggéré par des distances chromatiques entre le fond et les figures *(Raisins aux solives)*. En

échange, les compositions décoratives s'organisent sur un rythme des motifs, des formes et des couleurs qui rappellent l'artisanat. Cependant, tout comme Ella Cancicov, Mimi Podeanu, qui bénéficie de l'acquis de l'art décoratif moderne, travaille dans l'esprit et non dans la lettre de l'art populaire. Ainsi dans *Raisins aux solives* les plans de couleur où les formes se fondent, tout comme le jeu entre le chromatisme du fond et celui des motifs décoratifs gardent l'écho des décompositions faites par

Mimi Podeanu: *Tapis avec motifs de masques populaires*



Graziella Stoïchitza: *Noce à Avrig*

un peintre tel Georges Braque ou un peintre et tapissier comme Jean Lurçat. Pour ce qui est de la céramique, Mimi Podeanu fait preuve d'un large sens du fonctionnel (plateau, vase, etc). La simplicité et l'équilibre des formes, la « musique » des lignes, la succession des plans qui se fondent l'un dans l'autre, l'emploi des valences artistiques des matériaux ainsi que le chromatisme frais et lumineux de la décoration, sont autant de qualités de la céramique pratiquée par Mimi Podeanu.

Graziella Stoïchitza a exposé exclusivement des imprimés. Avec cette technique, elle a réalisé des panneaux décoratifs, des draperies et des tissus pour robes, prototypes que l'on peut multiplier à l'échelle industrielle. Utilisant différents matériaux — toile de sac, toile de velours, voile de soie — , elle a choisi ses thèmes aussi bien dans le trésor de l'art populaire *(Noce à Avrig, Jardin au soleil, Jardin la nuit)* que dans l'inépuisable répertoire de notre vie contemporaine *(Collectivisation, Littoral, Cosmos)*. Les panneaux projetés et exécutés par Graziella Stoïchitza

se caractérisent par une vision très profondément décorative. La composition souligne avec insistance la bi-dimension. Les motifs sont disposés conformément à la perspective verticale et en registres snperposés *(Noce à Avrig, Littoral)*. Le groupement des motifs de composition évite la monotonie des symétries sévères. C'est ainsi que pour *Noce à Avrig*, l'artiste a recours à un asymétrisme voulu et harmonieux grâce aux rythmes chromatiques obtenus. L'organisation de la composition par rythmes chromatiques est encore plus évidente dans *Littoral*, véritable symbole du prodigieux élan des constructions lumineuses qui décorent le rivage roumain de la mer Noire. Dans la stylisation des motifs et les accords chromatiques, Graziella Stoïchitza garde la concision et la graphie ornementale que l'on retrouve dans la céramique populaire.

L'Exposition d'art décoratif Ella Cancicov, Mimi Podeanu et Graziella Stoïchitza a démontré la vitalité de l'art décoratif roumain de nos jours, ses liens étroits avec le trésor de l'art populaire, son orientation humaniste et réaliste, la valabilité de ses recherches, de ses expériences et des solutions sur lesquelles il se fonde.

EUGEN SCHILERU

L'EXPOSITION D'AFFICHES DE IOSIF MOLNAR

L'exposition ouverte à Bucarest par Iosif Molnar, dans la nouvelle galerie d'art de la rue Kirov, a présenté pour le public un intérêt tout particulier. L'affiche, forme d'art essentiellement moderne, adaptée à la vie des rues, est une forme de l'art graphique populaire que le monde officiel roumain, sous le régime bourgeois-agrarien, a totalement mésestimée. Réduite, en ce temps-là, à une existence précaire et à des domaines strictement limités, d'ordre commercial, l'affiche roumaine a connu, depuis, une remarquable évolution. Dans le processus de développement de notre affiche après le 23 Août 1944, les réalisations de Iosif Molnar ont joué un rôle essentiel, contribuant dans une grande mesure à la diffusion d'une conception puissante, expressive, à la détermination du caractère véritablement spécifique de ce genre d'art graphique.

Affiche pour le *Festival de folklore des pays balkaniques et de la zone adriatique*

Les plus de cinquante affiches sélectionnées en vue de cette exposition — l'artiste en a exécuté un très grand nombre durant les douze dernières années — comme par exemple « Dix ans en tête de l'industrie », « Le désarmement, aspiration de tous les peuples », « Il faut rêver », « Le deuxième Salon international d'art photographique » et bien d'autres encore témoignent d'une intelligence plastique exceptionnelle, toute de fantaisie et d'ingéniosité, d'une étonnante variété de solution dans la composition et d'une grande puissance de synthèse, de concision graphique. L'artiste ignore délibérement les recettes ; la diversité des solutions, qu'il met directement au service de l'idée, constitue précisément l'un des traits caractéristiques de ses affiches.

Citons, par exemple, l'image sinistre d'une explosion nucléaire — rendue dans des tons gris rappelant les nuances de la photographie — dont triomphe d'une manière effective et rationnelle, par un dessin élégant, simple, calme, en blanc et rouge, la colombe qui se superpose triomphalement au cataclysme. Une telle affiche ne demande aucun texte pour suggérer de façon directe l'idée complexe que l'artiste a voulu exprimer. Egalement sans texte, et non moins évocatrice, est une autre affiche antibelliciste, où nous voyons la bombe atomique brisée dans l'engrenage de deux roues dentées qui symbolisent la lutte pour la paix, menée conjointement par tous les peuples des deux hémisphères.

Un autre exemple qui prouve que l'art graphique de Molnar est avant tout une œuvre d'une grande finesse artistique, dépourvue de grandiloquence ou de brutalité, bien que vigoureusement expressive, est l'affiche pour le Festival International Chopin. L'artiste évoque admirablement l'esprit qui préside à la musique du romantique compositeur polonais, en recourant à quelques symboles seulement: deux rectangles, l'un blanc l'autre noir (les touches du piano), une flammèche rouge et une feuille dorée par l'automne — le tout sur un fond velouté, d'une nuance ocre-verdâtre.

S'il est vrai que Molnar, avec une remarquable intuition, trouve aussi bien l'équivalent plastique des thèmes graves, politiques, que des thèmes culturels et touristiques ou des thèmes commerciaux, il n'en est pas moins vrai que sa personnalité demeure toujours frappante, son art toujours original.

En général, le langage artistique de Iosif Molnar est, dans le domaine de l'art graphique, un exemple de force expressive raffinée, accessible cependant aux couches sociales les plus larges.

Ainsi l'artiste ne cesse d'apporter une contribution inappréciable à l'éducation civique et esthétique des masses, et cela aussi bien directement, par sa propre création, qu'indirectement par les innombrables élèves qu'il a formés au cours des quinze dernières années, comme professeur à l'Institut des arts plastiques « Nicolae Grigoresco » de Bucarest.

L'art de Iosif Molnar est aujourd'hui connu et grandement apprécié non seulement en Roumanie, mais aussi par-delà les frontières. Son œuvre est, à juste titre, considérée comme l'une des plus remarquables créations roumaines dans le domaine de l'affiche.

P. C.

L'EXPOSITION PETRE BALOGH

Epris du métier qu'il a choisi, le sculpteur Petre Balogh est parvenu à la maturité de son talent après avoir parcouru un chemin ardu, hérissé d'obstacles. Il n'a pu se réaliser pleinement, en tant qu'artiste, que grâce aux conditions favorables créées aujourd'hui par notre Etat à tous les artistes.

Né en 1920, à Oradea, dans une famille de paysans pauvres, il a mené une existence tourmentée, luttant sans cesse contre les difficultés matérielles. Obligé d'interrompre ses études, il a pu néanmoins les terminer en 1952.

Depuis cette époque, il a présenté ses œuvres dans des expositions personnelles, aussi bien à Bucarest qu'en d'autres villes du pays, et a participé aux expositions annuelles d'Etat. Entre temps. la recherche artistique de Balogh a pu se clarifier, en sorte que sa création s'est poursuivie sur une voie sans cesse ascendante.

Varié quant à ses modalités d'expression, l'art de Balogh n'en conserve pas moins un trait permanent: l'amour de l'humanité.

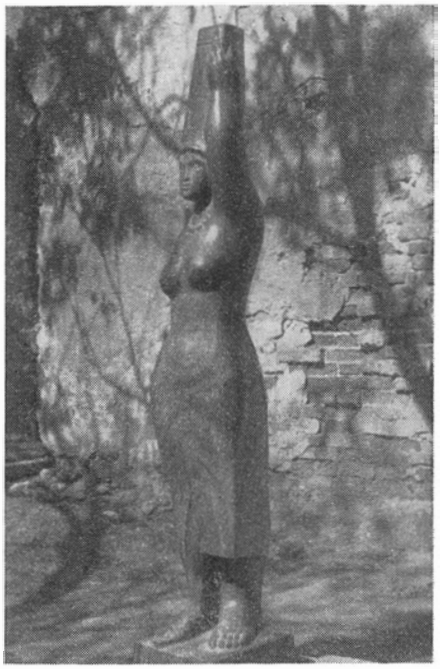
La révolte de Balogh contre l'oppression dont furent victimes les paysans dans la Roumanie bourgeoise-agrarienne s'exprime dans sa composition *1967*, cependant que sa protestation contre le fascisme et aussi l'hommage rendu à la mémoire de ses victimes apparaissent dans le projet de monument intitulé *Auschwitz*. Coulée en plomb, ce qui lui donne une particulière gravité, l'esquisse de ce monument impressionne par son caractère profondément dramatique. Les lignes verticales des personnages, reliées entre elles par la ligne brisée du corps porté sur les épaules, la marque des

barbelés qui semble incrustée dans la chair des hommes, tout contribue à accroître la force d'expression de cette image.

Aux héros de la classe ouvrière de notre pays, Balogh dédie un projet de monument réalisé cette fois d'une manière symbolique, sous la forme d'un flambeau jaillissant d'une ceinture de pierre où figurent diverses scènes des combats qui ont abouti à la libération du pays.

Les difficultés soulevées par la réalisation d'un monument, difficultés qui, bien souvent, mettent dans l'embarras même des artistes ayant une grande expérience

Mineurs



Paysanne

de leur métier, ne constituent pas pour Balogh un obstacle, mais au contraire un stimulant dans sa création. Sans cesse préoccupé de trouver des formes d'expression nouvelles, le sculpteur, loin de se pasticher lui-même, cherche pour chaque œuvre une forme originale, tout en tenant compte des qualités propres au matériau employé.

Le bouillonnement du travail constructif, notre pays tout entier transformé en un vaste chantier, lui inspirent le projet d'un monument dédié au travail. Ce projet est d'une facture moderne, qui suggère l'essor. Sur un pylône central, entouré d'une frise semblable à une dentelle de métal, et représentant diverses scènes de travail, prend appui un échafaudage qui se termine en angle aigu, et au bout duquel sont fixés le marteau et la faucille.

Dans le projet de monument dédié à la République et conçu comme un grand bloc cubique de pierre, Balogh transpose des éléments du folklore. La vision monumentale de l'artiste apparaît également dans des œuvres de moindres proportions, car toujours le sculpteur les imagine et les voit dans l'espace.

Le thème du travail, qui revient sans cesse, est concrétisé soit dans ses portraits d'ouvriers et de paysans, soit dans des compositions comportant deux ou plusieurs personnages. Ainsi, ses *Mineurs*, composition pleine de mouvement, ou encore ses *Constructeurs*, œuvres coulées l'une et l'autre en plomb, émeuvent par la simplicité des solutions adoptées et par la massiveté des formes.

La composition intitulée *Brigade* consacrée à un groupe d'ouvriers, rend cette atmosphère de solidarité amicale qui caractérise les nouvelles relations établies entre ces hommes servant un même noble but: les bâtisseurs du socialisme.

Le bois, par sa structure même, par le fait qu'il peut faire ressortir les volumes avec plus de chaleur, est un matériau très indiqué pour exprimer la beauté du corps humain. Les fibres, les nervures du bois, soulignent la rondeur du sein dans *Paysanne* ou dans *Torse de femme*. Il est également un moyen d'expression idéal dans *Jeunesse*: la ligne simple, la surface lisse qui s'arrondit doucement, suggérant les formes d'un corps svelte, élancé, aussi bien que le geste décidé et plein de vivacité font de cette œuvre un véritable symbole de la jeunesse. Comme portraitiste, Balogh dispose d'un répertoire varié, qui va des figures de paysans, d'ouvriers, de militants révolutionnaires, d'écrivains progressistes étrangers, de musiciens, jusqu'aux têtes d'enfants.

Balogh cherche — comme il l'avoue lui-même — et le plus souvent parvient à conférer au volume une vie intérieure, de sorte que « l'intérieur communique sa chaleur à l'extérieur ». L'harmonie de surface ne l'intéresse pas: ce qu'il recherche, c'est l'harmonie profonde, la force d'un caractère.

Une exposition de Petre Balogh n'est pas monotone, elle ne lasse jamais, car le spectateur se rend compte que chacune des œuvres exposées a constitué pour l'artiste un problème à résoudre, qu'elle reflète les efforts déployés pour trouver l'image la plus expressive, à même de rendre l'idée. La variété des thèmes, la variété des solutions de composition, plus même que les différents matériaux dont se sert l'artiste (marbre, bois, pierre, bronze et surtout plomb) dénotent sa permanente recherche d'images nouvelles au riche contenu.

ANA-MARIA CORDESCO